

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE  
**COMMUNIO**

**LA TRANSMISSION  
DE LA FOI**

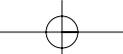
*Ecclesia, in sua doctrina, vita et cultu,  
perpetuat cunctisque generationibus transmittit omne  
quod ipsa est, omne quod credit.*

« L'Église, dans son enseignement, sa vie et son culte, continue et transmet à toutes les générations tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle croit. »

Concile Vatican II, *Dei Verbum* § 8.

*Couverture : Transmettre la foi, cette perle rare, proposée à la liberté d'autrui... Eliézer est le serviteur, serviteur d'Abraham. Envoyé par un autre que lui-même, porteur d'un trésor qui ne lui appartient pas, Eliézer est apôtre. Apôtre parce que serviteur. Il ne s'annonce pas lui-même, il est au service d'un plus grand que lui. Et le serviteur reste dans l'ombre, s'effaçant devant le dépôt dont il est le héraut.*

Eliézer et Rébecca (*Genèse 24*).



## Sommaire

### ÉDITORIAL

---

Olivier CHALINE : **La foi est-elle transmissible ?**

**5**

### LE DON DE DIEU

---

Marguerite LÉNA : **Le retentissement de l'Évangile sur nos pratiques de transmission**

**9**

Transmettre la foi, c'est faire retentir la Bonne Nouvelle, dont le principe actif est une personne vivante. Nos pratiques de transmission ne sont pas de simples techniques. Il faudra savoir y ménager l'appel d'un *désir*, y expérimenter les limites du *langage*, y engager le choix décisif de la *liberté*. L'Écriture nous l'enseigne déjà.

Xavier MORALES : **L'entremise de la foi**

**26**

Dieu nous a donné une Parole à transmettre, son message pour toutes les générations : comment s'assurer de l'authenticité et de l'identité de ce qui est transmis ? Comment actualiser sans dénaturer ? Et si l'apôtre n'était qu'un « entremetteur » dont se sert l'Esprit pour faire rencontrer le Christ...

Régis BURNET : **Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre**

**40**

Le bouillant saint Paul n'est pas à un paradoxe près : d'un côté, il accorde le primat à l'annonce vivante de l'Évangile du Christ, et de l'autre, il est parmi les premiers à fixer et transmettre la foi dans des formulations écrites ! C'est que les *lettres* qu'il envoie sont justement le modèle d'une transmission vivante de la foi, signée personnellement par l'apôtre.

Bénédicte SÈRE : **Éléments d'une transmission théologale de la foi**

**49**

La foi est une vertu « théologale », infusée par Dieu : sa transmission est donc elle aussi « théologale », produite par Dieu dans la transparence totale du témoin humain. C'est le « miracle de nos mains vides » remplies par la puissance divine, et dont les personnages de Bernanos sont une figure idéale.

### TÉMOIGNAGES

---

COMMUNIO : **Entretien avec Mgr Dubost**

**58**

## **SOMMAIRE**

---

### **Denise et Yves-Henri NOUAILHAT : La catéchèse des enfants en France**

**63** Parcours historique des évolutions de la catéchèse des enfants en France, de 1947 à nos jours.

### **Anne-Marie LE BOURHIS : L'éveil à la foi des tout petits**

**80** L'expérience d'une catéchiste de l'équipe de Noëlle Leduc : les enfants sont « capables de Dieu ». Leur transmettre la foi, c'est avant tout les inviter à une rencontre avec Dieu dans leur cœur. Quelques pistes.

### **Olivier CHALINE : Funérailles et transmission de la foi**

**89** Les funérailles, lieu privilégié de l'annonce du message de la Vie Nouvelle ? Quelques propositions pour transmettre la foi aux chrétiens occasionnels ou aux « personnes éloignées de l'Église ».

## **SIGNETS**

---

### **Antoine BIROT : Drame divin, côté Père**

**97** Une exégèse théologique de la parabole des vigneronniers homicides : le mystère du cœur de Dieu dévoilé dans le Drame divin, selon la perspective de Hans Urs von Balthasar.

### **Jean-Robert ARMOGATHE : Loft Story : quelle réalité ?**

**115** L'émission de « reality show » présentée en mai-juin 2001 sur M6 est consternante : mais elle représente une « réalité », et doit permettre de poser des questions sur la place des jeunes dans la société.

### **Jean MAMBRINO : La Pénombre de l'or, poèmes**

**119**

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Olivier CHALINE

## **Éditorial**

# **La foi est-elle transmissible ?**

**P**ARLER de transmission de la foi ne doit pas induire en erreur. Les chrétiens ne transmettent pas une information ou un objet. Justement parce que leur foi n'est pas cela<sup>1</sup>. Transmission veut dire pour eux *tradition* bien plus que diffusion. Mais là encore, il ne faudrait pas s'imaginer qu'il s'agisse d'abord de la *conservation* à travers les siècles. C'est *quelqu'un* qui se transmet, celui qui s'est livré pour nous (*traditus*), pour le pardon de nos péchés et le salut du monde : le Christ. S'il y a une information, elle ne peut être que sur un mode très particulier qui est celui d'une nouvelle vivante liée à l'incarnation et à la résurrection et qui passe par nous<sup>2</sup>.

La foi se donne, se transmet par moi, mais ce n'est pas moi qui la transmets. Je n'en suis nullement le propriétaire. Il n'y a pas de tradition de la foi sans désappropriation<sup>3</sup>. Dès lors, la pastorale n'est au mieux qu'une réflexion sur les conditions de possibilité correcte d'une telle transmission qui m'échappe pour une large part, puisque c'est l'Esprit qui, s'il le veut bien, se donne à travers moi. Il souffle où il veut. D'où des surprises possibles : malgré des

1. On pourra se reporter à Xavier MORALES, « L'entremise de la foi », pp. 26 sqq.

2. Voir l'article de Marguerite LÉNA, « Le retentissement de l'Évangile sur nos pratiques de transmission », pp. 9 sqq.

3. Là-dessus, lire Bénédicte SÈRE, « Éléments d'une transmission théologale de la foi », pp. 49 sqq.

**ÉDITORIAL** \_\_\_\_\_ **Olivier Chaline**

moyens performants, la foi ne se transmet pas nécessairement là où nous l'attendons, comme elle peut le faire à notre insu.

Mais il y a, en ce domaine, plus étonnant encore. Cette foi dont je ne suis pas le possesseur, c'est en la donnant que je l'acquiers. Dès lors, il est impossible de distinguer deux temps différents tels que j'aurais d'abord la foi, pour ensuite la donner. Au contraire, je donne ce que je n'ai pas et le reçois pleinement dans le don. Il en résulte pour l'Église, par qui la foi doit se transmettre dans le monde, quelques notables particularités : la prospective y est encore plus menteuse qu'ailleurs et l'avenir prompt à démentir aussi bien lendemains qui chantent qu'apocalypses imminentes. Il n'est pas nécessaire, et peut-être même pas souhaitable du tout, d'y ajuster les objectifs sur les moyens présentement disponibles, car la vie même de l'Église est un constant défi au réalisme apparent grâce à cette tradition faite de désappropriation. L'histoire des Douze Apôtres en est la plus éclatante illustration. Ils n'avaient *a priori* aucune chance de réussir, sauf que par eux, le Christ s'est fait connaître. Puis, c'est de Paul, l'ancien persécuteur, qu'il fit le choix pour annoncer aux païens sa mort et sa résurrection<sup>4</sup>.

L'objet de notre foi, c'est le Christ. Ce qui fait que nous sommes chrétiens, c'est que, par l'Esprit, nous puissions affirmer à la face du monde (dans certains cas jusqu'à la mise mort en haine de la foi) que Jésus-Christ, fils de Dieu, est mort et ressuscité pour notre salut à tous. Si quelque chose de cela disparaît, nous cessons d'être chrétiens. C'est le cœur de ce qui doit se transmettre à travers les siècles, le « kérygme ».

Depuis plusieurs décennies, la transmission de la foi s'effectue dans des conditions en plein changement<sup>5</sup>. Beaucoup veulent croire à partir de leur subjectivité, pratiquant une sorte de droit d'inventaire, se voulant seuls juges de leurs expériences et de leurs choix de vie. Du coup, la foi catholique se trouve amollie, perdue parmi l'abondante camelote exposée au rayon « croyances et sagesses » du grand supermarché contemporain. Quand la foi devient incertaine, c'est aussi le sentiment d'appartenance à l'Église qui se défait. En même temps s'estompent nombre de repères, aussi bien dans la

4. Régis BURNET, « Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre », pp. 40 sqq

5. Mgr Michel DUBOST donne dans un entretien son appréciation de la situation actuelle, pp. 58 sqq.

---

*Éditorial*

mémoire collective (les grandes fêtes, les rites, l'histoire sainte...) que dans les comportements individuels. Le langage même de l'Église risque de devenir incompréhensible. Les causes n'en sont pas toutes extérieures à l'Église car les choix en matière de catéchèse n'ont pas toujours été heureux et il faut bien juger l'arbre à ses fruits<sup>6</sup>. Enfin, force est malheureusement de constater que la fréquente dislocation des familles aggrave considérablement ces phénomènes.

Pour que la foi puisse, malgré tout, se transmettre par nous, il faut d'abord rappeler qu'elle n'est pas indexée sur les intermittences du cœur. Elle n'est ni le kaléidoscope de nos désirs que nous modifierions au gré de nos passions et de nos incompréhensions, ni un talent à enterrer pour ne pas le risquer, même s'il est important que le contenu de la foi ne soit pas altéré. C'est Dieu qui entre dans nos vies, comme il veut, quand bon lui semble. La marque de cette saisie est notre adhésion au kérygme.

Dans une société qui a souvent perdu la connaissance du christianisme, l'annonce de l'Évangile doit être explicite. Il n'y a pas de honte à être chrétiens et nos contemporains restent, malgré tout, « capables de Dieu »<sup>7</sup>. Il faut une affirmation claire par des baptisés sachant en qui ils croient, ce qui ne leur donne pas pour autant une quelconque supériorité. La foi est porteuse d'une totalité de sens qui n'est pas totalitaire, ce qui mérite d'être expliqué à des contemporains habitués à des fragments plus ou moins dépourvus de sens. La foi passe par la catéchèse, mais surtout si celle-ci est ravivée tout au long de la vie<sup>8</sup>. Elle se manifeste et se transmet par la liturgie. Enfin, la foi suppose des témoins qui soient des interlocuteurs valables, tels que leur vie authentifie leurs paroles. C'est ainsi que le sang des martyrs est semence de chrétiens.

6. Yves-Henri et Denise NOUAILHAT apportent une large fresque historique de l'évolution de la catéchèse en France depuis 50 ans, pp. 63 sqq.

7. Anne-Marie LE BOURHIS, « Pratique d'une catéchiste », pp. 80 sqq, à propos des enfants.

8. Olivier CHALINE, « Funérailles et transmission de la foi », pp. 92 sqq.

## COMMUNIO EN AFRIQUE

Des Africains francophones, prêtres, séminaristes, responsables, désirent lire *Communio*. Financièrement, ils ne peuvent pas.

Déjà, de nombreux lecteurs donnent des abonnements en leur faveur. Il en manque encore une bonne trentaine pour répondre aux demandes ; aussi nous espérons anxieusement avoir de nouveaux « parrains » pour assurer ce service d'Église.

Francophones, qui le pouvez, ayez la générosité de « parrainer », au moins un lecteur africain avide de culture théologique (prix : 380 FF). Vous connaîtrez le nom et l'adresse du bénéficiaire.

Voici trois extraits de lettres reçues d'Afrique :

*« J'ai une vénération pour la vie et les écrits du cardinal von Balthasar, qui, me semble-t-il, a beaucoup contribué à l'animation de cette revue, de formation théologique. Si j'ai dû suspendre mon abonnement, c'est pour des raisons économiques. »* (Bénin)

*« Je ne cesse de regretter les circonstances qui ont interrompu, de façon indépendante de ma volonté, ma collection Communio... Nos jeunes on l'air d'apprécier vos textes, car je constate que certains numéros manquent à ma collection (à mon grand désespoir, car j'ai l'habitude de les consulter souvent). Mais ils sont excusables d'oublier facilement ce qu'ils empruntent. »* (Cameroun)

*« Merci pour tout le service que Communio m'a rendu à travers sa revue. »* (Cameroun)

Je désire souscrire un abonnement de soutien au profit d'un lecteur africain.

Ci-joint : 380 FF.

Nom : ..... Adresse : .....

.....

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Marguerite LÉNA

## Le retentissement de l'Évangile sur nos pratiques de transmission

**V**ERS l'an 400, un diacre de Carthage, portant le beau nom de Deogratias, envoie à saint Augustin un appel au secours : il est chargé par son évêque de la formation chrétienne des « *rudēs* », c'est-à-dire des adultes qui commencent l'étude de la foi chrétienne en vue du baptême, et il ne sait comment s'y prendre. Il y a là des citadins et des campagnards ; leurs intérêts et leur degré de culture sont différents, leurs motivations plus ou moins pures... Deogratias a le sentiment que ses auditeurs s'ennuient, et lui-même est pris de *taedium*, de dégoût, en constatant le peu de succès de sa prédication. Que faire ? Augustin peut-il lui donner des méthodes, des « pratiques de transmission » efficaces ?

Les désarroi de Deogratias nous ont valu un merveilleux petit traité, le *De catechizandis rudibus*<sup>1</sup>. Au lieu de répondre directement à la question posée, Augustin commence par la déplacer : à la demande de méthodes, il répond par un appel au discernement et au combat spirituel ; au *taedium* du catéchète découragé il oppose le foyer pascal de la Bonne Nouvelle, la joie née de la *caritas*, joie victorieuse de l'ennui et contagieuse par elle-même. Et c'est alors seulement, dans cette lumière, qu'il propose à Deogratias méthodes et modèles catéchétiques. Il le fait en reprenant les « pratiques de transmission » élaborées de manière très précise par les sciences

1. Réédité dans la Bibliothèque augustinienne, DDB 11/1, 1991, sous le titre *La première catéchèse*.

## LE DON DE DIEU \_\_\_\_\_ Marguerite Léna

rhétoriques de l'époque, mais il les réoriente de manière radicale vers le mystère chrétien.

Sommes-nous si loin de la situation de Deogratias, et de l'invitation d'Augustin ? Nous disposons aujourd'hui de remarquables instruments d'analyse et de mise en œuvre des processus et visées de l'apprentissage dans les divers secteurs de la connaissance. Pourtant, nous vivons souvent l'épreuve du *taedium*, le sentiment décourageant que « le message ne passe pas ». Comment mettre ces instruments au service du mystère du Christ ? Comment convertir le *taedium* en joie de l'Évangile, cet Évangile dont nous sommes, par grâce, comme l'écrivait Paul Claudel, « les témoins vrais quoique indignes » ?

### Quand l'Évangile retentit...

Le choix d'un titre n'est jamais indifférent, et je m'expliquerai d'abord sur les termes que j'ai retenus :

Celui de « *retentissement* » nous renvoie directement à l'étymologie la plus habituellement reçue du mot catéchèse : *katêchêô*, *faire retentir aux oreilles, instruire de vive voix*. L'expression a sa source dans le Nouveau Testament, et saint Paul l'emploie à plusieurs reprises. Ainsi, en 1 *Corinthiens* 14,18-19 : « *Grâce à Dieu, je parle en langues plus que vous, mais dans une assemblée je préfère dire cinq paroles intelligibles pour instruire (katêchêsô) aussi les autres plutôt que dix mille en langues.*<sup>2</sup> » Nous sommes ici en présence d'une métaphore acoustique : ce qui retentit est un son, en l'occurrence une parole intelligible : le statut premier de la catéchèse, en tant que transmission, n'est pas de l'ordre de l'écrit mais du dire, de l'oralité d'une parole vive. D'autre part, le terme de retentissement nous invite aussi à prendre en compte une durée, et comme une intériorisation de la parole : faire *re-tentir*, ce n'est pas seulement faire entendre, c'est faire résonner le son dans le temps, lui permettre de se recueillir dans une conscience. Ainsi, d'entrée de jeu, la catéchèse fait alliance avec la parole vive, et s'inscrit dans la durée d'une histoire.

Cette parole vive est « *l'Évangile* ». C'est lui qui est ici le principe actif, le sujet dont nos pratiques de transmission vont être l'objet et

2. Voir également *Romains* 2, 18, et surtout *Galates* 6,6 : « *Que celui qui reçoit l'enseignement de la parole (ho katêchoumenos) fasse une part dans tous ses biens en faveur de celui qui l'instruit (tô katêchounti).* »

## *Le retentissement de l'Évangile...*

le moyen. Ce terme d'*Évangile* confère une double qualification au message : une qualification selon la bonté et le bonheur, c'est-à-dire ce qui concerne l'accomplissement essentiel d'un être : *evangelion*, *bonne nouvelle* ; et une qualification selon l'événement, l'inédit de l'histoire, c'est-à-dire ce qui concerne notre devenir dans le temps : *evaggelion*, *bonne nouvelle*<sup>3</sup>. En rigueur de termes, Dieu seul est bon, et Dieu seul peut faire toutes choses nouvelles. Aussi le foyer de cet inédit de bonté, de cette innovation absolue de joie, est-il l'événement de la résurrection. La bonne nouvelle s'énonce dans le kérygme apostolique en très peu de mots : Jésus, pour notre salut, est ressuscité des morts. Cette bonne nouvelle est vraiment et radicalement *bonne* : le dernier ennemi, la mort, est vaincu ; elle est vraiment et radicalement une *nouvelle* : dans l'événement de la résurrection, un inédit surgit dans l'histoire qui transforme toute l'histoire. Pensons à la manière dont *Matthieu* rapporte la réaction des femmes à la découverte du tombeau vide : « toutes émues et pleines de joie » (28,8) : l'émotion souligne la surprise absolue de l'événement, la joie manifeste que le cœur est touché en son vif, que le désir qui nous habite au-delà de tous *les* désirs est comblé.

Dès lors, quand nous appliquons la notion d'apprentissage à la formation chrétienne et à nos pratiques de transmission, il nous faut prendre d'emblée en compte l'originalité absolue de ce principe actif qu'est l'Évangile : il s'agit d'une personne vivante, le Seigneur ressuscité : « Dans la catéchèse, souligne l'Exhortation apostolique *Catechesi tradendae*<sup>4</sup>, c'est le Christ, Verbe incarné et Fils de Dieu, qui est enseigné – tout le reste l'est en référence à lui – et seul le Christ enseigne – tout autre le fait dans la mesure où il est son porte-parole, permettant au Christ d'enseigner par sa bouche.<sup>5</sup> » C'est une voix, l'accent singulier d'une personne, qui retentit à la source de

3. On m'a fait remarquer avec beaucoup de justesse philologique et exégétique, que l'expression française « bonne nouvelle » que je commente ici est davantage une interprétation, certes fondée sur une solide base de tradition, qu'une traduction exacte du terme grec, dans lequel la racine *angelia*, *nouvelle*, ne connote pas l'idée de nouveauté, mais celle d'annonce, et que ceci est encore plus sensible pour le préfixe grec *eû*, *bon*, si on remonte du grec des Septante à l'hébreu. « Ce n'est que le hasard de la traduction qui fait qu'en français, *annonce* se dit aussi *nouvelle* », note mon correspondant. Les hasards de traduction sont parfois des bonheurs de pensée...

4. JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique *Catechesi tradendae*, octobre 1979.

5. *Ibid.*, n° 6.

## **LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Marguerite Léna**

notre parole, non d'abord une ou des idées. Comme l'écrivait pour sa part Guardini : « Il n'y a pas de détermination abstraite de cette essence. Il n'y a pas de système de valeurs morales, pas d'attitude religieuse ni de programme de vie qui pourrait être détaché de la personne du Christ et dont on pourrait dire : voilà le christianisme... La personne de Jésus-Christ dans son unicité historique et sa splendeur éternelle est elle-même la catégorie qui détermine l'être, l'agir et l'enseignement du christianisme.<sup>6</sup> »

### **Une traversée qui est une Pâque**

Dans la catéchèse, il s'agit de « *transmission* », c'est-à-dire d'un geste de lutte contre l'oubli et en fin de compte contre la mort, comme l'a bien souligné Hannah Arendt : transmettre, c'est toujours lutter contre la fragilité de l'inédit, contre la fragilité de la bonté : nous transmettons à nos enfants, ou à d'autres, les biens que nous avons nous-même reçus d'autres, des biens que nous estimons plus hauts que nous, et dont nous souhaitons qu'ils poursuivent, au-delà de nous, leur course dans l'histoire. Nous voyons bien alors que la détermination du terme d'Évangile vient directement rejoindre et radicaliser la notion même de transmission : la Transmission par excellence, celle qui accomplit en vérité le vœu de toute transmission, c'est bien l'annonce, à travers l'histoire des hommes, de la victoire sur la mort qui est celle du Ressuscité. Elle est confiée à nos mots et à nos pratiques.

Traversée du temps, toute transmission est aussi une traversée de soi vers autrui, un passage à l'autre et pour l'autre. Ceci se vérifie éminemment dans la transmission de la vie, par la génération, et dans celle de la culture, par l'enseignement. Mais cela prend là aussi une résonance plus radicale quand il s'agit de la transmission de l'Évangile : le passage à l'autre devient le *tradidit semetipsum* (« il s'est livré lui-même », *Ephésiens 5, 25*) du Christ en croix, et constitue le cœur du kérygme apostolique. Les destinataires en sont précisés dès le discours de Pentecôte : « C'est à vous qu'est destinée la promesse, et à vos enfants ainsi qu'à tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera » (*Actes 2, 39*). Ce passage à l'autre, en forme de don de soi jusqu'à

6. Romano GUARDINI, *L'essence du Christianisme*, Alsatia, 1950, p. 87.

## *Le retentissement de l'Évangile...*

l'extrême, cette actualisation de la promesse en chaque génération, en chaque culture, sans limite de temps ni d'espace, sont confiés eux aussi à nos mots et à nos pratiques.

### **Praticiens ou pratiquants ?**

Il s'agit en effet de « *pratiques* », et il me paraît heureux que l'expression soit au pluriel, tant les structures, les vecteurs, les contextes et les méthodes de cette transmission de l'Évangile ont été et sont divers dans l'espace et le temps, et connaissent actuellement de considérables transformations. Une pratique, c'est une manière de faire, suffisamment exercée pour atteindre efficacement son but – c'est ainsi qu'on parle de la pratique d'un art ou d'un sport. Mais c'est aussi, et plus radicalement, une manière d'exister, en tant que notre existence elle-même est un acte, le déploiement de virtualités qu'il appartient à chacun de nous de convertir en réalité par l'engagement de son être individuel et social. Dans le premier cas, on parlera de praticien; dans le second cas, il faudrait réhabiliter le beau mot de pratiquant. Le fait qu'il désigne les « talas », ceux qui « vont-à-la messe », est à la fois une réduction sociologique du terme, et une visée profonde de son sens : c'est bien dans l'actualité eucharistique de la Résurrection du Seigneur, et dans ses fruits de charité pour nos vies, que se déploie notre « pratique » chrétienne; c'est bien là que se joue la transmission la plus décisive du mystère de la foi. C'est le cœur unique de toutes nos pratiques plurielles. Un catéchète ne peut jamais être simplement un praticien de la catéchèse; il en est un pratiquant, c'est-à-dire quelqu'un qui inlassablement recentre son geste de transmission, et son existence elle-même, sur le foyer pascal du message à transmettre, le Christ ressuscité, et en fait le critère et le crible de toutes les méthodes et de tous les savoir-faire auxquels il recourt.

Toutes nos « pratiques de transmission » sont donc à comprendre à l'intérieur de la grande pratique de l'Église faisant l'Eucharistie et faite par elle, et de la charité vécue. Pensons à la manière dont la foi s'est gardée et transmise, en l'absence de toute structure institutionnelle d'enseignement, dans les pays sous régime communiste, qui n'avaient que la possibilité de célébrer l'Eucharistie, mais l'ont célébrée contre vents et marées.

En radicalisant ainsi les termes de l'énoncé, nous passons d'une problématique de la crise (baisse quantitative des effectifs de la

## **LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Marguerite Léna**

catéchèse, difficultés croissantes pour trouver le langage adéquat, indifférence religieuse...) à une problématique du combat spirituel. Elle traverse tous les champs d'apprentissage ouverts et balisés par les sciences humaines et les techniques qui en découlent. Chaque progrès dans le domaine des processus de la connaissance, de son appropriation, de sa transmission, est comme une nouvelle caisse de résonance offerte à l'Évangile, pour qu'il y fasse retentir sa bonté et sa nouveauté. En même temps cette résonance de l'Évangile ne laisse jamais complètement indemnes ces découvertes et ces techniques. Le catéchète ne saurait simplement les emprunter ou les transférer du champ de la transmission profane à celui de l'évangélisation. En se mettant au service du mystère chrétien, elles sont elles-mêmes comme irradiées par la lumière du mystère ; en entrant dans la ténèbre divine, elles sont elles-mêmes illuminées.

Je vais essayer de le montrer sur quelques exemples, en prenant pour fil conducteur trois thèmes essentiels, qui me paraissent au cœur des mutations de nos pratiques de transmission : une meilleure prise en compte du *désir* ; une attention accrue aux pouvoirs et aux limites du *langage* ; le rôle décisif accordé à la *liberté* dans l'acte de croire. Ouvrons donc l'Évangile, puisque c'est de lui qu'il s'agit, lui qui agit, et retenons deux épisodes qui me paraissent bien rendre compte, selon ces trois lignes de lecture, de la conversion évangélique, ou plus précisément christologique, du geste de transmettre

### **Le puits et l'eau vive : l'entretien de Jésus avec la Samaritaine (Jean 4)**

Première ligne de lecture : le travail du désir. Voilà une femme qui vient puiser de l'eau, c'est-à-dire dont la conduite est déterminée par le besoin humain le plus élémentaire, le plus vital aussi : celui de l'eau. Jésus, incognito, la rejoint dans ce besoin, qu'il partage effectivement, réellement, physiquement, avec elle : « donne-moi à boire ». Mais ce besoin n'est pas seul, n'est pas le seul : un être humain a tout aussi vitalement besoin de reconnaissance, et ici le manque est cruel : une femme, samaritaine de surcroît, épouse de cinq maris, n'attire de la part d'un juif que mépris : « Comment ? toi ; un juif, tu me demandes à boire, à moi, une femme samaritaine ? » Elle s'est identifiée à ce mépris, son désir est comme barré

---

### *Le retentissement de l'Évangile...*

par lui, et elle-même vit sans doute son histoire personnelle comme celle d'un long échec à aimer et à être aimée. Jésus franchit ce mépris, libérant en elle le désir de reconnaissance, au point de permettre que lève en elle un autre désir, plus profondément refoulé encore : celui du sens dernier de l'existence, qui ne fait qu'un avec le besoin d'adorer. Jésus accompagne le cheminement de ce désir, de l'eau pour la soif à l'eau pour la vie éternelle. C'est alors, et alors seulement, qu'il peut se faire reconnaître, et que la femme, laissant là sa cruche et oubliant sa soif, peut aller annoncer à d'autres le Messie. La transmission de la Bonne Nouvelle est ici indissociable de ce travail du désir, qui est à la fois sa guérison, sa conversion et son accomplissement : il n'est plus simplement réorienté vers la promesse d'un messie à venir, mais réalisé dans la présence effective du Christ.

Deuxième ligne de lecture : le rôle de la parole et du récit. C'est par l'échange des paroles que le besoin se fait désir, et que le désir est conduit à sa vérité. Comme toujours chez saint Jean, le langage est pris ici dans toute son épaisseur symbolique : l'eau du puits de Jacob est aussi la source vive jaillissant en vie éternelle, les cinq maris sont peut-être les cinq divinités dont les Samaritains avaient le culte d'après 2 *Rois* 17. C'est cette profondeur symbolique du sens qui permet et accompagne le cheminement du désir. Grâce au premier échange, à la parole adressée à la femme au ras de son besoin le plus élémentaire, la conversation peut se développer jusqu'à mettre en scène l'histoire religieuse d'Israël et de Samarie : « Nos pères ont adoré sur cette montagne... » Par sa réponse, Jésus opère une guérison de la mémoire religieuse de la Samaritaine, et lui offre comme une nouvelle identité spirituelle : en se faisant reconnaître par elle comme le Messie, il lui donne accès à l'adoration véritable, indépendante des lieux, des temps et des cultures : au véritable visage du Père. Par sa parole, à son tour, elle va donner accès au Christ aux gens de son village. La transmission de la Bonne Nouvelle a exigé un échange de paroles qui prenne en compte le récit, la guérison et la conversion de la mémoire religieuse qui bloquait toute relation entre juifs et samaritains.

Troisième ligne de lecture : la rencontre des libertés. En s'adressant à elle en demandeur, puis en se faisant connaître, Jésus constitue cette femme en interlocutrice et bientôt en messagère de la Bonne Nouvelle. Il la met en présence d'elle-même, dans la vérité de sa propre histoire personnelle et collective, mais il ne le fait

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Marguerite Léna**

qu'en se mettant lui-même en sa présence. C'est pourquoi cette révélation n'est pas une accusation, mais une libération, et une libération contagieuse : Jean ne nous rapporte pas un acte de foi explicite de la Samaritaine, ses propos à ses voisins sont même en forme interrogative (« ne serait-ce pas le Christ ? »), mais les Samaritains vont à leur tour, grâce à cette question, passer le seuil de la foi et accueillir chez eux Jésus-Christ.

**La route et le pain : la rencontre du Ressuscité avec les disciples d'Emmaüs (Luc 24)**

Désir, parole, liberté : il semble qu'on puisse, sans artifice, retrouver la même trame dans le récit des disciples d'Emmaüs. « Leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître », est-il dit au début du texte. C'est bien la situation devant laquelle nous sommes souvent en tant que formateurs. Au terme, le regard a changé, et l'obstacle est levé : « alors leurs yeux s'ouvrirent ». comment s'est opéré le passage de la nuit à la lumière ? Reprenons nos trois lignes de lecture.

Le travail du désir commence ici avec l'écoute attentive que Jésus donne à leur déception, à leur découragement : « Quels sont ces propos que vous échangez en marchant ? » Le Ressuscité fait route avec ces hommes, non seulement de Jérusalem à Emmaüs, mais de leurs espérances à leur déception, de leur attente à leur sentiment d'échec irrémédiable. Il nous est dit comment, peu à peu, le désir déçu d'un libérateur d'Israël se trouve transformé, comment le cœur déserté par l'espoir devient un cœur brûlant : le travail du désir est ici, comme dans l'épisode de la Samaritaine, inséparable du travail de la parole.

En quoi consiste ce travail de la parole ? « Commencant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua, dans toutes les Écritures, ce qui le concernait. » Ici, à nouveau, le récit de l'histoire religieuse devient l'éducateur du désir ; mais il n'est pas centré sur les conflits ou les schismes ; il est directement ordonné à l'interprétation de la croix : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? » L'événement vécu par les disciples d'Emmaüs est interprété à la lumière de leur culture religieuse, et les renvoie à ce que nous pourrions appeler, en empruntant l'expression à Paul Ricœur, leur « identité narrative » : ils sont de ce peuple dont Jésus est en train de leur raconter l'histoire, l'enseignement des prophètes

## *Le retentissement de l'Évangile...*

leur est familier, et tout cela prend sens dans leur actualité historique, dans l'ici et maintenant du drame pascal. Bien plus, tout ce récit – celui de leur histoire – converge vers l'inconnu qui fait route avec eux, prend sens par sa parole, passe en lui et par lui de l'histoire à la mémoire, de la mémoire à la présence. C'est l'incorporation de ce récit dans cette présence, et de cette présence dans ce récit, qui rend possible la troisième étape, celle de la reconnaissance dans la liberté, qui est aussi celle de la renaissance de leur liberté.

Arrivés au village où ils se rendent, Jésus, à leur demande, « entre pour rester avec eux », et c'est alors qu'il fait le geste de la fraction du pain, et disparaît de devant leurs yeux. Au travail de la mémoire succède, rendu possible par lui, le geste du mémorial, la Présence reconnue et confessée à partir du foyer même de la liberté, en l'absence de visibilité effective, dans la discrétion du geste sacramentel. Le moment de la reconnaissance n'est pas celui d'une évidence contraignante, d'une appropriation exclusive ou d'une possession sensible et tranquille de la présence ; il est celui de la foi, du sacrement et de la mission : « À l'instant même ils partirent et retournèrent à Jérusalem. » Non seulement la rencontre de Jésus Ressuscité change radicalement l'orientation de la liberté des disciples d'Emmaüs, mais elle est désormais confiée à cette liberté, passe par elle, requiert son témoignage pour que d'autres y accèdent. Elle retentit désormais en eux en élan et en bonheur de transmettre.

### **Le travail du désir**

Désir, parole, liberté : comment le travail de l'Évangile sur ces trois déterminations fondamentales de notre existence peut-il assumer, éclairer et réorienter les mutations contemporaines en ce qui concerne nos pratiques de transmission ?

Nous disposons, grâce aux recherches et aux découvertes de la psychologie depuis la fin du siècle dernier, d'une connaissance beaucoup plus élaborée, complexe, différenciée, des itinéraires du *désir* dans le psychisme humain. Nous en situons mieux les racines inconscientes, les conditionnements sociologiques et culturels, les ambivalences. Nous savons que tout désir a une histoire, et qu'il requiert, pour accéder à sa vérité, un long travail de soi sur soi, qui lui-même n'est possible que dans un espace relationnel balisé par la parole et rendu sensé par l'amour. « Apprendre aujourd'hui » est

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Marguerite Léna**

indissociable de ce travail du désir. Les enseignants de quelque discipline que ce soit savent bien, souvent à leurs dépens, qu'aucun savoir ne peut prendre place dans une conscience quand le désir en est absent, ou quand l'affectivité est totalement investie ailleurs, ou encore trop lourdement blessée.

Quand il s'agit de la transmission de l'Évangile, qui touche, nous l'avons vu, aux racines les plus profondes du désir, là où il est question du bonheur et de l'absolue nouveauté de la vie, nous rencontrons de plein fouet ces blessures du désir ; elles peuvent prendre la forme de l'indifférence religieuse ; ou d'une quête inquiète de religiosité sans contenu objectif ou bricolant ses propres contenus, simple corrélat de l'indétermination du désir lui-même. Entre le désir trop vite saturé par l'abondance des biens de consommation, et paralysé par là même dans son élan vers autre chose, et le désir déçu et refoulé qui n'ose plus s'avouer à lui-même sa visée, un long chemin de guérison est requis, pour lequel les sciences humaines, psychologie ou psychanalyse, peuvent être d'un réel secours. Elles nous rappellent que « le puits est profond » et que bien souvent « nous n'avons rien pour y puiser ». Elles nous interdisent de plaquer l'annonce de l'Évangile sur une humanité mutilée de son propre appel vers autrui et vers la plénitude du sens.

**« Je veux qu'elle soit une princesse »**

Mais voici que retentit, au cœur de notre recours aux sciences humaines, la Bonne Nouvelle, et nous passons alors de l'expérience que « le puits est profond » à celle d'une « source d'eau vive jaillissant en vie éternelle ». Le désir humain ne s'épuise pas dans le jeu complexe des motivations ; ni même dans cet appel si fort, même refoulé ou oublié, vers un absolu du sens et du bonheur. Le désir que l'Évangile met au jour, nourrit et relance à la fois, c'est celui qui nous constitue chacun en tant qu'image de Dieu, un désir que seule notre configuration baptismale et existentielle au Christ Fils de Dieu peut révéler et assouvir. « Tu nous a faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi » écrivait Augustin à la première page des *Confessions*, qui sont toutes entières le récit de ce travail du désir de Dieu, à travers fourvoiements et impasses, jusqu'à la rencontre. Dans cette longue trajectoire, le sujet du désir, et pas seulement son objet, se trouve lui-même déplacé : avant que

## *Le retentissement de l'Évangile...*

je désire cette rencontre, j'ai été désiré par celui qui, le premier, a éveillé mon désir en me partageant le sien : « Donne-moi à boire. » Le désir de Dieu est moins le désir que nous avons de lui, désir enfoui et recouvert aujourd'hui par tant d'obstacles, que le désir qu'Il a de nous, désir aussi neuf qu'au premier matin de Pâques.

C'est notre foi en cette mesure entière du désir de l'homme, et en cette prévenance du désir de Dieu sur l'homme – *prius dilexit nos*, il nous a aimés le premier, 1 *Jean* 4, 19 –, qui peut seule, je crois, étayer nos pratiques de catéchèse, et ressourcer, aux heures du combat ou de l'échec, notre joie de transmettre. Je pense à ce jeune père de famille, venu du quart monde, à qui, lors du baptême de son enfant, il était demandé de dire quel était son désir en faisant cette démarche. « Je veux qu'elle soit une princesse » a-t-il répondu. Était-ce l'écho d'un rêve d'enfant déçu par la dureté de la vie ? Était-ce l'écho, en sa conscience d'homme, du désir de Dieu, de la promesse de Dieu scellée en tout baptême, constituant le nouveau baptisé dans une dignité royale ? C'étaient sans doute les deux à la fois, selon cette mystérieuse logique d'Évangile qui crée du neuf sans détruire l'ancien, mais en l'assumant et le transfigurant.

### **Quand la parole humaine dit le Verbe de Dieu**

Un second domaine où les pratiques de transmission ont été puisamment renouvelées est celui du *langage*. Retenons ici simplement trois aspects de cette attention plus grande, et beaucoup mieux informée, actuellement donnée aux médiations du langage dans la transmission du savoir et dans la communication interpersonnelle.

D'abord, nous savons mieux aujourd'hui combien le langage, pour signifier et transmettre, doit pouvoir s'appuyer sur *l'expérience* du locuteur et sur celle du destinataire. Avec une radicalité redoutable, la philosophie analytique anglo-saxonne interdit même de nommer tout ce qui ne saurait être gagé par l'expérience ; nous savons aussi combien cette expérience se diversifie en fonction des individus, des contextes sociaux et culturels, de l'histoire individuelle. D'autre part, et sous un tout autre horizon philosophique, grâce aux travaux de chercheurs comme Bachelard, Jung, Mircea Eliade, la profondeur *symbolique* du langage humain a été explorée jusqu'en ses racines inconscientes, ses profondeurs oniriques, ses ressources poétiques, telles qu'elles s'expriment, non seulement à

## LE DON DE DIEU Marguerite Léna

travers les traditions orales et les littératures, mais aussi dans la langue ordinaire. Enfin, je retiendrais volontiers la réflexion menée par les linguistes – je pense à Benveniste et à Austin – sur ce qu’ils appellent les « *performatifs* », ces actes de langage qui opèrent ce qu’ils énoncent et manifestent par là même le langage dans sa plus haute puissance : l’aveu, la promesse, l’interdit, le pardon en sont des exemples dans la vie personnelle et sociale...

Il est clair que chacun de ces domaines de recherche a attiré l’attention des catéchètes sur les conditions de pertinence et de réception de leur discours, et qu’il y a là, sous des formes très diverses, matière à bien des renouvellements, dont beaucoup sont en cours et ont fait leurs preuves ; je pense par exemple à l’utilisation, en catéchèse, auprès d’enfants, des travaux de Marcel Jousse<sup>7</sup> ; à l’attention donnée aux symboles ; à la différenciation des « parcours » de catéchèse en fonction de leurs destinataires, etc. Mais voici, ici encore, que retentit, au foyer de toutes nos pratiques langagières, le mystère du Verbe fait chair.

### Du symbole au sacrement

Qu’advient-il de la parole humaine quand elle est appelée à dire le Verbe de Dieu ?

D’emblée, une mutation décisive du concept *d’expérience*. Que Dieu ne soit pas un objet d’expérience, au sens empirique ou scientifique de ce terme, cela est vrai, et même essentiel : ce retrait nous garde des idoles. Mais il faut relire, et se laisser étonner par eux, les premiers versets de la première *Lettre* de saint Jean : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... nous vous l’annonçons. » En un raccourci spectaculaire ; Jean met en relation immédiate l’expérience sensible la plus commune – voir, entendre, toucher – et ce qu’aucune expérience « mondaine » ne saurait saisir directement : le commencement radical, le Verbe au-delà et au fondement de toute

7. Marcel JOUSSE, sj, mort en 1961, fut un anthropologue soucieux de mettre au jour la dimension de transmission « vivante, gestualisante et oralisante », caractérisant les cultures traditionnelles et d’en faire une clé de lecture et de transmission des récits évangéliques. Cf. *L’anthropologie du geste I et II*, Gallimard 1974 et 1975.

## *Le retentissement de l'Évangile...*

parole. Par l'Incarnation du Verbe dans la chair, il est arrivé quelque chose aux conditions et aux limites de notre expérience, et donc de notre langage ; par sa résurrection, la vie de Dieu est devenue, au cœur de notre histoire et sans en annuler le cours, objet d'expérience. Toute notre foi, la foi que nous avons reçue d'autres, celle que nous communiquons à d'autres, repose sur cette mutation du concept d'expérience, vécue de manière bouleversante par les disciples d'Emmaüs au soir de Pâques : « Nous avons vu le Seigneur. » L'Esprit Saint vient intérioriser en chaque croyant cette expérience pascale, et c'est ainsi qu'il libère en lui la parole de témoignage, parole crédible à la mesure même de l'expérience qui la fonde.

Les dimensions symbolique et « performative » du langage humain reçoivent à leur tour de l'Évangile une profondeur nouvelle. L'étymologie du terme de symbole et la pratique sociale d'hospitalité où il a pris naissance nous suggèrent qu'à travers la brisure des significations et la séparation des consciences, le symbole est à la fois ce qui rassemble le sens et ce qui unit les sujets. Il n'est pas indifférent que la confession chrétienne de la foi ait reçu très tôt l'appellation de « symbole » : *Symbole des apôtres*, *Symbole de Nicée*. Elle met en première personne, sous l'instance du « je crois », tout le contenu de la foi, et rassemble par là même sous l'unité de cette confession la communauté croyante, la constitue en Église. Dans les catéchèses des premiers siècles, la *traditio/redditio symboli*<sup>8</sup> était une étape décisive vers le baptême. Mais c'est avec le baptême lui-même, dans la nuit pascale, que le terme de symbole trouvait sa pleine vérité en s'accomplissant en sacrement. Geste qu'une parole accompagne, geste et parole qui effectuent pleinement ce qu'ils signifient, le sacrement appartient à l'ordre du langage humain, mais il le transfigure : ici la parole vient toucher et communiquer la réalité qu'elle vise ; ici nos mots d'homme viennent signifier et actualiser les gestes mêmes du Ressuscité. Dans le tableau de Rembrandt évoquant la rencontre d'Emmaüs, la lumière se concentre, non sur le Christ, mais sur la table du repas eucharistique. De même, « je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit » est un

8. La transmission au futur baptisé du *Symbole des Apôtres* et sa « reddition », c'est-à-dire la récitation orale, par cœur, de cette profession de foi, prenaient place, aux premiers siècles de l'Église, dans le parcours catéchuménal qui conduisait à la nuit pascale.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Marguerite Léna**

performatif du point de vue linguistique, mais ce qu'effectue cette parole humaine est un acte divin, une nouvelle création, une promesse de Dieu tenue par Dieu en son Fils. Nous, et toutes nos pratiques de transmission, nous reposons sur cette promesse qui fonde notre histoire. Aussi n'aurons-nous pas trop de toutes les recherches contemporaines sur le langage pour approcher ce mystère, et il peut, en retour, ouvrir à ces recherches anthropologiques un horizon proprement divin.

**Délier la liberté**

Le dernier domaine que je voudrais évoquer est celui de la *liberté*. De la liberté il n'y a pas de science, ni de démonstration; elle relève de l'attestation. Notre société est extrêmement sensible à tout ce qui peut menacer la liberté individuelle et compromettre ses droits; pour beaucoup, tout énoncé de type dogmatique, tout impératif éthique qui ne procéderait pas du libre choix individuel, apparaissent comme des contraintes extérieures, et sont par là même récusés d'emblée. Ceci constitue un obstacle souvent infranchissable pour l'annonce de l'Évangile, identifié a priori à un système dogmatique et à une morale imposée. Nous sommes alors devant la situation de cette femme de Samarie, dont l'attente religieuse est comme bloquée par une histoire collective qui a défiguré le vrai visage de Dieu. Ou devant celle des disciples d'Emmaüs, prisonniers d'une représentation trop exclusivement temporelle et triomphale du Messie d'Israël. Il y a donc là un premier travail à faire pour délier la liberté, laisser l'Évangile venir à elle et la laisser aller vers l'Évangile, à partir de ces blocages religieux dont notre histoire, en France, est lourdement chargée.

Mais on ne saurait réduire l'exigence contemporaine de liberté à cette seule revendication d'indépendance, dont un individualisme exacerbé est souvent l'expression. On pressent, à travers l'émergence des droits sociaux, dans les actions de solidarité, dans l'intérêt pour l'autre dans sa différence culturelle, religieuse, dans le souci des exclus, que se dessine une autre figure de la liberté: une liberté qui naît entre les personnes, et du rapport entre elles. D'autre part, fût-ce à travers les blessures qui en sont la trace, nous savons mieux qu'une liberté se construit dans une histoire, et que l'histoire la plus décisive est celle des libertés. Je pense ici à nouveau aux travaux de

---

## *Le retentissement de l'Évangile...*

Paul Ricœur, récusant toute conception déterministe de l'histoire, articulant histoire et mémoire, mémoire et « identité narrative » : une identité personnelle forgée dans le temps, médiatisée par le récit individuel et collectif du passé vécu ou reçu, portée et structurée par les choix qui ont été posés et honorés dans la durée.

Tout cela a bien évidemment des applications et des incidences pédagogiques dans le champ de l'enseignement en général et de la catéchèse en particulier. Le Concile Vatican II, dans la *Déclaration sur la liberté religieuse*, a rappelé avec force la liberté fondamentale de l'acte de croire. Tous les efforts accomplis en catéchèse pour faire du destinataire le sujet de son propre itinéraire vers la foi, tous les efforts du catéchuménat d'adultes pour permettre aux nouveaux chrétiens d'exercer leur liberté de croyants à l'intérieur d'une communauté vivante, le souci, enfin, de donner au récit biblique toute sa place dans l'initiation chrétienne, sont autant de manières d'honorer cette liberté personnelle et de lui permettre de s'exercer pleinement : d'une part en se déterminant par la décision de croire, d'autre part en se reliant à d'autres dans l'Église, enfin en se situant dans une histoire qui tout à la fois la dépasse et la fonde, et dont elle devient à son tour un acteur.

Il reste à relancer la question : qu'advient-il de la liberté humaine quand elle s'engage dans la confession de foi, quand elle devient l'interlocutrice du Dieu Vivant et le partenaire actif d'une histoire sainte ? À quelle liberté faisons-nous finalement appel lorsque nous nous adressons à un interlocuteur pour lui annoncer la Bonne Nouvelle ? Chacune des facettes de la liberté que j'ai évoquées ci-dessus se retrouve alors, mais comme transfigurée au contact de l'Évangile.

### **Une liberté transfigurée**

La revendication de l'individualité, d'abord. À la suite de Maurice Zundel, on peut passer ici du vocabulaire de l'individualité à celui de l'inviolabilité : tout homme est inviolable qui est à l'image de Dieu, et le lieu le plus inviolable de son inviolable conscience est celui de son adhésion de foi. À la Samaritaine comme aux disciples d'Emmaüs, Jésus ne s'impose pas de l'extérieur : il les conduit jusqu'à ce point d'eux-mêmes où veille leur désir le plus profond, où ils peuvent, en Le reconnaissant, se reconnaître eux-mêmes en

## **LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Marguerite Léna**

vérité: « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait », déclare la Samaritaine aux gens de son village.

Puis la mutation du lien social constitutif de nos libertés. Rencontrer le Christ, le suivre, c'est passer de l'expérience très haute de la solidarité à celle de la charité, au sens réel, et non affadi ou dévoyé, de ce terme. C'est découvrir que la liberté s'accomplit elle-même dans une dépendance d'amour, qu'il n'y a pas d'antinomie entre l'obéissance et la liberté lorsque cette obéissance est celle du Fils et non plus celle de l'esclave. On passe alors d'une morale de la loi à l'éthique théologique, et il suffit de lire le sermon sur la montagne, ou saint Paul, pour mesurer à quelle profondeur les assises de notre liberté, personnelle et collective, sont bouleversées par ce passage.

Enfin, la liberté croyante accède à ce que j'appellerais volontiers son identité narrative radicale, en s'incorporant dans une histoire en forme de « récit total » – et pourtant aucunement totalitaire – qui va de la création à l'aujourd'hui de Dieu, qui assume le passé dans le pardon, et qui ouvre l'avenir sur son horizon eschatologique. Il n'est pas indifférent que le *Credo* ait précisément une dimension narrative, allant de Dieu Créateur du ciel et de la terre jusqu'à l'attente de la vie éternelle. Cette narration a pour foyer le mystère du Christ dans son devenir proprement historique – « il a souffert sous Ponce Pilate, est mort, a été enseveli » – et dans sa victoire, à un moment de notre histoire, sur la mort: « le troisième jour, il est ressuscité des morts ». Cette histoire qui libère la liberté en attestant que la mort n'aura pas le dernier mot est mise tout entière sous la garde du « je crois », énoncé à la première personne. En confessant le *Credo*, la liberté humaine prend ainsi la mesure entière de son identité et de sa vocation.

### **Une maison divine**

Quand l'Évangile vient retentir dans nos pratiques de transmission, il y introduit, à travers toutes les épreuves et les échecs de cette transmission, une certitude que rien ne devrait pouvoir ébranler: la Parole de Dieu ne retourne pas vers Lui sans avoir fécondé la terre et donné semence aux semeurs de paroles que nous sommes. Quand celles-ci ne sont pas reçues, elles ont au moins pour fruit de répandre en nous la vie divine, à travers notre communion à la croix

---

### *Le retentissement de l'Évangile...*

du Seigneur. Quand elles sont reçues, elles nous associent à la joie du moissonneur, l'inépuisable joie des premiers témoins de la résurrection. Dans les deux cas, nous pouvons dire, ou nous dire, avec Cyrille de Jérusalem s'adressant aux nouveaux baptisés : « L'écho ne résonne plus *autour* de toi (« *catéchèse* ») il résonne *en* toi (« *enéchèse* »), car l'Esprit qui t'habite fait désormais de ton intelligence une maison divine.<sup>9</sup> » Ou encore, et cette fois avec saint Augustin répondant à Deogratias : « Une fois dissipées les ténèbres des dégoûts par des pensées de ce genre, tu es en bonne disposition pour transmettre avec agrément ce qui jaillit avec promptitude et joie de l'abondance de la charité. Et au fond ce n'est pas tant moi qui te dis ces choses que l'amour lui-même qui nous les dit à nous tous, « l'amour qui a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné »<sup>10</sup>.

Nous remercions la revue *Documents épiscopat* de nous avoir autorisés à publier une version modifiée de la communication de Marguerite Léna au Colloque de Francheville.

Marguerite Léna, née en 1939, membre depuis 1961 de la communauté apostolique Saint-François-Xavier, agrégée de philosophie. Professeur de philosophie en classe préparatoire à Sainte-Marie de Neuilly et au Studium du Séminaire de Paris. Publications : *L'Esprit de l'éducation*, Fayard, collection *Communio*, réédition Desclée, 1981 ; *Honneur aux Maîtres*, Critérian, 1991 ; *Le passage du témoin*, Parole et Silence, Édition du Cerf, 1999.

9. Saint-Cyrille DE JÉRUSALEM, *Catéchèses baptismales et mystagogiques*, éditions du Soleil levant, Namur 1962, Procatéchèse, VI.

10. SAINT AUGUSTIN, *op. cit.*, 14, 22.

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Xavier MORALES

## L'entremise de la foi

**A**U cours des deux derniers siècles, la sécularisation de nos sociétés occidentales, la « crise moderniste » opposant la raison à la foi, la modification totale des rapports entre les religions dans une civilisation multi-religieuse mondialisée, ont profondément remis en cause la manière dont l'Église assumait sa mission d'annoncer le salut au monde. Le dernier concile œcuménique, en particulier, s'était donné comme but l'évaluation des nouvelles circonstances dans lesquelles l'Église devait entrer en dialogue avec le monde (constitution *Gaudium et Spes*) : dans le contexte de la liberté religieuse (déclaration *Dignitatis humanae*), l'Église est appelée à une « nouvelle évangélisation » (exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi*, 1975), une nouvelle « mission » (encyclique *Redemptoris missio*, 1990). Les évêques français ont récemment engagé une réflexion sur cette nouvelle donne de la « proposition de la foi »<sup>1</sup>.

Mais avant même de se demander ce qu'est cette *nouvelle* évangélisation, et quels en sont les défis, les pages qui suivent aimeraient délimiter les conditions de toute transmission de la foi. Leur but n'est pas de brosser une description historico-sociologique de la

1. Cf. les deux rapports présentés par Mgr C. Dagens à la conférence des évêques de France, *La proposition de la foi dans la société actuelle* en novembre 1994 et *La proposition de la foi. Vers une nouvelle étape* en novembre 1995, ainsi que la *Lettre aux catholiques de France. Proposer la foi dans la société actuelle* de novembre 1996.

## *L'entremise de la foi*

nouvelle situation (ce que le rapport Dagens et différentes publications suscitées par lui ont fait de manière exhaustive), mais de proposer une réflexion théologique qui fonderait toute « solution » aux nouveaux défis, et déterminerait les critères de validité de toute tentative de renouveler les formes de la mission de l'Église.

L'entreprise n'est pas une avancée en terre inconnue ; les matériaux sont à notre disposition. L'Église, en effet, a accumulé, à travers les deux derniers conciles, bien des trésors théologiques, précisément sur sa propre définition comme Corps appelé à annoncer le salut, *sacrement du salut*<sup>2</sup> : je m'appuie donc principalement sur cette tradition de l'Église, qui est déjà transmission de la foi. De plus, l'ouverture à une méthode phénoménologique, qui a caractérisé bon nombre de tentatives théologiques au long du xx<sup>e</sup> siècle, va dans le sens d'une revalorisation de l'expérience (« l'expérience de foi », « le vécu de la foi », etc.), et nous suggère de commencer par une description de ce « phénomène » qu'est une transmission. Enfin, la « nouvelle Pentecôte » appelée de ses vœux par le Concile Vatican II a remis en lumière l'action de l'Esprit dans l'Église : c'est lui qui la dote de ses charismes. J'ai donc pris acte de cette « pneumatologisation » de la théologie, en lui adjoignant son corollaire, l'importance grandissante de la « notion de communion » (cf. le document de la Congrégation pour la doctrine de la foi, *Communio notio*, 1992).

### **Qu'est-ce que transmettre la foi ?**

*Ces paroles que je te donne aujourd'hui resteront gravées dans ton cœur. Tu les rediras à tes fils, tu les répéteras sans cesse, à la maison ou en voyage, que tu sois couché ou que tu sois levé (Deutéronome 6, 6-7).*

Dieu lui-même, dans ces mots que lui prête l'auteur du Livre du *Deutéronome*, se soucie de la continuation de son Alliance, d'une génération à une autre : elle ne saurait s'arrêter à ceux qui ont vécu l'acte fondateur de cette religion-relation avec Dieu, la sortie d'Égypte. De même, dans la Nouvelle Alliance, Jésus ne se contente pas d'avoir des disciples, mais parmi eux il choisit des Envoyés, afin que la religion chrétienne survive à son fondateur.

2. Concile Vatican II, décret sur l'activité missionnaire de l'Église, *Ad gentes* § 5.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Xavier Morales**

Cela signifie que le christianisme, en tant que religion, doit se garder de deux écueils opposés : la « religion traditionnelle », celle qui se perdrait lorsque meurt la mémoire des hommes et s'engloutissent les civilisations – une religion qui ne survivrait que tant qu'on en transmet le contenu de génération en génération ; et la « religion naturelle », celle qui proclame que tout homme est en mesure de découvrir Dieu naturellement, de le connaître, de lui parler – sans intervention dans l'histoire d'aucune révélation surnaturelle, ni d'aucune médiation humaine et ecclésiale.

Le christianisme n'est pas une « religion traditionnelle », et cependant il vit d'une « tradition », d'une transmission. Le christianisme n'est pas une « religion naturelle », et pourtant Dieu s'y révèle en personne. Et cette révélation prend la forme d'une transmission parce qu'elle est Parole.

*La remise d'un message*

Le Dieu du judaïsme et du christianisme noue une relation avec les hommes, une « religion », en tant qu'il leur parle, qu'il leur adresse un message. Dans l'Ancienne Alliance, il donne une promesse à Abraham, il donne une Loi à Moïse ; il envoie les Prophètes porter ses messages aux princes d'Israël. Et finalement, après avoir envoyé des messagers, il envoie sa Parole elle-même (*Matthieu* 21, 33-46 ; *Hébreux* 1, 1-2) : Jésus, la Parole incarnée, annonce la « Bonne Nouvelle du Royaume », autrement dit, le « joyeux message », que les hommes choisis par lui ont la charge de transmettre à tous les hommes (*Matthieu* 28, 19).

Qu'est-ce que ce message ? Qu'est-ce que cette *foi* qui est à transmettre ?

« Quelle est ta foi ? » Souvent, lorsque nous parlons de foi, nous parlons en fait de « ce en quoi nous croyons, de ce qui nous a été confié à croire, le « dépôt de la foi » (*depositum fidei*<sup>3</sup>), c'est-à-dire une doctrine : les « articles de foi », le *credo* ou symbole de *foi*. Transmettre la foi, c'est donc enseigner.

« La foi seule sauve. » En d'autres occasions, lorsque nous parlons de foi, nous désignons l'expérience que Dieu sauve, que je peux lui

3. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique* § 84 renvoyant à 1 *Timothée* 6, 20. Cf. encore la Constitution apostolique pour la publication du Catéchisme, dont les premiers mots sont *Fidei depositum*.

## *L'entremise de la foi*

faire confiance, et que cette confiance que je lui donne entraîne une conversion de ma vie<sup>4</sup>. Or peut-on transmettre une expérience ? On ne peut qu'en témoigner, l'attester comme don d'une possibilité de vie, et proposer à l'autre de s'ouvrir et d'accueillir la même expérience donnée par Dieu. Même si l'adhésion ne se transmet pas, elle s'atteste dans une proposition de la foi, une invitation à écouter la Parole de la Révélation. La foi est transmise lorsque le *depositum* devient *propositum*<sup>5</sup>, lorsque le dépôt reçu devient proposition à recevoir. Transmettre la foi, c'est donc témoigner et proposer.

Ces deux approches partielles livrent les deux versants de la définition de « la transmission de la foi » : transmettre la foi, c'est transmettre *la capacité d'adhérer à un enseignement*, un enseignement d'ailleurs inouï puisqu'il est une personne : « je suis la vérité » (Jean 14, 6). Deux questions surgissent :

1. Quel enseignement possède l'autorité qui entraîne l'adhésion légitime ?

2. Quelle est la puissance qui rend capable d'adhérer ?

Par la première question, nous entendons qu'il y a bien un message à transmettre, le message de la proposition de la foi, l'invitation à faire confiance à Dieu : c'est le *kérygme* : « Dieu l'a ressuscité, ce Jésus ; nous en sommes tous témoins. Et maintenant, exalté par la droite de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint, objet de la promesse, et l'a répandu. C'est là ce que vous voyez et entendez » (Actes 2, 32 ; 1 Corinthiens 15, 1-8). Cette proclamation de Pierre au jour de la Pentecôte est à la fois un témoignage, une attestation, et un enseignement, un message. Un témoignage, car les Douze sont des

4. Cette présentation est chère à la Réforme. Cf. *Déclaration Commune sur la Justification* § 26 : « Dans la foi, la personne humaine place toute sa confiance en son créateur et sauveur et est ainsi en communion avec lui. » et *Les anathèmes du XVI<sup>e</sup> siècle sont-ils encore actuels*, propositions soumises aux Églises catholique, luthérienne et réformée en Allemagne, Paris 1989 § 86 : « Foi est compris au sens de confiance en la promesse (*fides promissionis*). » Poussée à l'extrême, elle est l'une des thèses du modernisme condamnées par Pie X, cf. *Lamentabili* § 20, et *Pascendi* §§ 12-17. Une tentative d'évaluation positive incontournable est celle de Jean Mouroux, *L'expérience chrétienne*, Paris 1952. Cf. encore « La experiencia cristiana », *Communio*, édition espagnole, mai-août 1996.

5. J'emploie ici les mots du philosophe chrétien espagnol X. Zubiri, qui a consacré plusieurs centaines de pages à l'évolution du dogme, dans *El problema teológico del hombre : cristianismo*, Madrid, 1997, pp. 454-613. Ici, p. 466.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Xavier Morales**

« témoins », et en appellent à l'expérience de leurs auditeurs : « ce que vous voyez et entendez ». Un enseignement : Jésus est mort et ressuscité, et cet événement est le signal que Dieu donne au monde pour sa conversion.

La deuxième question nous renvoie finalement à l'origine du message, l'origine de la Parole, et cette origine est Dieu lui-même qui se révèle, dont la Parole est le Fils. La foi est donc aussi et d'abord une action de Dieu, et c'est ainsi que la définissait le premier Concile du Vatican : « La foi est une force surnaturelle par laquelle, sous l'inspiration de Dieu et avec l'aide de la grâce, nous croyons que les choses qu'il révèle sont vraies » ; bref, « la foi, en soi, est un don de Dieu <sup>6</sup> ». C'est parce qu'elle a Dieu pour origine que la foi est à la fois la doctrine qu'il révèle et l'expérience par laquelle il nous donne de la recevoir.

*L'actualisation*

La foi est un acte, et la mission de l'apôtre, du « transmetteur », est donc une actualisation.

Tout d'abord, le dépôt originare s'empare de la vie de celui qui le reçoit, à mesure que celui qui reçoit le dépôt s'en empare : le message n'est pas seulement transmis sans que l'enveloppe soit ouverte, il est « cru », il est reçu, et transformé en expérience vécue, en « possibilité de la vie personnelle »<sup>7</sup>. L'annonce par l'ange à Marie de l'Incarnation du Verbe, par la foi, se transforme en expérience de la venue du Fils de Dieu dans sa chair. Remarquons dès maintenant que cette transformation, par laquelle le dépôt dont le croyant s'empare, s'empare en même temps du croyant, n'est pas une conséquence naturelle, elle nous échappe : « comment cela va-t-il se faire ? ». Elle n'a lieu que parce que le message lui-même possède une puissance et une efficacité propres, qui est la puissance même de Dieu. « La puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre » (*Luc* 1, 34-35).

C'est cette expérience que la proposition de foi, une fois reçue, a transformé celui qui l'a reçue, qui est à son tour transmise : c'est en

6. Concile Vatican I, Constitution sur la foi catholique, *Dei Filius*, chap. 3, §§ 1 et 3 : *fidem (...) virtutem esse supernaturalem, qua, Dei aspirante et adjuvante gratia, ab eo revelata vera esse credimus. (...) fides in se (...) donum Dei est.*

7. X. ZUBIRI, *op. cit.*, p. 466.

---

## *L'entremise de la foi*

offrant ma propre vie comme preuve que le message est une possibilité de vie que je peux le transmettre pour ce qu'il est, proposition de vie. Le message est en quelque sorte enrichi en chaque nouvelle réception-retransmission, ou plus exactement, il se manifeste de nouveau comme une réalité vivante, et non comme un texte mort.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement le message qui se manifeste comme réalité vivante : c'est la transmission elle-même qui est, parce qu'elle est actualisation, « mise en vie » du reçu. L'un des caractères de cette « mise en vie », c'est que la transmission implique alors une communion entre le transmetteur et le récepteur. Il ne peut s'agir en effet d'une expérience première, de sa transmission abstraite, puis d'une appropriation de l'expérience par le récepteur. L'expérience du transmetteur est actualisée dans une expérience *commune* : une « convivence », dans laquelle l'apôtre transmet sa foi en la vivant avec l'autre<sup>8</sup>. Autrement dit, l'actualisation vivante ne peut consister simplement en une exemplarité (extérieure) de la vie – heureusement, car les humbles apôtres du Seigneur ne sont pas tous encore des saints (si tant est que les saints soient exemplaires, d'ailleurs) – mais dans la proposition de vivre ensemble la puissance propre au message de la foi.

Bref, du fait que la foi n'est pas un simple enseignement, mais une expérience, elle ne saurait être transmise comme un bijou de famille ou un proverbe. Une actualisation est nécessaire à la révélation, en tant que « contenu déposé et en tant que réalité vivante qui a besoin d'une interprétation, et, en ce sens, d'une prolongation et d'une innovation<sup>9</sup> ». Dans la mesure où elle implique une certaine « innovation », l'actualisation pose un double problème, celui de l'identité du message (« conserver sans errer »), et celui de la vérité du témoignage qui l'énonce. Ce double problème correspond à notre première question sur l'autorité qui rend l'adhésion légitime.

8. Voir les articles qui parlent de la transmission dans la sacramentalité et autres gestes concrets de l'Église : « Éléments d'une transmission théologique de la foi », et les articles de la rubrique « Témoignages », en particulier : « L'éveil à la foi des tout-petits » sur la transmission de la prière qui ne peut être que transmission en priant ensemble.

9. O. GONZÁLEZ DE CARDEDAL, *La entraña del cristianismo*, Salamanca 1998<sup>2</sup>, p. 743. Cf. encore p. 742 : « [la Révélation] n'a pas une finalité avant tout informative mais conformative, une finalité qui n'est pas transmission de savoirs mais offre de vie. »

## **LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Xavier Morales**

Il ne trouvera sa solution ultime que lorsqu'à la deuxième question, celle qui porte sur la puissance qui fait adhérer, sera donnée pour réponse l'origine divine de la foi. On pourra confesser alors que le véritable transmetteur est l'Esprit Dieu, le Souffle qui « enseigne » (*Jean 14, 26*) et qui « rend témoignage » (*Jean 15, 26*).

### **Conserver et passer : les critères de l'identité du message**

*Dieu a dit une seule parole*

« Dieu a dit une seule parole, qui fut son Fils »<sup>10</sup>, la parole ultime (*Hébreux 1, 1-2*). Puis il a confié à des hommes la mission de perpétuer dans le temps, à travers les générations, l'événement unique, daté, de la Révélation en son Fils. La « tradition », le passage du message de génération en génération, est l'une des missions qu'a reçues l'Église. Cette mission n'est pas juste une opération adventice de propagande, c'est la manière dont le Christ et sa Parole sont toujours et encore proposés aux hommes, de siècle en siècle. Voilà donc une mission d'importance, une mission difficile puisque l'enseignement à transmettre n'est pas simplement une formule dont il suffirait de retenir les mots sans l'altérer, mais une expérience de vie.

Cette particularité du message à transmettre a la conséquence suivante : la nécessité de *changer pour rester le même*, de passer pour conserver<sup>11</sup>. Imaginons un tableau, dont la mission serait de représenter la fraîcheur d'un bouquet de tulipes, et dont le vernis, avec le temps, aurait noirci. Certes, on l'a conservé inchangé depuis que l'artiste y apposa sa signature. Mais la vraie permanence de l'image, c'est la fraîcheur des fleurs : si l'on veut conserver ce que l'artiste voulait transmettre avec sa toile, il faudra la dépoussiérer. Là est le défi pour les théologiens de chaque époque de l'histoire de l'Église, c'est-à-dire de l'histoire de la tradition : redire avec des mots nouveaux l'ancienne vérité, ne pas la laisser prendre une ride, car elle ne serait plus alors cette jeunesse de vie que Jésus voulait transmettre.

10. Saint Jean DE LA CROIX, *Points d'amour*, n. 21, *Obras completas*, Monte Carmelo, Burgos 1997.

11. X. ZUBIRI, *op. cit.*, p. 470 : « La seule et unique façon de conserver, dans certaines situations et sous certaines conditions, l'identité du dépôt révélé (...), consiste précisément en ce qu'il y ait un progrès de définition. »

---

## *L'entremise de la foi*

On sait que ce défi était le projet central du Concile Vatican II. Les Pères conciliaires, sous l'impulsion de Jean XXIII, voulurent un *aggiornamento*, un « rajeunissement » : transmettre aux nouvelles générations du monde l'éternelle vérité. Ce rajeunissement passait par l'ouverture d'un dialogue entre l'Église et le monde, dialogue qui semblait s'être peu à peu interrompu au long du processus de sécularisation de nos sociétés occidentales. En un mot, l'Église, aux yeux du monde, avait conservé, pour dire son message, les mots, les représentations, les structures d'une époque révolue ; elle refusait, disait-on, de changer de régime ; bref, elle ne voulait pas sortir de son « moyen âge » et demeurait une relique du passé ; d'un autre côté, le monde, aux yeux de l'Église, excité par l'accélération de son histoire, s'emballait dans une fuite en avant, et ne prêtait attention qu'au changement, à la nouveauté fugace, à l'invention éphémère, et en venait à refuser toute vérité définitive et toute valeur éternelle, au nom même d'une idéologie de l'innovation. L'Église devait donc entrer en dialogue, c'est-à-dire apprendre du monde à parler avec les mots du monde, pour lui rappeler le message qu'elle porte. De fait, cette mission de dialogue, devoir de l'Église à toutes les époques, se fait d'autant plus nécessaire dans le contexte de « rupture des traditions » dans lequel nous vivons : à la faveur de cette idéologie de l'innovation, recevoir quelque chose du passé devient un péché ; et c'est non seulement la foi, mais aussi les éléments de la culture, qui ne sont plus transmis naturellement dans les groupes familiaux, sociaux, nationaux. Le lien de la transmission n'est plus aussi serré, une distance plus grande entre le transmetteur et ceux à qui il veut proposer le message de la foi requiert de lui une tâche plus ardue. Il lui faut, avant même de tenter une « traduction » de ce message, susciter un contact, nouer un lien, et combler la distance entre les temps, les cultures, les circonstances<sup>12</sup>.

Mais alors, si l'on ne peut conserver qu'en changeant, comment s'assurer de la permanence du message transmis, comment s'assurer

12. Sur cette « rupture des traditions » comme nouveau contexte de la proposition de la foi, cf. *Proposer la foi dans la société actuelle*, sous la responsabilité de C. Dagens, Paris 1995, *passim*, et en particulier p. 22, « la déchirure du tissu ecclésial, perte de la “mémoire chrétienne”, effacement des savoir-faire liés à l'expérience de la foi ». La proposition de foi catéchétique demande maintenant à être précédée par un enseignement de culture religieuse.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Xavier Morales**

que cette transmission est bien une « actualisation de la *mêmeté* »<sup>13</sup>, une identité ?

*La continuité par la succession apostolique*

Lorsque Jésus, après sa Résurrection, est monté aux cieux, il a confié son message de salut à des hommes, pris parmi ceux qui avaient suivi son enseignement, pour le transmettre dans l'espace et dans le temps, sans omettre, en leur confiant cette mission, de les munir des forces surnaturelles pour le faire. Par ce geste, il a fait de ses disciples (élèves) des apôtres (ambassadeurs), il a fondé l'Église, et l'a dotée de l'assistance incessante du Paraclet, afin qu'elle accomplisse son ministère sans erreur (*Matthieu* 16, 18). Au début de l'Église, au début de la transmission de la foi, il y a donc les Apôtres. Ce sont eux qui manifestent concrètement le lien continu et continué avec Jésus. Ce sont eux qui, par le mandat reçu de leur Maître<sup>14</sup>, garantissent que la Parole conservée est celle de Jésus : bref, ce sont eux qui certifient l'autorité de la révélation.

Ce mandat des Apôtres est continué sans interruption par leurs successeurs, les évêques. C'est cette succession dans laquelle la foi a été transmise de génération en génération sans solution de continuité qu'on nomme « succession apostolique », continuité historique et concrète depuis l'origine apostolique, et, par l'intermédiaire des Apôtres, depuis Jésus lui-même, dont l'origine est le Père. On peut donc dire que la continuité apostolique est la réalisation historique concrète de la continuité de la transmission, de sa permanence<sup>15</sup>. Elle garantit que la foi que nous accueillons à notre tour remonte matériellement à Jésus, Parole de Dieu et fondateur de l'Église, à travers la séquence ininterrompue des Apôtres et de leurs succes-

13. X. ZUBIRI, *op. cit.*, p. 470.

14. Concile Vatican I, constitution *Dei Filius*, chap. 3, § 5 : *Deus per Filium suum unigenitum Ecclesiam instituit, suaeque institutionis manifestis notis instruxit, ut ea tanquam custos et magistra verbi revelati ab omnibus possit agnosci.* « Dieu, par son Fils unique, a institué une Église, et l'a dotée des signes manifestes de son institution par lui, afin que tous puissent reconnaître qu'elle est la gardienne et l'enseignante de la Parole révélée. »

15. Cf. *Catéchisme de l'Église catholique* §§ 857 et 863 : l'Église « demeure, à travers les successeurs de saint Pierre et des apôtres, en communion de foi et de vie avec son origine ».

---

## *L'entremise de la foi*

seurs. Elle manifeste en quelque sorte une unité diachronique de la foi, une identité par continuité dans l'espace et surtout dans le temps.

Le catéchumène qui s'approche de l'Église apostolique a donc, du fait de ce lien visible qui remonte à Jésus, l'assurance d'y entendre la Parole que Dieu lui adresse par son Fils. Cette rencontre se fait de manière éminente dans la lecture des Saintes Écritures, le livre de l'Église, qui est le « dépôt par écrit » de l'enseignement des Apôtres sur le Christ, à l'époque des premiers « chaînons » de la transmission de la foi<sup>16</sup>, en quelque sorte la réalisation documentaire concrète de la transmission du message de Dieu. Dans ce livre de la Divine Écriture, l'Église a recueilli l'enseignement et le témoignage de ceux qui ont entendu la Révélation : dans ces pages que l'Église considère comme son bien propre et qui l'ont accompagnée dans toute son histoire, le Peuple de l'Ancienne Alliance atteste les promesses de Dieu (*Ancien Testament*) ; les premiers disciples montrent la Parole faite chair pour une Nouvelle Alliance (*Évangiles*) ; la transmission de la foi est décrite comme *Actes des Apôtres* ; et la génération apostolique proclame le kérygme (*Épîtres* et *Apocalypse*). Enfin, l'Esprit qui a inspiré l'Écriture inspire la Lecture par chaque génération de l'Église, qui s'approprie son patrimoine. En ce sens, on peut dire qu'autant que la transmission a « fait » l'Écriture, autant, l'Écriture, ou plutôt la Lecture, fait vivre la transmission, la *Tradition*.

### *La communion dans l'Esprit*

Cette continuité assurée par la succession apostolique, conçue comme permanence du lien avec l'origine, garantit l'identité de l'Église, depuis le cercle des Douze et des disciples de Jésus jusqu'à nous. Cette identité de l'Église se manifeste dans l'unicité d'un même Corps vivant, né du Christ, qui subsiste et se constitue à travers les générations jusqu'à atteindre la plénitude de l'Homme Nouveau (*Ephésiens* 4, 13). Cette unicité du Corps du Christ consiste en ce que, dans l'Église, l'unique Corps du Christ tient

16. Pour reprendre les mots du concile Vatican II, Constitution dogmatique *Dei Verbum*, « La Sainte Écriture est la Parole de Dieu en tant qu'elle est consignée par écrit sous l'inspiration de l'Esprit Divin » par « les Apôtres et des hommes apostoliques » (§ 9 : *Sacra Scriptura est locutio Dei quatenus divino afflante Spiritu scripto consignatur*, et § 7 : *Apostolis virisque apostolicis*).

## LE DON DE DIEU Xavier Morales

ensemble, uni et vivifié par un unique Esprit. L'Église devient alors comme une unique génération, où la transmission est non seulement répétition de père en fils (*Deutéronome*), mais réception unique par toute l'Église du don de révélation que lui fait Dieu. En effet, l'unique Esprit soufflant en elle « coalesce », cimente l'Église en un unique sujet, il fait d'elle l'unique partenaire de Dieu, « l'Épouse » que Dieu s'unit à lui par son Esprit ; et l'Esprit lui-même assure alors l'identité de l'Épouse, constituée par la *communion* des membres dans un seul Corps, parce que cette communion est justement produite par la participation à l'unique Esprit. La transmission est alors proprement présence perpétuelle de l'Esprit dans l'Église, inspirant du même et unique souffle tous les membres dans la diversité de leurs charismes (en synchronie) et des époques et de âges où ils vivent (en diachronie).

L'Église comme communion dans l'unique Esprit, bien que figurée par le Peuple de Dieu de l'Ancien Testament, est une nouvelle possibilité de transmission. Le prophète Jérémie exprime cette « nouveauté sur la terre » (*Jérémie* 21, 22) en l'opposant à la transmission « familiale » de *Deutéronome*, 6 :

*Ils n'auront plus à instruire chacun son prochain, chacun son frère, en disant : « ayez la connaissance du Seigneur ! » car tous me connaîtront (Jérémie 31, 34).*

La Loi n'est plus écrite sur les Tables, à proclamer à haute voix, à recopier lettre à lettre, à faire apprendre par cœur à ses enfants. Dorénavant,

*Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur (Jérémie 31, 33).*

Le passage de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance, c'est le passage d'une logique généalogique de transmission, c'est-à-dire dans un peuple unique, à une logique pneumatique selon la communion dans un unique Esprit : le Peuple de Dieu n'est plus seulement défini par la génétique, mais aussi par la communion à cet unique Esprit. L'alliance d'abord réservée à Israël, le peuple que Dieu s'était choisi, s'ouvre maintenant à tous les hommes dans l'Église. L'unicité de la foi, à travers l'identité de la transmission, repose désormais sur l'unicité du Corps ecclésial, défini à la fois par son apostolicité (l'identité rendue concrète par la continuité apostolique) et sa pneumatité (l'identité produite par l'unique inspiration de l'Esprit). Continuité apostolique et inspiration pneumatique sont les deux éléments interactifs dans la constitution de la communion, lorsque la communion *de* chaque membre à l'Esprit (principe

---

## *L'entremise de la foi*

pneumatique) définit une communion *entre* tous les membres *dans* l'Église, en particulier avec l'Évêque de Rome, gardien de l'unité. La transmission de la foi, dans la Nouvelle Économie, est établie sur un fondement ecclésiologique (communion-entre), lui-même renvoyant à un fondement pneumatique (communion-à)<sup>17</sup>. En dernière analyse, l'identité de la tradition dépend donc de la fidélité de l'Église à l'Esprit, et, dans l'Église, de la vérité du témoignage de l'apôtre, qui consent à se laisser inspirer par l'Esprit.

### **L'« entre-metteur » : la vérité du témoignage**

Nous sommes renvoyés à notre deuxième question : la puissance qui donne autorité à l'enseignement, c'est aussi celle qui donne la capacité surnaturelle de l'adhésion de la foi.

*« L'entremise de la foi »*

Qu'est-ce qu'un témoignage véridique ? La Trinité en offre l'exemple éminent. Si le Fils est image véritable de Dieu (*Colossiens* 1, 15), et que celui « qui voit le Fils voit le Père » (*Jean* 14, 9), c'est que « sa doctrine n'est pas de lui, mais de celui qui l'a envoyé (...) : celui-là est véridique » (*Jean* 7, 16 et 18). Le Père a entièrement remis au Fils ce qu'il est ; le Fils est tout entier ce qu'il a reçu du Père : l'image est donc toute transparente à son modèle. De même, l'Esprit peut « introduire dans la vérité tout entière » (16, 13a) parce que « il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira » (16, 13b). À travers l'Esprit, la Gloire du Fils se manifestera sans erreur de transmission « car c'est de mon bien qu'il recevra » (16, 14).

Il en est de même pour les hommes : « ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites ce qui vous sera donné sur le moment : car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint » (*Marc* 13, 11 et par.). La personne de l'apôtre s'efface devant la Personne pour

17. Cette articulation communion à/entre, fondée sur I *Jean* 1, 3, est rappelée par *Communio notio* § 3, commentée par le cardinal Ratzinger : « Ainsi naît la communion des hommes entre eux, qui à son tour, se fonde sur la communion avec le Dieu un et trine » (*Intervento sull'ecclésiologia della costituzione Lumen Gentium al convegno internazionale sull'attuazione del concilio ecumenico Vaticano II*, 27 février 2000).

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Xavier Morales**

laquelle il doit témoigner. Les conditions idéales de la transmission de la foi ne sont donc rien moins que la sainteté, non au sens d'une perfection purement naturelle, mais d'une vie saisie par Dieu. L'apôtre au témoignage véridique a actualisé jusqu'à l'ultime conséquence la foi qu'il a reçue : il a abandonné toute sa vie à Dieu, il a laissé Dieu s'emparer de sa vie, au point que pour lui, « vivre, c'est le Christ » (*Philippiens* 1, 21). Lorsqu'il veut transmettre sa foi, le chrétien est tout simplement conduit sur le chemin de l'ascèse. Dans le renoncement à soi-même, la remise de sa volonté propre dans la volonté du Père, la vie dans l'Esprit, il veut écrire avec sa vie la Vie de Jésus. Alors vraiment, à travers la personne de l'apôtre transparaît la personne du Christ, image incarnée du Père.

L'apôtre n'est donc qu'un « entre-metteur », et la transmission, une « entre-mise ». Si la foi est une rencontre avec le Christ, Alliance de Dieu, transmettre cette foi, c'est mettre en présence du Christ. C'est proposer un rendez-vous, et c'est être soi-même le lieu de ce rendez-vous, l'endroit où Dieu peut être trouvé, car en demeurant dans l'amour, le chrétien devient le lieu où « le Père et le Fils font leur demeure » (*Jean* 14, 23), et « le Temple de l'Esprit Saint » (*1 Corinthiens* 6, 19). La transparence de sa vie est en quelque sorte une succursale de l'hôte intérieur trinitaire, l'hôtel de Dieu où Dieu est descendu, et où tout homme peut venir le rencontrer. La transmission de la foi n'est qu'une humble entremise au service d'une rencontre. Non que Dieu, encore une fois, soit impuissant à convertir lui-même les cœurs, au contraire : « C'est moi qui ai planté (...) mais c'est Dieu qui donnait la croissance » (*1 Corinthiens* 3, 6). Mais alors même qu'il avait vu Nathanaël sous le figuier, le Christ voulait que l'invitation à le rencontrer passe par les mots humains de Philippe (*Jean* 1, 48). Dieu nous confie l'entremise de ses appels à le suivre.

*Le véritable transmetteur : l'Esprit*

L'Évangile nous révèle que le véritable transmetteur de la foi, l'Envoyé véridique, c'est « l'Esprit de Vérité » (*Jean* 14, 17), « envoyé d'auprès du Père » (15, 26). Lui seul « rend un témoignage » (15, 26) efficace, un témoignage qui convertit le cœur, qui fait germer la foi. Avec l'Esprit seul, la transmission de la foi ne se fait plus seulement enseignement ou témoignage extérieur, mais mouvement intérieur :

*L'appel qu'entend l'homme est double : il y a l'appel extérieur, qui retentit par la bouche de celui qui prêche (...) et il y a l'appel*

## *L'entremise de la foi*

*intérieur, qui n'est rien d'autre qu'une sorte d'impulsion imprimée à l'esprit par laquelle le cœur de l'homme est conduit par Dieu à donner son assentiment à ce qui relève de la foi ou de la vertu. (Thomas d'Aquin, Commentaire sur la lettre aux Romains c 8 lect 6 n 707)<sup>18</sup>.*

L'acte de foi est redevable à une puissance d'adhésion qui a Dieu lui-même pour origine, bref, une *grâce*. Cette impulsion, cet *instinctus*, cette *virtus supernaturalis* dont parlait Vatican I, l'Esprit en est l'auteur : c'est lui qui souffle en l'homme la grâce de la foi. De même qu'il est, comme nous venons de le voir, le fondement de l'identité du message de la foi, il est aussi celui qui agit dans l'apôtre pour faire de sa vie un témoignage véridique rendu au Christ, une « reproduction de l'image du Fils de Dieu » (*Romains* 8, 29), et dans tout homme pour qu'il accueille ce témoignage et se convertisse à son tour. L'Esprit qui souffle dans tout le Corps est présent et efficace dans toute action de l'Église, l'assistant, la gouvernant, l'unissant à son Époux dans l'adhésion de la foi.

Si la foi est une adhésion vivante et efficace aux promesses divines, elle ne pouvait pas être proposée par Dieu comme un message en dehors du temps et de l'histoire. « La parole salvifique donnée une fois pour toutes aux saints, qui prit voix et corps dans le Seigneur Jésus, doit être manifestée et découverte successivement tout au long du temps, pour que les hommes la perçoivent comme une parole vivifiante...<sup>19</sup> » Ce n'est qu'au prix de cette incarnation dans le temps, et d'une identité sans cesse renouvelée, que la révélation s'accomplit et atteint chacune des personnes de l'histoire humaine dans sa circonstance propre. Dans l'unité d'inspiration de l'Esprit, chaque siècle de l'Église reçoit le témoignage de ceux qui ont rencontré l'Époux, et est « entraîné sur leurs pas, courant » vers lui (*Cantique* 1, 4).

Xavier Morales, né en 1975, ancien élève de l'ENS, agrégé des lettres, prépare une thèse sur la théologie trinitaire d'Athanase d'Alexandrie.

18. *Vocatio hominum, quae quidem est duplex, una exterior, quae fit ore praedicatoris... Alio vero est interior, quae nihil aliud est quam quidam mentis instinctus, quo cor hominis movetur a Deo ad assentiendum his quae sunt fidei vel virtutis.*

19. O. González DE CARDEDAL, *op. cit.* pp. 748-749.

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Régis BURNET

## Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre

**P**EUT-ON partir de la pratique paulinienne de la transmission de la foi comme modèle pour notre propre action ? L'apôtre des Gentils se présente à nous en effet comme l'« inventeur » du concept de transmission, car il est le premier à le mentionner dans une de ses lettres. La *Première Épître aux Corinthiens*, en effet, contient la première attestation<sup>1</sup> de la nécessité de la transmission des contenus de foi, introduite par le verbe *paradounai*, « livrer, remettre ». Or, paradoxalement, ce concept, tellement important dans la théologie ultérieure, n'occupe pas une place centrale chez Paul : l'apôtre lui préfère des formulations tournant autour de l'Évangile. Paul s'attache davantage à *annoncer* la Bonne Nouvelle qu'à *transmettre* un catéchisme. Mais l'Apôtre n'est pas à une contradiction près ; il est aussi, simultanément, le rédacteur d'épîtres dont il prévoit le caractère normatif, puisqu'il en commande la diffusion<sup>2</sup>. Comment Paul a-t-il pu accorder le primat à l'annonce vivante et devenir également le premier et le principal écrivain épistolaire ?

1. Si l'on excepte *2 Thessaloniens*, qui a de fortes probabilités de ne pas être de Paul lui-même.

2. « Que cette lettre soit lue à tous les frères », commande-t-il aux Thessaloniens, dès la première lettre chrétienne qui nous soit conservée (*1 Thessaloniens* 5, 27).

\_\_\_\_\_ *Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre*

## La transmission, concept peu utilisé chez Paul

Le concept de *transmission* se trouve quasiment dès les origines chrétiennes dans l'un des premiers écrits de la primitive Église, daté sans doute de 54/57 : la *Première Épître aux Corinthiens*. À trois reprises, l'apôtre y parle de la nécessité qu'il ressent de transmettre les traditions de l'Église. En 1 *Corinthiens* 11, 2, il affirme : « Je vous loue de vous souvenir de moi en tout et de retenir les traditions [mot à mot les transmissions] comme je vous les ai transmises. » La *paradosis*, la « transmission », semble être au cœur du message paulinien puisqu'elle est étroitement associée au souvenir de Paul, l'apôtre fondateur. Notons au passage que le fait de retenir les traditions est le propre de la *catéchèse*, de la catéchèse, qui a donné notre catéchisme. Mais quel est le contenu de cette « tradition » ? Les deux occurrences suivantes viennent l'explicitier : 1 *Corinthiens* 11, 23, « moi j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis... » suivent les paroles de l'institution : 1 *Corinthiens* 15, « je vous ai transmis... », suit le credo sur la mort et la résurrection du Christ. La transmission porte avant tout sur deux domaines : la proclamation de ce qui constitue l'essentiel de la foi, le kérygme, et la mémoire des paroles du Christ qui s'inséraient certainement dès cette époque dans un contexte liturgique. Kérygme et liturgie évoquent des contenus fixés, des contenus qu'il convient d'apprendre avant de les expérimenter : chez Paul, la *paradosis* désigne les formules fixées exprimant la foi.

Pourquoi Paul cantonne-t-il la transmission dans la liturgie et ce qu'on appellera les symboles de foi ? Sans doute en raison de sa compréhension particulière de cette dernière, que subsume une notion complexe, le terme central<sup>3</sup> de la théologie paulinienne : l'Évangile. L'Évangile, c'est la Bonne Nouvelle du Christ, dans tous les sens de ce complément du nom : c'est la Bonne Nouvelle qui a le Christ pour origine et qui annonce le Christ. L'Évangile porte sur Jésus crucifié (1 *Corinthiens* 1, 1-5) et ressuscité et peut parfois se résumer par son simple nom (*Romains* 16, 25 ; 2 *Corinthiens* 2, 12 et 10, 16, etc.),

3. En dépit de la locution multi-séculaire « Paul-théologien-de-la-Grâce » (qui n'a d'égal qu'une autre locution tout aussi insuffisante, « Paul-l'Apôtre-des-Gentils »), nous osons dire que Paul est avant tout le théologien de l'Évangile, dont la grâce n'est qu'un des aspects.

## LE DON DE DIEU Régis Burnet

tant le fait d'affirmer que Jésus est le Christ, c'est-à-dire le Messie héritier de la promesse d'Abraham, récapitule la foi. L'Évangile (*evangelion*) de Jésus-Christ subsume la promesse (*epangelia*) divine (*Romains* 1, 2-3). Or cet Évangile est avant tout une parole vivante, dynamique, mouvante<sup>4</sup> et non un contenu fixé, *transmissible*, mort. La preuve la plus manifeste se trouve dans l'équivalence que l'apôtre trace entre l'Évangile et le *logos*, la *parole*, ou *logos tou Theou*, la « parole de Dieu » : les Thessaloniens ont reçu « la Parole » (1 *Thessaloniens* 1, 6), l'enjeu de la lutte à Corinthe est la réception d'une « parole de Dieu » fidèle (2 *Corinthiens* 2, 17 ; 4, 2 ; 1 *Corinthiens* 14, 36). Gerhard Kittel souscrivait à cette interprétation lorsqu'il écrivait dans son dictionnaire théologique du Nouveau Testament :

« En tout ceci le *logos* est toujours authentique *legein* [dire, parler], ou le mot prononcé dans ce qu'il a de plus concret. Une des plus graves erreurs que l'on puisse commettre serait de faire de ce *logos tou Theou* un concept ou une abstraction.<sup>5</sup> »

Cette parole importe davantage par son efficacité que par son contenu : l'Évangile est *puissance de Dieu* (*Romains* 1, 16) et la preuve de sa vérité est son efficacité. « Vous êtes le sceau de mon apostolat dans le Seigneur », déclare l'apôtre aux Corinthiens (1 *Corinthiens* 9, 2) : l'arbre se reconnaît à ses fruits, l'existence même d'interlocuteurs prouve la validité de l'énoncé et de son énonciateur. On comprend alors la difficulté qu'éprouvent les exégètes à définir le contenu précis de cet Évangile : la « parole de vie » des Philippiens (*Philippiens* 2, 16) est moins une catéchèse du magistère paulinien sur la valeur de la vie qu'une parole dont les effets produisent réellement la vie ; de même la « parole de réconciliation » (2 *Corinthiens* 5, 19) vaut davantage par ses résultats, réconcilier Paul et les Corinthiens, que par son contenu, dont l'extension est d'ailleurs peu claire.

La conséquence de cette compréhension très particulière de l'apostolat et de la prédication consiste en une relation interpersonnelle : sans l'engagement des acteurs de la communication, sans la

4 Pour un résumé du caractère oral de l'Évangile : Werner KELBER, *Tradition orale et Écriture*, Paris, Éditions du Cerf, *Lectio Divina*, 145, 1991.

5. Gerhard KITTEL, « legw ktl. » in G. KITTEL (éd.), *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, t. 4, Stuttgart, Kohlhammer, 1942 p. 119.

### Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre

présence évidente de l'apôtre et de ses communautés, l'Évangile est sans objet. Aussi Paul n'hésite-t-il pas à dire « *mon* Évangile » (*Romains* 2, 15), « *ma* parole » (*1 Corinthiens* 2, 4), « *notre* Évangile » (*2 Corinthiens* 4, 3) : il ne faut pas y voir, comme on l'a longtemps prétendu, la marque de l'orgueil de l'apôtre ou la preuve des révélations particulières qu'il aurait reçues. Paul explicite par cette expression surprenante la singularité de l'Évangile, qu'il comprend comme la *mise en relation* – grâce à un apôtre particulier – d'une communauté particulière avec Jésus le Christ. L'évangélisation est un processus vivant qui se conforme aux situations et aux personnes. Autant dire que Paul n'est pas l'inventeur du catéchisme !

Dans ce contexte, la tradition/transmission n'est abordée par l'apôtre pour ainsi dire que « du bout des lèvres ». N'oublions pas, en effet, que les déclarations sur la *paradosis* interviennent dans un contexte extrêmement polémique. Les Corinthiens, victimes sans doute d'une propagande judaïsante dirigée contre Paul, accusent l'homme de Tarse de ne pas faire partie du collège apostolique. Répéter le kérygme en *1 Corinthiens* 15 n'est qu'une partie de l'argument qui culmine aux versets 9 et 10 : « moi en effet je suis le moindre des apôtres et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre puisque j'ai persécuté l'Église de Dieu ; mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis » (*1 Corinthiens* 15, 9-10). Malgré son passé de persécuteur, Paul mérite le titre d'apôtre qu'il a acquis par la volonté propre de Dieu : la preuve en est qu'il transmet les contenus « orthodoxes » de l'Église.

### Les Lettres de Paul méritent-elles d'être transmises ?

Si ce que l'on vient de dire est vrai, si Paul s'affirme aussi résolument contre la transmission automatique de contenus figés pour privilégier la rencontre, l'oralité et la spécificité des personnes, comment expliquer qu'il ait recours au médium écrit, qui fige l'élan vital, le concrétise et le trahit ? L'existence de pseudépigraphes comme l'*Épître aux Colossiens* et les Pastorales montre que les successeurs de l'apôtre ont très tôt compris ses écrits comme une tradition ; l'auteur de la *Seconde Épître* de Pierre les range clairement parmi les Écritures (*2 Pierre* 3, 16). En revanche, Paul n'aborde l'écrit que contraint et forcé et le conçoit d'abord comme un moyen défectueux de maintenir le contact avec ses communautés.

**LE DON DE DIEU** **Régis Burnet**

Paul, en effet, manifeste vis-à-vis de l'écrit la méfiance traditionnelle de l'Antiquité<sup>6</sup>, et choisit pour ainsi dire le « moins écrit » de tous les genres, l'épistolaire. En effet, la théorie épistolaire antique repose sur le *topos* de la spontanéité. Sénèque le plus illustre des épistoliers le reprend : « Telle que serait ma conversation, si nous étions ensemble assis ou en promenade – spontanée et simple – ; voilà comme je voudrais que mes lettres soient<sup>7</sup>. » Démétrios, qui dans le *De Elocutione* s'en fait le premier théoricien, l'exprime de façon encore plus claire : « La lettre, à l'instar du dialogue, doit contenir en abondance des traits personnels. Il faut dire que chacun écrit sa lettre comme une image de sa propre âme. Dans tout autre forme de composition, il est possible de discerner le caractère de l'auteur, mais jamais aussi clairement que dans l'épistolaire.<sup>8</sup> »

Paul, en outre, utilise la lettre dans ce qu'elle a de plus oral, en faisant éclater les cadres traditionnels et les formules épistolaires qui avaient cours à son époque. Alors que les Anciens n'écrivaient que des lettres brèves et convenues, l'apôtre en fait de copieux opuscules où il exprime ses sentiments, ses réactions, ses convictions. Avec une certaine souplesse, la lettre paulinienne est capable d'épouser toutes les habitudes de la première prédication chrétienne, qui, comme l'a montré James McDonald<sup>9</sup> n'était pas uniquement kérygmaticque, mais également prophétique, exhortative (elle se faisait un reflet de la prédication populaire) et parénétiqque (elle visait à induire des attitudes morales). Le monde des exégètes pauliniens, en particulier depuis les travaux de Hans Dieter Betz<sup>10</sup>, découvre

6. Voir la célèbre condamnation du *Phèdre* de Platon (274d-276a) qui s'appuie sur le mythe de Teuth. Sur ces questions et leurs implications philosophiques et historiques, on consultera les travaux d'Eric Havelock dont on trouve une mise en perspective dans Eric A. HAVELock, *The Muse Learns to Write*, New Haven-London, Yale University Press, 1986.

7. *Epistolæ morales*, 75, 1.

8. *De Elocutione*, § 227.

9. James I. McDONALD, *Kerygma and Didache*, Cambridge, Cambridge University Press, SNTS Monograph Series 37, 1980.

10. Hans Dieter BETZ, *Galatians*, Philadelphia, Fortress Press, Hermeneia, 1979. Pour une mise en perspective des rapports entre Paul et la rhétorique : Richard DEAN ANDERSON, *Ancient Rhetorical Theory and Paul*, Louvain, Peeters, Contributions to Biblical Exegesis & Theology 18, 1999. On trouvera une originale introduction aux problématiques de la rhétorique antique dans : Françoise DESBORDES, *La Rhétorique antique*, Paris, Hachette, Hachette Université, 1996.

## Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre

petit à petit que la plupart de ses épîtres répondent aux canons de la rhétorique antique et sont composées comme des harangues orales. La pointe de la recherche actuelle (et surtout anglo-saxonne) sur le paulinisme consiste d'ailleurs à réconcilier l'analyse épistolaire et l'analyse rhétorique<sup>11</sup>, tant la synthèse paulinienne entre l'écrit et l'oral s'avère originale.

Enfin, dernière preuve que l'épistolaire est chez Paul un moyen « faute de mieux » : l'apôtre n'a de cesse d'apprendre à ses destinataires ses projets de voyage et de protester de son envie de venir les voir : la lettre vaut infiniment moins que la transmission vivante de la foi. Dès 1 *Thessaloniens*, l'absence est conçue comme une souffrance à laquelle il importe de remédier au plus vite : « Nuit et jour, nous lui demandons, avec une extrême instance, de revoir votre visage et de pouvoir compléter ce qui manque encore à votre foi » (1 *Thessaloniens*, 3, 10). L'*Épître aux Romains* elle-même est conçue comme une sorte d'anticipation de la venue de Paul dans la Ville, qu'elle se charge de préparer en présentant une espèce de *compendium* des principaux traits de l'Évangile paulinien : le vif désir de voir les Romains est annoncé dès l'ouverture de la lettre (*Romains* 1, 11-12) et il est rappelé pour la clore (*Romains* 15, 23-24). Cette dernière occurrence le montre à l'évidence : la présence est une joie qu'évoque le verbe employé par Paul, *empiplemi*, « remplir, rassasier », elle est de l'ordre de la plénitude. Dès lors, la question mérite d'être posée : les lettres de Paul méritent-elles d'être lues, puisqu'elles ne semblent contenir qu'une infime partie de la foi qu'il entendait transmettre ? L'essentiel du contenu n'est-il pas conservé dans la mémoire de l'Église, héritage des souvenirs de ceux qui ont assisté à la vivante prédication de l'apôtre, dont les lettres ne sont que la coquille vide ?

### Lettre et transmission de la foi

Dans la *Seconde Épître aux Corinthiens* (1, 23-24), au plus fort de la crise corinthienne, Paul indique qu'il a préféré remettre son voyage car il lui était impossible de venir en « collaborateur de la

11. Comme le prouve le récent compte rendu des travaux de la *Studiorum Novi Testamenti Societas* : K. P. DONFRIED & J. BEUTLER (éd.), *The Thessalonians Debate. Methodological Discord or Methodological Synthesis?*, Grand Rapids-Cambridge, Eerdmans, 2000.

## LE DON DE DIEU Régis Burnet

joie », et qu'il serait venu en « régent de la foi ». Pour l'instant, le passage ne vient que confirmer ce qui a été dit sur le refus paulinien d'être un catéchète censeur. Il ajoute cependant : « j'ai écrit non pour que vous vous attristiez, mais pour que vous sachiez combien j'ai de l'affection pour vous » (2 *Corinthiens* 2, 4). L'écriture, pour Paul, n'est donc pas un simple pis-aller qu'il faudrait pallier le plus rapidement possible : l'apôtre reconnaît la valeur de la présence épistolaire, sait utiliser à bon escient les avantages de l'éloignement et sait que la lettre peut aussi transmettre cette affection spirituelle qui est l'un des moteurs de l'évangélisation<sup>12</sup>.

Comment s'y prend-il alors pour faire que cette transmission de son message ne ressemble pas à un funeste durcissement de sa vie et de l'Évangile ? Pour répondre à cette question, un vaste chantier exégétique s'ouvre dont il ne saurait être question de rendre compte exhaustivement dans les dimensions de cet article. On se contentera de suggérer deux séries de réponses possibles.

Tout d'abord, il convient d'orienter la réflexion sur les conditions concrètes d'utilisation de la lettre. On tire depuis seulement quelques années les conséquences de la constatation que les épîtres pauliniennes s'affirment dès leur adresse comme un travail communautaire<sup>13</sup> et c'est depuis une période très récente que l'on s'intéresse aux attitudes concrètes face au livre<sup>14</sup>. Sosthène, Timothée ou Sylvain collaborèrent sans doute beaucoup à l'écriture de ces lettres et peut-être plus encore à leur compréhension. Il ne faut pas en effet s'imaginer que les lettres pauliniennes étaient lues en privé : comme tous les écrits de l'époque – y compris ceux de Virgile ou de Properce – elles faisaient l'objet d'une lecture publique, une *recitatio*, sans doute dans les Églises domestiques au cours d'une liturgie. Elles étaient ensuite commentées, expliquées et devenaient le point de

12. On se souvient que, pour Paul, la joie est un sentiment eschatologique puisqu'elle est l'une des manifestations de l'espérance (*Romains* 12, 12), qu'elle participe du Royaume (*Romains* 14, 17), et qu'elle est un don de l'Esprit (*Galates* 5, 22). On se souvient également qu'affection et paternité spirituelle sont liées chez l'apôtre et sont la marque de la réussite de l'évangélisation.

13. Samuel BYRSKOG, « Co-Senders, Co-Authors and Paul's Use of the First Person Plural », *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* 87, 1996, p. 230-250.

14. Harry Y. GAMBLE, *Books and Readers in the Early Church*, New Haven-London, Yale University Press, 1995.

**Paul : kérygme à transmettre, foi à faire vivre**

départ d'une prédication. Par la voix de l'émissaire de l'apôtre, elles prenaient vie et chair et échappaient ainsi au mortel figement de l'écrit : à ce seul prix, Paul consentait aux risques de l'écrit. D'une certaine façon, il mettait toute la communauté à contribution pour échapper à la transmission sèche des « vérités à apprendre » et il n'est peut-être pas aventureux de prétendre que la lettre jouait le simple rôle d'ébauche, de lignes directrices pour un sermon. Comment comprendre sinon la complexe composition de l'*Épître aux Galates*, par exemple ? Faute de cette hypothèse, comment se figurer que ces rudes Gaulois à peine sortis de leurs cultes orientaux aient pu comprendre quelque chose à la subtile interprétation de Paul dans la lettre, s'appuyant sur des siècles de *midrash* juifs ?

Ensuite, il faut rendre compte de ce qui constitue le truisme des études pauliniennes : dans ses lettres, Paul parle davantage de lui-même que de la foi ! L'autojustification, l'auto-représentation, l'autobiographie ne constituent pas une partie annexe des épîtres : elles en sont le noyau central. Or, ce procédé, coutumier aux modernes depuis Montaigne et Jean-Jacques Rousseau, s'affirme comme une rareté dans l'Antiquité ; l'usage paulinien exprime donc une volonté concertée et particulière. Ne s'explique-t-elle pas par ce que l'on a dit de l'importance de la personnification pour l'Évangile, preuve du goût paulinien pour l'oralité vivante qui ne sépare pas le message de son messager<sup>15</sup> ? Suprême trace de l'importance de l'oralité pour l'apôtre, l'autobiographie s'inscrit dans les arguments rhétoriques portant sur l'*ethos*, la moralité de l'orateur démontrée à partir de ses habitudes de vie. Le destinataire de la lettre se retrouve d'emblée dans la vivante situation de sa propre évangélisation et peut alors revivre le processus qui l'a conduit à la foi en ayant sous les yeux le modèle de Paul, qui, comme au cours de son accession à la foi, présente en quelque sorte le Christ.

Serait-ce parce qu'il témoigne d'une attitude extrêmement complexe vis-à-vis de la tradition et de l'écrit ? – le modèle paulinien d'écriture de lettres n'eut quasiment pas de successeurs parmi les écrivains épistoliers<sup>16</sup>. Dans le Nouveau Testament, on trouve ou

15. Walter J. ONG, « Technology Outside Us and Inside Us », *Communio* 5 [édition américaine], 1978, p. 109sq.

16. À part peut-être Ignace d'Antioche.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Régis Burnet**

bien des écrits dogmatiques, à l'instar de l'*Épître* de Jacques, derrière lesquels on ne sent aucune présence de l'énonciateur ; ou bien, comme dans les *Lettres* de Jean, celui-ci se dérobe derrière des situations et un langage symbolique qui ne nous sont plus accessibles totalement, tout en manifestant une extrême prudence vis-à-vis de l'écrit (2 *Jean* 12 ; 3 *Jean* 13). Imitant la vie, se focalisant sur une transmission active de la foi, les lettres de l'apôtre constituent un modèle d'évangélisation : reprenant l'expérience fondatrice de l'évangélisation des communautés, elles transcrivent en mots un processus dynamique, l'Évangile, en renvoyant toujours leurs destinataires à la vie et à l'action. Partant, elles enseignent que la foi ne peut se vivre qu'en compagnie : elle ne gît pas dans la fixité des énoncés doctrinaux, elle ne saurait être transmise identiquement aux multitudes. Chacun porte en lui le souvenir de ceux qui lui ont transmis *leur* Évangile et nul ne peut prétendre avoir la foi, sans cette mise en relation dont les hommes sont les agents. Pour autant, on ne saurait les utiliser pour justifier une foi sans contenu, une foi qui ne serait que pure expérience. Énoncés complexes mettant en scène leurs messagers, elles appellent au commentaire communautaire et tracent la voie d'une catéchèse faite d'énoncés courts, aussi adaptés à la situation des communautés qu'elles l'étaient elles-mêmes. Elles révèlent en effet la part d'engagement personnel qu'il est nécessaire d'investir pour transmettre la foi : affection spirituelle et joie ne se dissocient pas de l'évangélisation. Comment espérer transmettre la foi sans accepter de dévoiler la généalogie de sa propre foi, et sans permettre à autrui d'y lire les jalons de son chemin personnel ?

Régis Burnet, né en 1973, ancien élève de l'ENS, agrégé de lettres modernes, travaille à une thèse sur la pseudépigraphie dans le corpus épistolaire du Nouveau Testament, co-auteur de *Pierre, l'apôtre fragile*, Desclée de Brouwer, Paris, 2001

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Bénédicte SÈRE

## Éléments d'une transmission théologique de la foi

**L**A « transmission de la foi » est une expression équivoque car, au sens de croire, la foi ne se transmet pas. Autrement dit, avant de transmettre le *Credo*, il faut parler de l'acte de foi. Qu'entend-on par transmission *théologique* de la foi ? Est théologique l'attitude qui privilégie l'immédiateté d'une relation à Dieu. La transmission théologique transcende toutes les techniques humaines pour viser à donner Dieu lui-même à l'âme. Ainsi peut-on dire que le témoin a une vocation théologique en ce qu'il conduit les âmes à Dieu. Cette orientation théologique s'avère par certains égards la finalité ultime de toute transmission en ceci précisément qu'elle conduit à l'acte religieux fondamental : être *en relation* avec Dieu, finalité qui intègre sans les écarter bien sûr les méthodes didactiques et catéchétiques. Transmettre la foi, c'est donc conduire à cette relation, éduquer à l'exercice-même de la vertu de foi qui atteint directement son objet, Dieu. « La catéchèse de la "vie nouvelle" (*Romains* 6,4) en Christ sera (...) *une catéchèse des vertus chrétiennes* de foi, d'espérance et de charité » (*CEC*<sup>1</sup>, 1697).

1. *CEC* : *Catéchisme de l'Église catholique*.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Bénédicte Sère****Vocation théologique de l'apôtre**

Avant de savoir comment la transmettre, il s'agit de préciser ce qu'est la foi théologique. Qu'est-ce qu'une vertu théologique ? La vertu est dite « *théologique* » parce qu'elle se « réfère directement à Dieu (*theos*) », elle a Dieu « pour origine, pour motif et pour objet » (CEC 1812) La vertu théologique est une puissance capable de poser un acte surnaturel. Les vertus théologiques sont greffées sur les facultés humaines pour poser des actes propres touchant directement leur objet qui est Dieu. Elles ont Dieu pour origine car elles sont infusées dans l'âme par la grâce baptismale, qui est une participation créée, mais néanmoins réelle, à la vie divine. Ainsi, au baptême, l'âme se voit dotée d'un organisme surnaturel qui lui permet d'entrer en relation avec Dieu par des actes de connaissance et d'amour, actes de foi et de charité. L'âme devient capable de Dieu (*capax Dei*). La vertu de foi, greffée sur l'intelligence, a le privilège d'atteindre Dieu directement, selon le mot de saint Jean de la Croix : « La foi nous communique et nous donne Dieu.<sup>2</sup> » Et pour insister sur cette aptitude de la foi malgré l'in vraisemblance du fait, il ajoute : « elle nous le donne véritablement ». La vertu de foi « touche » Dieu de cette immédiateté même dont l'apôtre Jean rend compte quand il dit : « Ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, nous en rendons témoignage » (1 Jean 1, 1-2). Ainsi l'acte de foi théologique est l'acte religieux fondamental puisqu'il met en présence de Dieu, dans l'intimité de la relation, d'une manière directe, immédiate et plénière, bien qu'obscur et non sentie. Dans son analyse de la foi, Edith Stein identifie l'acte de foi (*fides*) à cette relation d'immédiateté et non pas à une croyance théorique (le *belief* husserlien) qui résulterait d'une construction rationnelle. Elle décrit, avec la minutie que requiert la méthode phénoménologique, ce qui est au cœur même de cette relation, ce qui fait l'essence de la rencontre : par l'acte de foi, « ce que je saisis, *en ce que* je le saisis, me pénètre ; cela me saisit au centre de ma personne et je m'y tiens. *Ce en ce que* doit être pris à la lettre. (...) Dans la foi, la *saisie* n'est pas une prise de connaissance du genre de la perception. L'objet de la foi n'est pas perçu. (...) Mais invisible, inaccessible aux sens, il nous est pourtant immédiatement présent, il nous touche, nous soutient et nous rend

2. Saint JEAN DE LA CROIX, *Cantique Spirituel A*, strophe 11, 3.

## Éléments d'une transmission théologique de la foi

capable de nous y tenir. L'objet de la foi, c'est Dieu »<sup>3</sup>. Elle distingue ainsi la « foi dans sa concrétude »<sup>4</sup> d'une acception théorique de la foi croyance.

Transmettre la foi consiste alors à conduire vers cet acte religieux fondamental, cette mise en présence, cette immédiateté de la relation entre Dieu et l'homme. Transmettre la foi revient à indiquer les moyens propres d'entrer en relation avec Dieu, à apprendre à poser un acte de foi théologal. Saint Paul lui-même, ministre de l'Évangile, invite les Ephésiens à « oser s'approcher en toute confiance *par le chemin de la foi* au Christ » (*Ephésiens* 3, 12). Il s'agit bien d'oser la rencontre. Rencontre personnelle dans l'intimité de l'âme. Après avoir révélé les virtualités de la grâce baptismale, si élevées et néanmoins connues de si peu d'âmes, celui qui transmet la foi doit conduire à la rencontre proprement dite. Concrètement, il apprend à *mettre en acte* la vertu théologique de foi, à *actualiser* l'*habitus* de foi. Il enseigne ce qu'on pourrait appeler une *technique* d'actualisation de la foi en distinguant les facultés humaines, intelligence et volonté, de la vertu théologique elle-même qui seule produit l'acte. En effet l'acte de foi est un mouvement qui engage toutes les facultés, c'est « un acte de l'intelligence adhérant à la vérité divine sous l'ordre de la volonté mue elle-même par Dieu au moyen de la grâce »<sup>5</sup>. L'acte de foi est donc produit conjointement par l'intelligence qui adhère en se soumettant, par la volonté qui commande l'adhésion et par la vertu théologique de foi proprement dite qui donne sa perfection spécifique à l'acte. Fondamentalement, la transmission de la foi requiert cette attitude théologique de sorte que le destinataire de la transmission, au terme d'une expérience réelle, puisse à tout moment dire : « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons ; nous l'avons *nous-mêmes* entendu et nous savons que c'est vraiment lui le sauveur du monde » (*Jean* 4, 42).

3. E. STEIN, *La structure ontique de la personne et sa problématique épistémologique*, trad. Ph. Secrétan, in *De la personne. Corps, âme, esprit*, Fribourg, 1992, p. 73.

4. *Ibid.*, p. 81.

5. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, IIa IIae, q. 2, art. 9.

**LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Bénédictie Sère****Transmission de la foi et témoignage de l'être**

Que l'apôtre ne donne rien s'il n'est pas un authentique témoin est donc un truisme. Pour le dire autrement, le témoignage est la fonction principale de l'apôtre. Il doit vivre lui-même d'une vie toute théologique, dans l'exercice assoupli de ses vertus de foi, d'espérance et de charité s'il entend conduire les âmes à Dieu. Ainsi la transmission de la foi est de l'ordre d'une *traditio* vivante et active dont le témoignage de vie et le rayonnement de l'être sont les éléments les plus décisifs. Le témoignage authentique est donc la condition d'une bonne transmission de la foi. Le témoin est avant tout un instrument vivant au service du message qu'il porte. Sur l'importance primordiale du témoignage de vie dans la transmission de la foi et l'évangélisation, Paul VI précisait : « Voici que [les témoins] rayonnent, d'une façon toute simple et spontanée, leur foi en des valeurs qui sont au-delà des valeurs courantes, et leur espérance en quelque chose qu'on ne voit pas, dont on n'oserait pas rêver. Par ce témoignage sans paroles, ces chrétiens font monter, dans le cœur de ceux qui les voient vivre, des questions irrésistibles : Pourquoi sont-ils ainsi ? Pourquoi vivent-ils de la sorte ? Qu'est-ce – ou qui est-ce – qui les inspire ? pourquoi sont-ils au milieu de nous ? Un tel témoignage est déjà proclamation silencieuse mais très forte et efficace de la Bonne Nouvelle. Il y a là un geste initial d'évangélisation. (...) D'autres questions surgiront, plus profondes et plus engageantes, provoquées par ce témoignage qui comporte présence, participation, solidarité, et qui est un élément essentiel, généralement le tout premier, dans l'évangélisation. <sup>6</sup> » Nous pourrions ajouter : dans la transmission de la foi. Et ailleurs : « L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins. <sup>7</sup> » C'est dire à quel point l'assimilation personnelle et vivante du message est la condition première de toute transmission, bien qu'il soit fallacieux de séparer témoignage et parole. C'est précisément l'harmonisation de la parole et de la vie qui atteste l'authenticité du message parce que le témoin s'est engagé dans son message.

6. PAUL VI, *Evangelii nuntiandi*, déc. 1975, § 21.

7. PAUL VI, Allocution aux membres du conseil des Laïcs (2 octobre 1974).

## *Éléments d'une transmission théologique de la foi*

Le témoin s'engage dans son message sans pour autant se l'approprier. Assimilation et non appropriation, subtil équilibre pour un rayonnement de la grâce. Le témoin doit veiller à ne pas faire obstacle au message et à la vie qu'il transmet. *Transparence* du témoin. Il est un porte-parole, un prophète, celui qui profère une Parole qui le dépasse, une Vérité qui l'englobe et le comprend de toute part : « Ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, Seigneur » (2 *Corinthiens* 4, 5). Ne pas arrêter le message, ne pas faire de retour sur soi, ne pas s'accaparer le message, telle doit être la constante préoccupation de tout transmetteur de la foi : « Il ne cherchera pas à arrêter à lui-même, à ses opinions et attitudes personnelles, l'attention et l'adhésion de l'intelligence et du cœur de celui qu'il catéchise ; il ne cherchera surtout pas à inculquer ses opinions et ses options personnelles comme si elles exprimaient la doctrine et les leçons de la vie du Christ. <sup>8</sup> » La transparence du témoin est nécessaire dégagement de soi et effacement. Transparence au service de la transmission. Être ce « lieu de passage de l'universelle grâce » <sup>9</sup> dont parlait Gaëtan Picon à propos des personnages bernanosiens. Lieu de passage, le témoin ne doit pas s'interposer. Lieu de passage, il ne doit pas voiler la source divine, ni la limpidité du message. À travers lui, nous devons retrouver la pureté du message, l'essence du message, l'essence du christianisme. À cette condition seule, la transmission de la foi est source de fécondité et diffusion de la grâce, de l'« universelle grâce ».

### **Transmission de la foi et paternité spirituelle**

À quoi tendrait enfin la transmission de la foi si la finalité ultime de l'activité ne visait pas à la fécondité ? Fécondité spirituelle. Fécondité ecclésiale. Non pas efficacité, mais bien fécondité. « C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit » (*Jean* 15, 8). Porter du fruit, tel est le but de toute vie chrétienne, la finalité de tout apostolat, le motif du choix des Douze, la raison de l'élection d'un saint Paul. Bref la volonté de Dieu est que nous

8. JEAN-PAUL II, *Catechesi tradendae*, 6.

9. G. PICON, Préface aux *Œuvres romanesques* de G. BERNANOS, La Pléiade, p. IX... XXXIV.

## LE DON DE DIEU Bénédictine Sère

portions du fruit et un fruit qui demeure. Sur ce que l'on peut appeler la paternité spirituelle, Paul revient souvent : « C'est moi qui, par l'Évangile, vous ai engendrés dans le Christ Jésus » (1 *Corinthiens* 4, 15). Transmettre la foi, c'est être, en quelque sorte, père dans l'ordre spirituel et ce titre, saint Paul le revendique à plusieurs reprises : « Auriez-vous en effet des milliers de pédagogues dans le Christ, que vous n'avez pas plusieurs pères » (*ibid.*). D'Onésime, il parle comme de « mon enfant que j'ai engendré dans les chaînes » (*Philémon* 1, 10). À Timothée, il s'adresse comme à « mon vrai fils dans la foi » (1 *Timothée* 1, 2). Aux Galates, il manifeste son affection paternelle : « Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur... » (*Galates* 4, 19). Aux Philippiens enfin, chers entre tous, saint Paul déclare : « Oui, Dieu m'est témoin que je vous aime tous tendrement dans le cœur du Christ Jésus ! » (*Philippiens* 1, 8). Car c'est l'amour qui enfante, c'est l'amour qui est la seule source de la fécondité.

Plus qu'un témoin, témoin authentique et témoin transparent, tout témoin est donc appelé à être père. Or cette fécondité dans l'ordre de la grâce a des exigences personnelles de vie spirituelle. En effet, les préceptes sont clairs : « le sarment ne peut pas de lui-même porter du fruit, sans demeurer sur le cep, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. » L'exigence de l'union à Dieu que requiert la fécondité est impérieuse : « Qui demeure en moi comme moi en lui, porte beaucoup de fruit, car hors de moi vous ne pouvez rien faire » (*Jean* 15, 5). Il faut bien entendre ce *rien* pour mesurer à quel point l'union de l'apôtre à Dieu est la condition essentielle de toute transmission de la foi et par suite de toute transmission de la vie, dans l'ordre de la grâce. Ainsi uni à Dieu, l'apôtre est un éducateur privilégié de la relation à Dieu car familier lui-même de cette intimité divine ; l'apôtre est un témoin authentique dans son agir moral et sa vie entière parce que, uni à Dieu, il est mû par l'Esprit de Dieu (*agitur*) ; l'apôtre est pleinement transparent à la vie qu'il porte et au message qu'il annonce et cette transparence est précisément réalisée par son union avec le Christ. Transparence de l'apôtre à l'image de la transparence du Christ : « Qui me voit a vu le Père » (*Jean* 14, 9), de sorte que comme Paul, le témoin puisse dire : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (*Galates* 2, 20). Enfin, l'apôtre est pleinement fécond, souple à l'Esprit et à ses motions puisque, en réalité, c'est l'Esprit Saint, principe de vie, qui est le grand acteur de la transmission de la foi. C'est Lui qui donne

## Éléments d'une transmission théologique de la foi

la grâce baptismale, soutient l'acte théologique par ses dons, les dons du Saint-Esprit, prépare les cœurs, met en communion avec Dieu, rayonne, agit par ses instruments. C'est Lui qui construit le Royaume de Dieu et nous fait œuvrer pour la construction. En un mot, « c'est par cette puissance de l'Esprit que les enfants de Dieu peuvent porter du fruit » (CEC 737). « Il est celui qui aujourd'hui comme au début de l'Église agit en chaque évangéliste qui se laisse posséder et conduire par lui, et met dans sa bouche les mots que seul il ne pourrait trouver. (...) L'Esprit Saint est l'agent principal de l'évangélisation. <sup>10</sup> »

### Transmission de la foi et *mysterium crucis*

Afin que la transmission de la foi dans son contenu théologique soit présentée d'une manière complète, comment ne pas évoquer au cœur de cette transmission le *mysterium crucis*, le mystère de la croix, l'incontournable loi de toute fécondité et le sommet du témoignage. À nouveau, l'expérience de saint Paul est éloquente : « Pour moi, quand je suis venu chez vous, frères, je ne suis pas venu vous annoncer le mystère de Dieu avec le prestige de la parole ou de la sagesse. Non, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1 *Corinthiens* 2, 1-2). L'explication en est éminemment théologique et saint Paul décrit le contraste entre la faiblesse vécue de l'instrument et la puissance divine, source de fécondité : « Moi-même, je me suis présenté à vous, faible, craintif et tout tremblant, et ma parole et mon message n'avaient rien des discours persuasifs de la sagesse ; c'était une *démonstration d'Esprit* et de puissance pour que votre foi reposât, non sur la sagesse des hommes, mais sur la *puissance de Dieu* » (*ibid.*, 2, 3-5). Les termes sont clairs. Pour Paul, la croix du Christ est la condition ordinaire de toute transmission et toute annonce de la foi. La loi de toute fécondité authentique se résume en ces formules antinomiques, aux constructions paradoxales qui heurtent la logique humaine tant elles sont contraires à la raison : « le langage de la croix (...) est puissance de Dieu » (*ibid.*, 1, 17), « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis

10. PAUL VI, *Evangelii nuntiandi*, § 75.

## **LE DON DE DIEU** \_\_\_\_\_ **Bénédictte Sère**

fort» (2 *Corinthiens* 2, 10), « nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (2 *Corinthiens* 23-24). Transparence de l'apôtre et mystère de la croix. La transparence est l'autre nom du *mysterium crucis*. Effacement et kénose, « effacement kénotique par amour »<sup>11</sup>, dirait Balthasar. Immolation du succès personnel pour le rayonnement du message. Immolation de l'apôtre au message qu'il porte. *Illum oportet crescere me autem minui* (*Jean* 3, 30), « Il faut que lui grandisse et que moi, je diminue »...

### **Être « ce lieu de passage de l'universelle grâce »**

Par un procédé littéraire, Bernanos suggère la vérité de cette loi en modélisant une figure de sainteté, celle du curé de campagne. Dans les ultimes pages de l'œuvre, le personnage réalise, à un degré rarement atteint, la puissance de la fécondité au cœur de l'extrême pauvreté, douloureusement vécue.

« *Six heures et demie*. Mme la comtesse est morte cette nuit.<sup>12</sup> » Lorsqu'il se réveille, le jeune curé d'Ambricourt apprend la nouvelle. Encore remué de son entretien de la veille avec la comtesse, et troublé de la nouvelle, il confie à son journal le sentiment toujours renaissant de son impuissance : « Cette fois encore, il a suffi que je posasse la plume sur le papier pour réveiller en moi le sentiment de ma profonde, de mon inexplicable impuissance à bien faire, de ma maladresse surnaturelle ». *Inexplicable impuissance à bien faire*. Inexplicable et pourtant féconde impuissance. Alors la scène de la veille ressurgit... « La femme qui se tenait devant moi (...) avait réellement vécu bien des années dans cette paix terrible des âmes refusées, qui est la forme la plus atroce, la plus incurable, la moins humaine du désespoir. » Face à cette Rachel désespérée, *qui ne veut pas qu'on la console car son fils n'est plus*, le jeune curé n'a que sa seule présence à opposer. « Que dire ? que faire ? » Son impuissance radicale est à la mesure de la souffrance révoltée qui se déploie sous

11. H.-U. von BALTHASAR, *L'amour seul est digne de foi*, trad. R. Givord, 1999, p. 69.

12. G. BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, La Pléiade, pp. 1155-1170.

## Éléments d'une transmission théologique de la foi

ses yeux. La scène atteint alors une acuité toute bernanosienne lorsque les personnages sont élevés au plan de leur rédemption, placés « à l'extrême limite de ce monde invisible, au bord du gouffre de lumière », engagés dans ce conflit, cette « lutte qu'elle avait soutenue devant moi, sous mes yeux, ce grand combat pour la vie éternelle dont elle était sortie épuisée, invaincue ». C'est alors qu'au terme du combat, a lieu tout à la fois la reddition et le miracle : « Soyez donc en paix, ma fille, lui dis-je. Et je l'ai bénie. » Et le curé de commenter le sacrifice : « “Soyez en paix”, lui avais-je dit. Et elle avait reçu cette paix à genoux. (...) C'est moi qui la lui ai donnée. Ô merveille, qu'on puisse ainsi faire présent de ce qu'on ne possède pas soi-même, ô doux miracle de nos mains vides ! (...) Me voilà dépouillé, Seigneur, comme vous seul savez dépouiller. » Transparence et dépouillement de la transmission. Le dépouillement est à la mesure de la fécondité. Chez Bernanos, la pauvreté du saint est à la mesure de sa transparence et le curé de campagne, cet autre saint de Lumbres, est à lui seul ce « lieu de passage de l'universelle grâce ». En outre, la lucidité à laquelle parviennent les personnages accuse bien cette expérience antinomique de leur vécu de faiblesse et de la puissance divine dont ils sont les canaux : « Et pauvre petit prêtre que je suis, devant cette femme si supérieure à moi hier encore par l'âge, la naissance, la fortune, l'esprit, j'ai compris – oui, j'ai compris ce que c'était la paternité. » Pauvreté, paternité et transmission s'entrelacent en un déconcertant enchaînement de vécus où se mêlent tout à la fois sentiment d'indignité, désappropriation de sa fécondité et reconnaissance de l'action divine : « Notre Seigneur avait besoin d'un témoin, et j'ai été choisi, faute de mieux sans doute, ainsi qu'on appelle un passant. Il faudrait que je fusse bien fou pour m'imaginer avoir tenu un rôle, un vrai rôle. C'est déjà trop que Dieu m'ait fait la grâce d'assister à cette réconciliation d'une âme avec l'espérance, à ces noces solennelles. » Pour la transmission de la foi, c'est-à-dire de la grâce, le saint ne pourra jamais que s'écrier : « Je suis un trop pauvre homme. » Et du saint, Bernanos écrit : « Dieu veut que le misérable mendie la grandeur comme le reste, alors qu'elle rayonne de lui, à son insu. »

Bénédictte Sère. Née en 1973. Agrégée d'histoire. Prépare une thèse de doctorat en histoire de la philosophie médiévale.

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

COMMUNIO

## Entretien avec Mgr Dubost

Évêque d'Évry,  
Président de la commission épiscopale  
« Catéchèse et Catéchuménat »

**COMMUNIO :** *Pouvez-vous nous dresser un état des lieux de la catéchèse en France ?*

**MGR DUBOST :** Je ne dispose pas de chiffres récents mais d'une impression et de quelques chiffres annexes. L'impression générale : il y a moins de gens au catéchisme qu'avant et on trouve moins de gens pour faire le catéchisme. La certitude est que les livres de catéchisme (ainsi que *Pierres Vivantes*) se vendent moins bien. Dans un certain nombre de diocèses dont on connaît les chiffres (environ une quinzaine), la baisse est de l'ordre de 1 % par an. De fait, les flux sont à peu près constants même si les gens restent moins longtemps au catéchisme. Il faut bien avouer toutefois que l'agrégation à l'Église est moins réussie qu'avant : les jeunes semblent moins assidus à la pratique dominicale que leurs parents même si le mouvement de désaffection des jeunes est amorcé depuis deux siècles.

Comment comprendre cette situation ? Certains points semblent évidents. Premièrement, les éducateurs ont perdu le monopole de l'éducation. Entre mes professeurs et mes parents, je n'avais pas d'autres sources d'informations sur le monde des adultes, ou plutôt les adultes que je voyais étaient contrôlés par les uns et par les autres et étaient investis d'un poids affectif. Il n'y avait qu'une radio, pas de télé, et la radio était commentée par les parents. Aujourd'hui, la transmission est complètement bouleversée par le fait que les éducateurs ne sont plus en situation de monopole mais en situation de marché. Il est donc plus difficile de transmettre la Loi, alors que face à la concurrence, il est nécessaire de parler d'un

---

*Entretien avec Mgr Dubost*

principe de plaisir dans l'éducation. Les jeunes d'aujourd'hui sont, par ailleurs, soumis à un excès de transmission plutôt qu'à un manque de transmission. Si les catéchismes d'autrefois essayaient uniquement de transmettre le contenu de la foi chrétienne, ceux d'aujourd'hui doivent également permettre de faire une expérience qui leur permette de se diriger dans le foisonnement de l'information en discernant ce qui peut les aider à trouver Dieu. L'ambition du catéchisme ne doit pas être seulement de transmettre mais de vivre dans une abondance d'informations. Ensuite, les jeunes d'aujourd'hui sont confrontés à l'interculturel et à l'interreligieux. Aucun jeune ne peut vivre sans rencontrer de musulmans, de juifs et, de plus en plus, de bouddhistes. Au sein de cette abondance, il leur faut trouver leur identité : non dans la confrontation hostile, mais dans la confrontation ouverte avec ces autres religions. Enfin, alors qu'autrefois les gens se saignaient aux quatre veines pour mettre leurs enfants dans l'enseignement catholique, pour avoir des aumôneries de lycée, et des locaux, aujourd'hui on attend que cela se fasse. L'engagement doit se montrer concrètement. Un certain nombre de salles de catéchisme sont un véritable contre-témoignage et montrent que la communauté accorde peu de prix à la transmission. Pourtant, la liberté religieuse a un prix, un grand prix. Dans notre monde beaucoup de choses sont subventionnées, pas elle.

*C. : Cette situation nouvelle appelle-t-elle de nouveaux moyens de transmission ?*

**Mgr D. :** Faut-il à tout prix chercher à être présent sur tous les médias ? Cela produit souvent des résultats contraires à ceux escomptés. Plus on multiplie les canaux, plus on favorise une sorte de conservatisme ; dans l'abondance, on cherche le même plus que le différent, parce qu'on veut pouvoir se guider. Je ne suis pas hostile à la multiplication des canaux, mais il va falloir trouver les moyens de justifier ce choix et aider les gens à se repérer.

Plus que dans la multiplication des canaux, la situation nouvelle demande une certaine adaptabilité. Nous avons été tentés dans l'Église par le taylorisme. Nous avons divisé les enseignements par âge, par milieu social, ce qui dans un monde de plus en plus éclaté, conduit à une infinité de catégories ; je pense que cette période est terminée. Je suis plutôt partisan d'une transmission de contenu fixe, dans un volume court, qui soit commun à tous, à tout âge, à tout milieu social, ce qui était d'ailleurs à l'origine le principe du catéchisme. Dans l'avenir, le catéchisme pourrait être un noyau permanent

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Communio

sans cesse commenté par l'actualité. Je rêve d'un catéchisme que l'on enverrait tous les quinze jours au domicile de ceux qui le suivent, une revue autour d'un noyau dur.

Je souhaiterais que les évêques fassent un « petit catéchisme » compact et officiel et qu'ils laissent les prêtres, les diacres, et les laïcs l'actualiser à travers Internet, les médias et tous les moyens dont ils disposent. Il faudrait des textes qui soient des *credos* un peu développés – la foi ne doit pas être une mosaïque de vérités –, des exposés organiques et complets, pas trop lourds, qui permettent de se situer dans un monde de plus en plus compliqué.

Dans ces textes brefs, la Bible doit occuper une importance sans cesse grandissante pour que les chrétiens y soient formés de manière progressive, au point d'en apprendre des passages par cœur car la mémoire forme la foi.

L'histoire de l'Église fourmille de manières de faire. La forme actuelle du catéchisme n'est qu'une forme parmi d'autres. Elle a représenté un développement considérable, elle est extrêmement positive, mais elle est née dans un monde aujourd'hui dépassé et pourrait mourir avec ce monde, même si je n'en suis pas partisan.

Je vois actuellement se développer, surtout chez les adultes, des formes brèves, conviviales, précises au point d'être animées par des non-spécialistes, limitées dans le temps, et ne demandant aucun engagement. C'est le cas du cours Alpha, mais aussi d'Emmaüs, de Fondation du Monde nouveau (autour de l'évangile de Luc), de Message. Ces formes ont toutes leur axe, sont extrêmement riches et nous poussent à nous demander ce que peut être une catéchèse des adultes, dans un monde où les deux sources traditionnelles de la formation des adultes s'appauvrissent : les mouvements d'action catholique et la prédication homilétique. Cette dernière, en effet, n'a pas rempli complètement les missions que lui ont fixées le Concile en l'organisant comme une présentation de toute l'Écriture sur trois ans. Cette homilétique a remplacé un plan de sermons annuels sur les sacrements, sur le credo, etc. Je regrette qu'aujourd'hui on n'aille pas jusqu'au bout de la logique des trois ans et que l'on ne répartisse pas une présentation du cœur de la foi sur les dimanches et les fêtes.

**C. :** *Après avoir parlé des canaux, parlons des acteurs, faut-il en changer ?*

**Mgr D. :** Au centre, il devrait y avoir la communauté, directement ou indirectement. Un des drames de la catéchèse actuelle est que la communauté « sous-traite » la proposition catéchétique à des

---

## *Entretien avec Mgr Dubost*

groupes qui, même s'ils font partie de la communauté et réalisent un travail souvent admirable, ne manifestent pas toujours clairement le lien qui les unit à la communauté. Or, c'est l'Église qui transmet : cela doit être signifié.

Ce n'est pas uniquement par la consécration que l'on se rend compte que l'on est corps du Christ : se centrer sur elle serait appauvrir la messe du dimanche et la vider de sa signification. Comment le faire si l'on ne rencontre pas l'autre ? Si on ne s'instruit pas ensemble ? La célébration d'un sacrement en commun est autant catéchétique qu'un long discours.

Dans beaucoup de paroisses, on prend les enfants et on les instruit pendant l'homélie : c'est court, trop court,... mais c'est bien et cela peut permettre d'imaginer autre chose que des cours de catéchisme. Même si ceux-ci sont parfois d'une utilité formidable, y compris pour les parents : à cause des enfants beaucoup d'adultes sont amenés à la catéchèse.

Et puis, il ne faut pas négliger le rôle des parents. À l'instar de ce qui se passe à l'école, on a tendance à estimer que la responsabilité doit être assumée à l'extérieur. L'expérience religieuse doit exister dans la petite enfance. C'est à partir de trois-quatre ans, peut-être avant, que l'ouverture à Dieu est la plus profitable. Les parents ont un rôle tout à fait essentiel dans la petite enfance ! Et même ensuite. Cela dit, il est bien que l'enfant découvre d'autres chrétiens que ses parents. Il doit découvrir la communauté. Il doit aussi découvrir le ministère ordonné. C'est un acteur essentiel pour couronner l'aspect sacramentel de la catéchèse. La catéchèse n'est pas qu'un savoir : elle est à la fois une expérience et l'acquisition d'un savoir qui permettent l'entrée dans un monde sacramentel, dont le prêtre signifie l'importance, afin de, par le Christ médiateur, aller au Père.

**C. :** *On entend dire de plus en plus que transmettre la foi, c'est transmettre une attitude, des expériences, alors que le Nouveau Catéchisme de l'Église catholique suit le Credo. Qu'en pensez-vous ?*

**Mgr D. :** La formation doit avoir quatre buts : apprendre un contenu, apprendre à apprendre (la foi à 12 ans n'est pas la même chose qu'à 30), apprendre à être, apprendre à vivre en commun. Il ne faut pas abandonner l'un pour l'autre. Mais il ne faut pas réduire la foi à un contenu, car c'est une expérience ; ni la foi à une expérience mystique, car l'Évangile a un caractère objectif ; ni la foi à cette expérience personnelle, car elle est forcément vécue dans un

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Communio

peuple ; ni la foi au stade de la simplicité enfantine, car la foi se vit dans des moments de désert.

**C. :** *Dans cette transmission de la foi, quelle est la part de la liberté, puisqu'on s'adresse à des individus jeunes ?*

**Mgr D. :** J'aime bien baptiser les enfants petits : cela indique de manière claire qu'on ne baptise pas en fonction des mérites et que le baptême n'est pas le couronnement d'une vie sainte mais marque la gratuité du don de Dieu.

Il me semble qu'une liberté se construit. Pour être libre, il faut être suffisamment structuré pour réfléchir, être soi-même et faire des choix. La formation chrétienne ne peut libérer que si elle est respectueuse des personnes : elle est sinon contradictoire. Le Christ donne les moyens de la liberté : la découverte d'un au-delà de l'homme donne à l'homme une liberté extraordinaire, comme un pivot à l'extérieur du monde. Le christianisme invite à labourer la conscience, et permet de faire découvrir aux hommes des libertés qu'ils ne découvriraient pas sans lui. Même si l'on n'a pas la foi au terme du parcours catéchétique, je pense que ce qu'on y enseigne structure la liberté plus qu'elle ne la détruit.

**C. :** *De quoi la catéchèse a-t-elle actuellement besoin ?*

**Mgr D. :** De la foi ! Beaucoup de gens veulent s'impliquer, mais leurs efforts ne seront couronnés de succès qu'avec la foi. Dans le monde où nous sommes, il y a une manière de transmettre qui est une manière de vouloir reproduire ce que nous sommes par peur de la mort. La foi doit admettre que nous transmettons un contenu minimal mais que nous devons le donner comme des gens qui n'ont pas à le reproduire à l'identique. Un certain nombre de gens utilisent des moyens complexes et masquent par pudeur leur générosité derrière ces moyens, or, il faut le courage de dire sa foi.

Beaucoup, au nom de la liberté, n'osent pas dire le sens de la vie. Mais mettre au monde un enfant ou accepter d'être enseignant, c'est se mettre en dette de sens par rapport à un enfant. La neutralité entre en contradiction avec la dette de sens que l'on contracte en s'occupant d'enfants. La neutralité exprime aux yeux de l'enfant un refus du sens et donc une déclaration de non-sens. La neutralité, qui n'est pas la laïcité, détruit la recherche du sens, au prétexte noble de respecter les enfants. Si l'on dit, « je ne veux pas parler du sens », alors qu'on a fait quelque chose qui a un sens, on tue cette recherche du sens.

Propos recueillis par Régis Burnet et Gilbert de Mareschal,  
le 5 avril 2001.

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Denise et Yves-Henri NOUAILHAT

## La catéchèse des enfants en France, aperçus d’hier à aujourd’hui

**L**A catéchèse des enfants en France, depuis le début du siècle, a connu une période d’innovations sans précédent alors qu’elle avait peu varié pendant quatre siècles. Son histoire est liée à celle du mouvement catéchistique ou catéchétique comme on l’appelle aujourd’hui : ce courant de pensée et d’action s’attache à modifier la conception traditionnelle de la transmission de la foi depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ; il s’organise et arrive à exercer une réelle influence vers les années 1940.

Jusqu’en 1954<sup>1</sup> les recherches pédagogiques et les institutions nouvelles, nationales et diocésaines, sont au service de la transmission du dépôt révélé et de son assimilation par l’enfant ; de 1954 à 1983, l’attention portée à l’enfant se fait au détriment de la doctrine qui n’est plus transmise en son intégralité, la notion même d’enseignement en arrive à être rejetée et remplacée par la notion d’expérience. Le catéchisme est supprimé et remplacé par des « adaptations » (1968), puis des « parcours » (1980). De 1983 à aujourd’hui un lent redressement s’opère avec la parution du *Catéchisme pour adultes des Évêques de France* (1991) et du *Catéchisme de l’Église Catholique* (1992).

### Recherches pédagogiques et institutions nouvelles

#### ***Le catéchisme de 1947***

En 1947, on réédite un catéchisme unique pour toute la France, le catéchisme à l’usage des diocèses de France, qui ressemble beaucoup à celui

1. Voir A. BOYER, *Un demi-siècle au sein du Mouvement catéchistique français*, Paris, L’École, 1966.

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ *Denise et Yves-Henri Nouailhat*

de 1937. Il est divisé en trois parties : les vérités que Jésus-Christ nous a enseignées (Credo), les secours que Jésus-Christ nous a préparés (sacrements), les commandements que Jésus-Christ nous a donnés (décalogue – morale). La catéchèse dépend alors, avant tout, de la théologie qu'elle adapte avec précision, clarté et rigueur aux capacités des enfants. Le manuel en usage est un petit livre qui contient par demandes et réponses un résumé de la religion chrétienne. L'enfant apprend par cœur les réponses. Il doit ainsi acquérir un bagage pour toute sa vie. S'il ne comprend pas en profondeur toutes les formules apprises, on espère que peu à peu il les pénétrera davantage, de même qu'il apprend tout petit les prières sans en saisir toute la portée et n'en découvre que peu à peu le sens plein. On enseigne à des enfants baptisés qui ont reçu la vertu infuse de foi. On veut alors rendre cette foi plus explicite, l'approfondir. Le catéchisme veut lutter contre l'ignorance religieuse. On recherche l'acquisition d'un savoir ; la doctrine doit être aussi complète et exacte que possible. Tous les efforts pédagogiques tendent à l'explication du texte du catéchisme et des applications à en tirer pour la vie quotidienne. Le texte traditionnel, raccourci par rapport à celui de 1937, s'efforce de centrer davantage l'enseignement sur Jésus-Christ.

### **Les courants novateurs**

*La méthode de Munich.* C'est en Allemagne qu'avaient été formulées les premières critiques sur ce type d'enseignement religieux. Un groupe de catéchètes sous l'impulsion de Heinrich Stieglitz (1868-1920) proposait dès 1898 une tout autre démarche, démarche inductive à partir du document (image, texte biblique, objet liturgique, vie de saint). L'explication du document faisait appel à l'imagination et aux sentiments de l'enfant en même temps qu'à son intelligence. On aboutissait aux formules à apprendre au lieu d'en partir. Le texte du catéchisme conservait son importance mais représentait la synthèse des découvertes effectuées par l'enfant au cours de la leçon. Cette « méthode de Munich » se répandit en Europe et en Amérique et obtint une reconnaissance officielle en Allemagne lors de la publication du catéchisme national des évêques allemands de 1955 rapidement publié en français (*Catéchisme biblique*, Éditions du Cerf, 1958) et dans beaucoup d'autres langues. Cette méthode connut diverses variantes, mais son type de leçons composées continue aujourd'hui d'être largement reconnu et employé par les auteurs de manuels catéchétiques. Le chanoine André Boyer voyait dans la « Méthode de Munich » l'origine du mouvement catéchistique du xx<sup>e</sup> siècle, et affirmait que la plupart des progrès réalisés jusque vers les années 50 s'en étaient inspirés<sup>2</sup>.

2. A. BOYER, *Pédagogie chrétienne*, Lethielleux, 1946, p. 191.

## *La catéchèse des enfants en France*

En France le chanoine Quinet publia ses célèbres volumes *Carnet de préparation d'un catéchiste* (Paris, Spes, 1945) utilisant une méthode inductive apparentée à celle de Munich, méthode simple et pratique à la fois, à la portée des enfants et à celle des catéchistes insuffisamment préparés ou bousculés par leurs occupations.

*Le courant évangélique.* Dès le début du siècle, des évêques, des prêtres et des responsables de catéchisme réclamaient un enseignement religieux plus christocentrique et plus évangélique. Par trois fois des évêques élaborèrent ou firent rédiger des projets de catéchisme évangélique. En 1919 le projet du chanoine Bordet, à l'instigation de l'évêque de Dijon, Mgr Dadolle, est abandonné en raison du peu d'intérêt et des critiques qu'il suscite. En 1922 un autre évêque de Dijon, Mgr Landrieux, publie une lettre pastorale de grande portée dont on a dit qu'elle était devenue le « manifeste du mouvement catéchistique ». Il demande que les plus jeunes enfants ne soient pas rebutés par un enseignement inadapté. « Il faudrait parler, à ceux-là surtout, d'abord et longuement de Notre Seigneur : leur mettre sous les yeux les scènes évangéliques pour leur faire connaître et aimer le Divin Maître, avant de leur donner sous la forme pédagogique un enseignement ». Mgr Landrieux demande que l'Histoire Sainte, enseignée jusque-là à part, montre bien l'unité de l'histoire du salut : « il faut dès les premières leçons, faire entrevoir Notre Seigneur à travers les histoires de la Bible et plus tard dégager, mettre en relief l'idée messianique pour leur faire comprendre la véritable portée de l'histoire sainte »<sup>3</sup>. Encouragé par Mgr Landrieux, l'abbé Charles publie en 1930 *Le Catéchisme par l'Évangile*, mais son rêve d'en faire le catéchisme à l'usage des diocèses de France ne se réalise pas. Au moment de la révision du catéchisme de 1937, Mgr Petit de Julleville, évêque de Rouen, rédige un projet de texte de base, évangélique et christocentrique, qui malgré ses qualités est rejeté. C'est alors le projet le plus traditionnel qui est accepté en 1947.

*Le courant liturgique.* Pour être plus christocentrique, l'enseignement religieux se devait d'être aussi plus liturgique. Il ne s'agit pas seulement de lui faire suivre le plan de l'année liturgique mais d'unir les âmes des enfants au sacrifice du Christ. Deux prêtres belges s'y appliquent : Dom Lefèbvre met l'accent sur les procédés pédagogiques et l'abbé Poppe insiste sur les moyens surnaturels. Le bienheureux Edouard Poppe (1890-1924), fut le pionnier du mouvement catéchistique en Belgique. La méthode eucharistique<sup>4</sup> est moins une méthode d'enseignement que d'éducation. Il insiste sur l'appel universel à la sainteté. Son but est la sanctification des enfants. Ceux-ci étant déformés par le péché originel, il

3. *Ibid.*, pp. 38-40.

4. E. POPPE, *La méthode eucharistique*, Téqui, 1977.

## TÉMOIGNAGES ————— *Denise et Yves-Henri Nouailhat*

faut les réformer en les rendant conformes au Christ (*Romains* 8, 29) et favoriser la croissance de leur vie baptismale<sup>5</sup>. Comme principal moyen de cette formation, il propose le sacrement de l'eucharistie. Il place la messe comme sommet et source de la vie chrétienne. La catéchèse prépare aux sacrements qui facilitent la pénétration de la doctrine, son assimilation et son application à tous les détails de la vie quotidienne. Les catéchistes reçoivent des conseils simples et précis de direction spirituelle<sup>6</sup>. De manière très pratique et personnelle, les enfants choisissent un effort à accomplir selon la leçon reçue au catéchisme.

Malgré la brièveté de son existence, le bienheureux Poppe connut un rayonnement international. En 1923 il anime la Croisade Eucharistique avec plus de cent mille enfants; le Cardinal Mercier, archevêque de Malines, préface l'exposé de *La Méthode eucharistique* qu'il qualifie de petit chef-d'œuvre. Le chanoine André Boyer, premier directeur du CAC (le futur CNER) affirme qu'il ne connaît pas de méthode plus efficace que celle de l'abbé Poppe. Il assure l'avoir expérimentée de longues années et s'y réfère dans la plupart de ses ouvrages.

*Les méthodes actives.* Les principes de l'école active de l'enseignement profane suscitèrent innovations et initiatives dans l'enseignement religieux. L'introduction de ces méthodes posa assez vite la question de l'équilibre à maintenir entre le développement de la personnalité et des aptitudes de l'enfant d'une part et d'autre part la transmission des vérités révélées. Parmi toutes les innovations mettant les méthodes nouvelles au service de l'éveil de la foi, mentionnons tout spécialement Marie Fargues et Françoise Derkenne, à cause de l'influence qu'elles exerceront en lien avec Joseph Colomb sur toute la catéchèse des deux réformes ultérieures de 1968 et de 1980.

### **Les institutions nouvelles et André Boyer**

Entre 1941 et 1950 furent mises en place des institutions nationales et diocésaines pour coordonner les initiatives et les diverses expériences. Ces structures encadrent encore aujourd'hui la catéchèse française. En 1941, en vue de la refonte du catéchisme de 1937, la Commission nationale du Catéchisme avait été créée par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques (ACA) de la zone occupée. Pour animer la pensée et la pratique catéchis-

5. L'encyclique *Divini illius Magistri* de 1929 reprendra longuement ces principes de base de l'éducation chrétienne en mettant en garde contre tout naturalisme dans l'éducation.

6. E. POPPE, *La direction spirituelle des enfants*, Téqui, 1978. Il ne s'agit pas seulement d'une direction donnée au confessionnal, mais d'une direction *catéchétique* donnée par les catéchistes, les maîtres, les parents.

## *La catéchèse des enfants en France*

tiques sont fondés en 1945 l'Association épiscopale catéchistique et en 1946 un office central du catéchisme créé par l'ACA sous le nom de Centre National de Catéchisme (CNC) qui devint en 1955 le CNER, Centre National de l'Enseignement Religieux.

André Boyer (1889-1976), directeur des catéchistes volontaires de Dijon depuis 1932, avait su donner à son centre diocésain un rayonnement exceptionnel, de sorte qu'il fut appelé à exercer la responsabilité nationale de premier directeur du CNC de 1946 à 1954. Il y anime la revue *Documentation catéchistique* destinée aux cadres diocésains, qui deviendra *Catéchèse* en 1960. À l'intention des catéchistes, il étend au plan national la diffusion de sa revue diocésaine *Mon Catéchisme*, devenue plus tard *Catéchistes d'aujourd'hui* et *Points de repère* en 1973. À partir de 1948, il lance les Journées nationales de formation destinées aux cadres diocésains de la catéchèse et participe activement à la création de l'Institut d'enseignement catéchétique (futur ISPC) en 1950<sup>7</sup>. Très au courant de toutes les innovations pédagogiques et catéchistiques et auteur de très nombreux ouvrages et articles, le chanoine Boyer fait preuve d'un rare discernement. Il milite pour le renouvellement de la catéchèse et encourage les expériences pédagogiques. Toutefois, il opère les mises en garde indispensables pour conserver le caractère propre de l'enseignement religieux à but et à moyens surnaturels dans la ligne de *Divini illius Magistri*. Il prône une catéchèse vitale. Il s'agit en tout premier lieu de faire prendre conscience à l'enfant de la vie de Dieu reçue au baptême et de nourrir cette vie en favorisant la croissance de la foi, de l'espérance et de la charité. De la réalisation de cette fin dépendent le développement de l'individu et le progrès social.

Le livre de Godin et Daniel, *France, pays de mission ?* (1943), sur la déchristianisation de la France suscita des réflexions diverses parmi les responsables de catéchèse. André Boyer s'élève vigoureusement contre ceux qui voudraient, alors, supprimer l'idée même de catéchisme au nom de cette paganisation de la France. Il propose au contraire « un catéchisme missionnaire »<sup>8</sup>. Soutenu par son évêque, le cardinal Petit de Julleville, André Boyer, par sa pensée et son action, marque un sommet dans l'histoire

7. G. ADLER, « le mouvement catéchétique », *Thabor*, L'Encyclopédie des catéchistes (CNER et ISPC) Desclée, 1993.

8. Certains « s'imaginent qu'il faut jeter par-dessus bord et le texte du catéchisme traditionnel abstrait, inadapté théologique et tout et tout... et ces procédés dépassés d'une méthode active pour enfants bien sages. La méthode missionnaire, cela consiste essentiellement pour eux à faire table rase du passé ». Or « un catéchisme missionnaire n'est pas un catéchisme qui supprime ou même réduit nécessairement le texte [...]. *La pédagogie ne consiste pas à supprimer son objet* [...]. Si l'on supprime ou réduit le texte, sans doute on enlève la difficulté, mais est-on sûr de parvenir au même but ? » (A. Boyer, *Du catéchisme vécu au catéchisme missionnaire*, Lethielleux, 1949, p. 31 [c'est nous qui soulignons]).

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ *Denise et Yves-Henri Nouailhat*

du mouvement catéchétique. On peut regretter l'oubli de sa réflexion dans les réformes ultérieures de la catéchèse.

### **Le temps des deux réformes**

#### ***Vers la catéchèse des « adaptations »***

*Joseph Colomb (1902-1979)*. En 1954 le chanoine Boyer fut «écarté»<sup>9</sup> de son poste de directeur national du CNC et remplacé par le chanoine Colomb (1902-1979). Les générations de spécialistes de la catéchèse responsables des deux réformes successives de l'enseignement religieux de 1968 et 1980-1982 se réclament unanimement de Joseph Colomb. Son impulsion fut décisive pour la suppression de l'ancien catéchisme au nom du retour aux sources du catéchisme, de la Bible et de la liturgie<sup>10</sup>. Se fondant sur la critique biblique contemporaine, il suggère un ordre d'exposition suivant l'histoire de la Révélation. Ainsi l'étude des traditions sur les origines pourrait être reportée après le chapitre sur Abraham, ordre que suivra le nouveau catéchisme de 1966-1968 et la première édition de *Pierres Vivantes*. Influencé par le philosophe américain John Dewey (1859-1952), J. Colomb insiste sur la notion d'«expérience religieuse»<sup>11</sup> qui prendra ultérieurement une importance grandissante. Le courant anti-intellectualiste militant en catéchèse la substituera à la notion d'enseignement, en particulier dans la réforme des «parcours» de 1980. Tenant compte également de la «psychologie génétique» de Jean Piaget, Colomb publie des manuels visant à donner à l'enfant ce qu'il est jugé capable d'assimiler selon son âge, c'est le *Catéchisme progressif* (Lyon, Vitte, 1950).

*La condamnation de 1957*. Par la suite, ce principe très légitime servira à ceux qui voulaient faire un choix parmi les vérités de la foi. Certains termes, ou les vérités qu'ils désignaient, étaient déclarés trop difficiles à présenter aux enfants. En particulier on négligeait tout ce qu'il était malaisé de tirer directement de l'évangile dans une rencontre de catéchèse. En septembre 1957 le chanoine Colomb, directeur du Centre national catéchistique, et l'abbé Coudreau, directeur de l'Institut supérieur Catéchistique de Paris, sont relevés de leur fonction à la suite d'une démarche du Saint-Office. Les méthodes d'enseignement qu'ils préconisent font l'objet d'une note de désapprobation, que le Saint-Office adresse à la commission épiscopale de l'enseignement religieux : « On ne peut omettre, ni surtout

9. G. ADLER et G. VOGELEISEN, *Un siècle de catéchèse en France, 1893-1980*, Beauchesne, 1981, p. 187, n. 129. Cette thèse fournit une riche documentation mais nous sommes loin de partager les prises de position de ses auteurs.

10. J. COLOMB, *Aux sources du catéchisme*, Paris-Tournai, Desclée, 1946-1947, 3 vol., t. I, p. 68.

11. J. COLOMB, *La doctrine de vie au catéchisme*, I, p. 18, n. 2.

## *La catéchèse des enfants en France*

exclure positivement pendant les premières années l'enseignement des vérités surnaturelles fondamentales comme le péché originel, la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ et sa mission de Rédempteur du genre humain, le Saint-Esprit, les Commandements de Dieu et de l'Église. Certains ont pensé que semblables omissions ou exclusions se justifiaient en raison de principes pédagogiques, valables pour les disciplines profanes, mais qui ne peuvent être justement appliqués à l'enseignement des vérités de la foi qu'en tenant compte de la nature particulière de toute formation religieuse où s'insère l'action de la grâce. <sup>12</sup>»

L'intervention romaine ne semble cependant pas avoir interrompu l'évolution du mouvement catéchétique. Celui-ci continua de s'alimenter aux mêmes sources et vit même son couronnement officiel avec le Directoire catéchétique de 1964, puisqu'on a pu écrire : « le Directoire, par delà la crise de 1957, constitue la plus belle consécration des idées et travaux de Colomb et des autres auteurs du renouveau catéchétique Il marque (...) une reconnaissance officielle des efforts accomplis depuis plus de quarante ans » <sup>13</sup>. Le mouvement catéchétique continua à s'organiser et à se répandre avec un nombre impressionnant de rencontres, sessions paroissiales, diocésaines et régionales, des journées nationales et des congrès catéchétiques.

*La première réforme : la catéchèse des « adaptations ».* Le *Directoire national* de 1964 en constitua la première étape. Il donnait les orientations du « Fonds obligatoire » pour les manuels des cours moyens qui parurent en 1968. Le catéchisme unique est abandonné, mais non pas pour en revenir aux catéchismes diocésains. Pour la première fois l'enseignement n'est pas donné comme la fonction principale de la catéchèse. Les auteurs des six manuels pour le cours moyen visent six milieux socioculturels déterminés auxquels ils veulent s'adapter – d'où le nom d'« adaptations ». On part des événements de la vie de l'enfant <sup>14</sup>, en utilisant le dialogue par petits groupes, le dessin, les panneaux, les diapositives illustrant l'expérience enfantine et montrant son homogénéité avec la Parole de Dieu, faisant le récit d'expériences semblables vécues par les témoins de la foi. Une grande place est donnée à Jésus et à des passages d'évangile et le cours suit l'année liturgique. Chaque « adaptation » comprend un livre de maître et un livre de l'enfant. Les auteurs du Fonds obligatoire ne prétendaient pas présenter la totalité de la foi à l'enfant et, lorsqu'en 1969 parut le « Document de Base » pour les 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> suivi de plusieurs manuels en 1971, cela n'était nullement une présentation plus complète de la doctrine chrétienne.

12. Communiqué de la Commission épiscopale de l'enseignement religieux, 14 septembre 1957.

13. G. ADLER et G. VOGELISEN, *op. cit.*, p. 230.

14. Sur le cliché « partir de la vie », cf. la réflexion si juste de J. N. Dumont : « Le vécu, le témoignage et la mémoire (Réflexions sur trois clichés) », *Communio*, janvier-février. 1983.

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ *Denise et Yves-Henri Nouailhat*

*Inquiétudes doctrinales.* Très vite se posa la question de savoir s'il s'agissait dans cette réforme uniquement de pédagogie. Sous prétexte de préoccupations pastorales les responsables de la catéchèse ne tendaient-ils pas à instaurer une nouvelle religion ? Question d'autant plus pertinente que la parution du *Catéchisme Hollandais* (1966) attirait l'attention sur bien des incertitudes doctrinales. Des générations de jeunes abandonnaient toute pratique religieuse dans une grande ignorance de la foi et de la morale chrétiennes. Des chrétiens commençaient alors à exprimer leur inquiétude en face de la nouvelle catéchèse, telles la revue *Défense du Foyer* de P. Lemaire en Bretagne, les publications du SIDEF (Savent-ils ce qu'ils défont ?) à Versailles, celles du groupe *Fidélité et Ouverture* de G. Soulages à Châteauroux.

Le 30 juin 1968, Paul VI proclamait solennellement sur la place Saint Pierre de Rome le *Credo du peuple de Dieu*, « le Credo de Paul VI » : il voulait réaffirmer les points capitaux de la foi de l'Église en un moment où de multiples expérimentations doctrinales semblaient ébranler la certitude de tant de prêtres et de fidèles. Cette profession de foi n'eut pas le retentissement attendu, bien qu'elle demeure le meilleur « fonds obligatoire » pour la Catéchèse. Curieusement, le *Texte de Référence* de 1979 ne cite pas le Credo de Paul VI parmi les textes de base à consulter. Lorsque parut en 1971 le *Directoire Général de Catéchèse* promulgué par la Congrégation pour le Clergé, on pouvait constater le manque d'accord entre ces documents et la catéchèse de France. C'est ce que souligna Marcel Gillet dans *Notre Catéchèse* (1976), reproduisant en tête une lettre du cardinal Wright, préfet de la Congrégation pour le Clergé, le félicitant de son étude critique de la nouvelle catéchèse. Mgr Elchinger tint alors des propos sévères : « globalement pour ce problème de catéchèse, je dis qu'il faut ouvrir les yeux, sinon comme des naïfs nous réagirons trop tard, parce qu'on ne veut faire de peine à personne » et encore « voilà de nouveau une génération d'enfants qui est sacrifiée »<sup>15</sup>.

Le 15 septembre 1977, peu avant l'ouverture du Synode épiscopal sur la catéchèse, fut rendue publique une supplique adressée à Paul VI<sup>16</sup>, demandant une catéchèse plus fidèle aux directives du *Directoire Catéchétique Général Romain*. Elle était signée de religieux de grande renommée (les Pères André Feuillet, Gaston Fessard, Henri de Lubac de l'Institut) ainsi que de nombreux universitaires dont Jean Duchesne, directeur français de *Communio* et Gérard Soulages, fondateur de *Fidélité et Ouverture*, qui se rendit lui-même à Rome pour remettre à chacun des Pères du Synode tout un dossier consacré aux graves problèmes de la catéchèse en France<sup>17</sup>.

15. Mgr L.-A. ELCHINGER, *La liberté d'un évêque*, Centurion, 1976.

16. La Documentation Catholique, n° 1729, 6 nov. 1977.

17. G. SOULAGES, *Dossier de la Catéchèse*, Téqui, 1977.

---

## *La catéchèse des enfants en France*

### **Vers la réforme des « parcours »**

Les évêques de France annoncent à la même époque (1977) une nouvelle réforme de la catéchèse<sup>18</sup> : le *Texte de Référence* promulgué à Lourdes à l'automne 1979, puis un recueil de documents, *Pierres Vivantes*, en 1981. À l'heure même où le *Texte de Référence* était en cours de rédaction par l'épiscopat français, le Pape Jean-Paul II rendait publique son exhortation *Catechesi Tradendae*. Ce document ainsi que le *Directoire Général de Catéchèse* de 1971 figurent sur la liste des textes auxquels doivent se reporter les auteurs de publications catéchétiques et les responsables de la catéchèse des enfants. En outre, dans le *Texte de Référence*, de très nombreuses notes renvoient à *Catechesi Tradendae*. Le *Directoire Général de Catéchèse* et *Catechesi Tradendae* prenaient acte des acquis du mouvement catéchétique tels qu'ils sont encore pris en compte aujourd'hui, mais, d'autre part, ils formulaient des mises en garde pour éviter abus et déviations dans la catéchèse, et proposaient des formulations simples. Ils auraient pu par eux-mêmes régler le problème de la catéchèse s'ils n'étaient pas restés trop souvent lettre morte<sup>19</sup>. Ainsi cette affirmation du *Directoire Général de Catéchèse* (38) : « Le but de la catéchèse est de proposer la matière tout entière de la foi. »

Les nouveaux manuels prennent le nom de « parcours catéchétiques ». Les évêques s'engagent à n'utiliser dans leurs diocèses que des documents ayant obtenu le certificat de conformité au *Texte de Référence*. Ces « parcours » doivent être utilisés en se reportant à *Pierres Vivantes*. Ils ne contiennent jamais un résumé de la foi catholique, ils ne suivent pas un programme défini. Ils ne sont pas les outils d'un enseignement mais d'une « expérience » de foi à élaborer selon les méthodes actives et la pédagogie du document. On cherche à favoriser la libre expression au sein du groupe : c'est « la prise de parole »<sup>20</sup>. En 1982 la plupart des évêques de France promulguent par ordonnance quatre parcours à utiliser dans leur diocèse de manière obligatoire. Dès lors, les catéchismes présentant la doctrine chrétienne authentique avec *imprimatur* et *nihil obstat* ne peuvent être utilisés qu'à titre tout à fait exceptionnel ou de manière clandestine, alors que les « parcours » sont imposés de manière autoritaire en raison de leur certificat de conformité au *Texte de Référence*.

18. Nous avons analysé les documents de cette seconde réforme de la catéchèse : D. et Y.-H. Nouailhat, *Nos enfants seront-ils chrétiens ?*, Téqui, 1983.

19. Sur les espérances suscitées par *Catechesi Tradendae*, voir LEWIS and WRENN, *Jean-Paul II catéchiste*, Téqui, 1982, avec postface de G. Soulages sur la situation de la catéchèse en France.

20. À nous la parole, titre d'un parcours retenu dans 67 diocèses comme catéchisme diocésain.

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Denise et Yves-Henri Nouailhat

### **Difficultés à sortir de la crise**

Le *Texte de Référence* et *Pierres Vivantes* ne parvinrent donc pas à redresser la situation malgré les éléments rassurants qu'ils comportaient. Eux-mêmes n'étaient pas exempts des influences de la crise qu'ils étaient supposés aider à combattre. Pour certains, les « parcours » interprétaient le *Texte de Référence* selon les principes de la catéchèse de l'orthopraxie<sup>21</sup> et sous l'influence de la théologie de la libération. Il n'était plus question d'enseigner la foi catholique intégralement, mais de créer certaines conditions pouvant conduire à « une expérience d'Église », expérience qui ne s'opérait pas autour du Sacrifice de la messe à la paroisse le dimanche mais dans le « lieu catéchétique ».

*Le malentendu.* Beaucoup ne voyaient dans cette catéchèse qu'une nécessité pastorale pour s'adapter à la déchristianisation ambiante. Ce malentendu était favorisé par l'emploi des termes religieux les plus importants avec un sens différent de celui qui est compris légitimement, à commencer par les concepts de Révélation et de foi. Or les abus d'une exégèse historico-critique risquaient de saper l'idée même de Révélation transcendante<sup>22</sup>. Au lieu de s'en tenir aux affirmations de la Constitution conciliaire *Dei Verbum*, les parcours première manière vulgarisaient un nouveau concept de révélation. Il s'agissait d'une « révélation » continue s'opérant dans le groupe de catéchèse, dans l'interprétation de la vie du groupe, puis dans l'action même de ce groupe selon le sens de l'histoire. Dans cette optique, avoir la foi, c'est découvrir le sens de l'histoire, l'action de Dieu dans l'histoire. En conséquence, pour transmettre la foi, il faut une triple expérience : une expérience de vie de groupe appelée expérience d'Église, un apprentissage de la quête du sens de la vie, des événements, de l'Histoire, en lien avec « l'expérience » de la Bible telle que l'ont transmise le peuple juif et les premiers chrétiens. Il s'agit de « relire sa vie », pour déboucher enfin sur une expérience pratique dans une action collective pour bâtir le « monde nouveau » purement terrestre, selon le sens de l'histoire découverte en groupe, comme dans le parcours (6°, 5°) paru en 1982 : *Allez dire à vos amis*, inspiré de la théologie de la libération.

La catéchèse s'inscrit alors dans le grand courant opposant l'homme à Dieu, les droits du sujet à catéchiser aux droits de la Révélation<sup>23</sup>, les droits des catéchètes aux droits du Magistère et de sa théologie<sup>24</sup>. C'est

21. Ch. WACKENHEIM, *La catéchèse*, Que sais-je ?, PUF, 1983.

22. Pour une analyse lucide, très fouillée de ces dangers, voir A. FEUILLET, « Réflexions d'actualité sur les recherches exégétiques », *Revue Thomiste*, avril-sept. 1971, p. 246-279.

23. G. ADLER et G. VOGELISEN, *op. cit.*, p. 140-217 ; G. DUPERRAY « 1957 : l'affaire du catéchisme » *Catéchèse*, juillet 1980.

24. G. ADLER, « Vérité de la catéchèse », *Lumière et vie*, oct-nov. 1984.

## *La catéchèse des enfants en France*

une évolution sous le signe de la contestation<sup>25</sup> et de l'émancipation. Les auteurs de la catéchèse de l'orthopraxie refusaient dès lors la distinction entre le contenu théologique de la catéchèse et la méthode pédagogique. Dans cette logique la « révélation », loin d'être une vérité « toute faite », surgit à la faveur de l'action du groupe et de son interprétation. La théologie pratique, comprise « comme une valeur en soi »<sup>26</sup>, s'élabore dans le « lieu catéchétique ».

*La crise de la foi dans le monde.* La catéchèse n'arrivait plus à transmettre la doctrine chrétienne dans son intégralité. Cet état de choses n'était pas particulier à la France, comme le montre par exemple le livre d'un spécialiste de catéchèse américain, Mgr Michel Wrenn, *Catechisms and Controversies* (1991), qui explique comment, par le jeu des réunions et congrès catéchétiques internationaux, les idées nouvelles se répandaient rapidement dans le monde. De même, les recommandations des évêques espagnols sur les erreurs doctrinales à éviter en catéchèse font état pour l'Espagne des mêmes erreurs qu'aux États-Unis. Plus récemment le rapport Buechlein<sup>27</sup> aux États-Unis fait état d'erreurs de nombreux manuels de catéchèse en usage (erreurs proches de celles que la commission de cardinaux mandatée par le Saint Siège avait reprochées au *Catéchisme hollandais* de 1966).

### **Lueurs d'espoir**

#### ***Le diagnostic implacable du cardinal Ratzinger en 1983***

En janvier 1983, le cardinal Ratzinger rend un diagnostic sans appel sur la catéchèse. Le préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi déclare à Notre-Dame de Paris, puis à Fourvières : « *Ce fut une première et grave faute de supprimer le catéchisme et de déclarer "dépassé" le genre même du catéchisme.* » Plus loin il poursuit : « qu'y avait-il derrière cette décision erronée, hâtive et universelle ? », « le fait qu'on n'a plus le courage

25. Fr. COUDREAU, « L'affaire du catéchisme en France (1957) : l'histoire d'un soupçon entre théologie et catéchèse », Dossier *Théologie et catéchèse*, ouvrage collectif, Chalet, 1981.

26. R. MARLÉ, *Le projet de théologie pratique*, Beauchesne, 1979.. Une mise au point : Cardinal J. Ratzinger, « Transmission de la foi et sources de la foi », *Transmettre la foi aujourd'hui*, Le Centurion, 1983.

27. Rev. Mgr Michael J. WRENN and Kenneth D. WHITEHEAD, "*Teaching a different faith*". Cet article « Enseigner une foi différente » est un commentaire du rapport Buechlein, présenté aux évêques américains en juin 1997, par la Commission des évêques, chargée de superviser l'emploi du Catéchisme de l'Église Catholique. Mgr Buechlein, archevêque d'Indianapolis, en est le président.

## TÉMOIGNAGES ————— Denise et Yves-Henri Nouailhat

de présenter la foi comme un tout organique en soi mais seulement comme des reflets choisis d'expériences anthropologiques partielles reposait en dernière analyse sur une certaine défiance à l'égard de la totalité. Il s'explique par *une crise de la foi, mieux de la foi commune à l'Église de tous les temps* »<sup>28</sup>. Cette condamnation des graves erreurs de la catéchèse rendit espoir à un grand nombre de familles tentant, avec peine, d'élever leurs enfants dans la foi catholique.

### « Nos enfants seront-ils chrétiens ? »

Face aux ouvrages déficients proposés aux prêtres et aux catéchistes, il faut constater une floraison d'initiatives. Des associations se constituèrent pour aider les familles à maintenir l'essentiel de la foi : ainsi le SIEC (Service d'Information et d'Entraide Catéchétiques) créé dès 1980 à la suite de la première visite de Jean-Paul II en France pour répondre à son appel du Bourget, et les EFFA (Équipes Familiales de Formation Apostolique)<sup>29</sup>. Le SIEC a cessé ses activités en raison de l'amélioration de la situation. Les EFFA continuent de remplir leur mission aujourd'hui auprès des familles. Plus récemment le mensuel *Transmettre* se propose d'« aider les parents à transmettre le message du salut aux enfants – particulièrement aux plus jeunes » ; il donne des conseils éducatifs et des bibliographies d'ouvrages de formation religieuse. Le premier compte rendu fut la présentation d'un petit livre, bref résumé de la foi chrétienne par l'auteur lui-même, Mgr Georges Lagrange, évêque de Gap<sup>30</sup>. Enfin certains parents initient leurs enfants à la prière et l'adoration grâce aux livres de Noëlle Leduc de Notre-Dame de Vie à Vénasque, foyer spirituel qui connaît un indéniable rayonnement catéchétique en France et à l'étranger.

*Les enfants Adorateurs*. En 1962, à la demande de parents « Foyers Adorateurs » et grâce à l'intuition et la compétence de sœur Michaël, le mouvement des « Enfants Adorateurs » est créé dans la basilique du Sacré Cœur de Montmartre pour les enfants de 4 à 11 ans. Une fois par semaine les jeunes adorateurs reçoivent dans les chapelles de la crypte, par petits groupes, un enseignement les préparant à rencontrer Jésus dans le Saint Sacrement, lors de leur montée à l'adoration dans le sanctuaire. Une formation approfondie des parents accompagnateurs et la diffusion d'un

28. Cardinal J. RATZINGER, « Transmission de la foi et sources de la foi », *Transmettre la foi aujourd'hui*, art. cit., pp. 42 et 44. C'est nous qui soulignons.

29. *Fidélité et Ouverture*, n° 71, avril 1985 ; sur les EFFA voir aussi « Famille, formation, apostolat », *Famille Chrétienne*, n° 351, 4 octobre 1984.

30 *Revue citée*, septembre 1998, Mgr Lagrange y présente son ouvrage : *Je crois*, Éd. Paroi Services, 1998.

## *La catéchèse des enfants en France*

matériel pédagogique adapté a contribué à la rapide expansion du mouvement. À partir de la consécration officielle du mouvement au Cœur Sacré de Jésus par le Cœur Immaculé de Marie, le 25 mars 1992, le rayonnement des Enfants-Adorateurs s'est beaucoup amplifié. Des groupes affiliés se sont multipliés en province et à l'étranger, jusqu'à 330 en 1996 dans 40 pays différents. Grâce aux feuillets illustrés distribués, la rencontre avec le Seigneur peut se prolonger durant la semaine. L'année était ponctuée d'une récollection de préparation à Noël, de chemins de croix, d'un pèlerinage à N.-D. de Chartres et d'une messe de fin d'année. Des prêtres, des moines peuvent témoigner aujourd'hui de leur joie d'avoir été enfant adorateur.

« *Les chemins de la foi* ». Voici une initiative née de la réflexion et de la prière d'un groupe de professeurs de l'Externat Sainte Marie à Lyon, avec l'encouragement de Mgr Decourtray. Jean-Noël Dumont<sup>31</sup>, professeur de philosophie, et ses collègues, devant l'échec des cours de catéchèse dans l'établissement, organisent des cours obligatoires d'instruction religieuse s'adressant à tous les élèves croyants ou non croyants. Ces cours sont donnés par les professeurs de l'établissement avec le même niveau de compétence que dans les domaines profanes. Ils sont acceptables pour tout esprit, c'est-à-dire objectifs. Une collection de manuels pour les classes de la 4<sup>e</sup> à la terminale<sup>32</sup> facilitent un enseignement qui demande un réel effort intellectuel au même titre que les autres disciplines. S'efforçant de remédier ainsi à l'ignorance des élèves concernant le christianisme, ces professeurs leur ouvrent véritablement « les chemins de la foi » et la proportion augmente de ceux qui participent aux activités libres de catéchèse, sans s'exposer désormais aux moqueries de leurs camarades.

Au début des années 1980, le Père Bruno Thévenin fonde *La Rencontre*<sup>33</sup> devenue plus tard *Mission Thérésienne* pour la sanctification des enfants et celle des prêtres pour lesquels prient les enfants, à l'exemple de sœur Thérèse de Lisieux. Ce mouvement qui procure aux enfants un réel approfondissement spirituel a des équipes dans toute la France et dans plusieurs pays étrangers.

31. J.-N. DUMONT, « La foi est (aussi) une culture », *Communio*, juillet-août 1979, pp. 52-57 et « L'instruction religieuse ? une nécessité », *Famille Chrétienne*, n° 351, 4 octobre 84.

32. *Les Chemins de la foi*, 1983-1984, préface de Mgr A. Decourtray archevêque de Lyon.

33. B. THÉVENIN, « Que Dieu nous fasse saints et vite », *Communio*, mars-avril 1985. Voir aussi *Vocations Île-de-France*, décembre 2000, et « La Mission Thérésienne », propos recueillis par P. Chassard, *France-Catholique*, 26 janvier 2001.

## TÉMOIGNAGES ————— *Denise et Yves-Henri Nouailhat*

*Les communautés nouvelles*<sup>34</sup>. En février 1981 Marthe Robin était rappelée à Dieu. À son nom sont liées beaucoup de communautés nouvelles qu'elle soutint de sa prière et de son offrande. Ces communautés enseignent la foi catholique par leurs sessions, leurs revues, leurs cassettes parfois vendues à des prix extrêmement bas, entre autres les cours très solides de philosophie et de théologie du centre d'Études religieuses de Paris de Jean Daujat.

Il convient de citer enfin l'action parfois controversée de Pierre Lemaire, directeur des éditions Téqui. Dans un *Livre Blanc* rassemblant un certain nombre de ses lettres à l'épiscopat français, il dénonçait des abus divers, en particulier en matière de catéchèse. Il plaidait pour que soit autorisée l'utilisation de ses manuels d'enseignement religieux dans tous les diocèses, (publication d'une série de documents catéchétiques auxiliaires de bonne qualité parmi lesquels l'ouvrage de Christine Ponsard, *Dieu nous aime*, pour les petits (1984), le livre du père Jean, *Jésus est vivant*, pour les enfants de 10 à 13 ans.)

*Le temps des catéchismes retrouvés*. Après le diagnostic de crise, un dialogue s'engage entre Rome et l'épiscopat français. *Pierres Vivantes* connaît une nouvelle édition remaniée en 1985, puis une troisième édition en 1994. Le texte est identique à celui de 1985, mais avec une présentation d'ensemble plus artistique et pédagogique. L'autorité de chaque évêque en son diocèse en matière de catéchèse est confirmée : lui seul a autorité pour choisir et décider des documents catéchétiques à utiliser dans le diocèse. En octobre 1984 est annulé le paragraphe 34 du *Texte de référence* où les évêques s'engageaient à n'utiliser dans leur diocèse que des documents conformes au *Texte de référence*.

Dès 1984 se produisit un autre événement dans le monde catéchétique français : la parution du « parcours d'Aix »<sup>35</sup>. Les catéchistes disposaient enfin d'une série de manuels conformes au *Texte de référence* par leur pédagogie, mais exempts de toutes les bizarreries des premiers parcours. Ces ouvrages se proposaient sans équivoque de transmettre toute la foi catholique, la foi de l'Église de tous les temps. Malgré leurs qualités très neuves, certains leur préféraient les documents de Montligeon, où les conclusions de leçons plus faciles à mémoriser permettaient un enseigne-

34. Voir à ce sujet le *rapport* présenté par Mgr Claude Dagens à Lourdes, 1994, Éditions du Cerf : « Ces communautés se révèlent comme des lieux d'initiation où l'on ne sépare pas l'expérience spirituelle et le souci d'évangélisation. »

35. Communauté paroissiale de Saint Jean de Malte, collection *C'est toi Seigneur*, Imprimerie de Mgr Panafieu, archevêque d'Aix en Provence, 5 étapes (CE 2, 6°, 5°), 1984-1987.

## *La catéchèse des enfants en France*

ment complet sans demander une formation trop exigeante aux catéchistes<sup>36</sup>. En 1988 paraissent les parcours de Paris<sup>37</sup> et de Sainte Jeanne de Chantal<sup>38</sup>. Tous ces ouvrages témoignent d'un redressement spectaculaire de la catéchèse même si des critiques d'ordre pédagogique peuvent être formulées çà et là. La parution du *Catéchisme pour adultes* des évêques de France en 1991, puis du *Catéchisme de l'Église Catholique* en 1992 modifièrent le paysage de la catéchèse en France. Désormais l'exposé de la foi reprenait sa place. En trois semaines, plus de 500 000 exemplaires sont vendus en France à la surprise générale. On ne saurait trop insister sur le bienfait qu'apporte le *Catéchisme de l'Église catholique* à l'évangélisation nouvelle<sup>39</sup>. Le nouveau *Directoire général de catéchèse* (1997) demande sa prise en compte pour la catéchèse.

*Trois mises en œuvre actualisées du Texte de référence.* Des précisions semblent alors nécessaires pour la mise en œuvre actualisée du *Texte de référence*. Trois dossiers de la Commission nationale de l'enseignement religieux sont publiés successivement à la demande de la Commission épiscopale de l'enseignement religieux. Le premier s'intitule « des objectifs pour la catéchèse » (1993). Il s'agit « d'évaluer les effets de ce que l'on met en œuvre en catéchèse », la progression des enfants « au plan des attitudes, des connaissances et des compétences » au service de la croissance de la foi des enfants de 5 à 8 ans puis de 8 à 11 ans et enfin de 11 à 13 ans. La liste des acquisitions désirées pour chaque tranche d'âge précise les termes du paragraphe 31 du *Texte de référence*. Il s'agit d'un programme assez complet et exigeant de formation chrétienne des enfants. Le deuxième dossier, *Des animateurs pour la catéchèse* (1996), veut contribuer à une meilleure formation et « une revalorisation de la mission des

36. E. FILÂTRE, *Cheminements*, Imprimerie de Mgr Dubigeon, évêque de Sées. 4 séries de documents, 1986-1988.

37. Sous la responsabilité du P. Jacques Perrier, directeur du service de la catéchèse de Paris, *Si tu savais le don de Dieu*, Imprimerie de l'archevêché de Paris, 4 séries de documents du CE1 au CM2. Parution de 1988 à 1989. Nous avons analysé ces documents dans *Communio*, juillet-août 1991, pp. 116-126.

38. Sous la responsabilité de G. Marion, curé de Sainte-Jeanne de Chantal à Paris, *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie*, Imprimerie de Paris, 3 séries de documents du CE2 au CM2, 1988-89.

39. Sur les caractéristiques du *Catéchisme de l'Église Catholique*, citons deux présentations par le secrétaire du Comité de rédaction du Catéchisme, le cardinal Schönborn : « Le catéchisme pour l'Église universelle à l'heure de la nouvelle évangélisation », *Sainteté et nouvelle évangélisation*, éd. Carmel, 84210 Vénasque, 1993, et « Quelques notes sur les critères de la rédaction du Catéchisme de l'Église Catholique », *Pour une lecture du CEC*, cahiers de l'École Cathédrale, Mame, 1993.

## TÉMOIGNAGES ————— *Denise et Yves-Henri Nouailhat*

catéchistes à tous les échelons d'un diocèse». En particulier on insiste sur la nécessité de l'insertion des catéchistes dans la vie de l'Église : les animateurs doivent professer la foi catholique, être pratiquants de manière régulière et savoir de qui ils ont reçu leur mission d'Église.

En 1997 c'est le dossier *Catéchèse et Liturgie* réalisé par le CNER avec la participation du CNPL. Notons des indications très utiles sur les célébrations organisées dans les « lieux catéchétiques » qui doivent se faire en lien avec la communauté paroissiale et introduire les enfants à l'intelligence de la messe dominicale à la paroisse et des symboles qui lui sont propres. Une ère nouvelle s'ouvre encore en 1997 avec le succès éclatant des JMJ à Paris, succès confirmé par l'extraordinaire réussite des JMJ à Rome dans le cadre du Jubilé en 2000. De plus en plus les jeunes générations de catholiques réclament enseignement et formation à l'image de ce qu'elles ont reçu à l'occasion des JMJ. Les évêques sont ainsi encouragés à exercer un enseignement direct auprès des jeunes.

*Un parcours dans la lignée du Catéchisme de l'Église Catholique.* À l'occasion du jubilé des catéchistes (9-10 décembre 2000), a été présenté à la Congrégation pour le clergé et à un groupe de catéchistes francophones un nouveau parcours de catéchisme pour les enfants du primaire : *Pour grandir dans la foi*<sup>40</sup>. En accompagnement de la seconde et de la troisième étape du parcours, au livre de l'enfant est joint un nouvel ouvrage, *Petit guide de la foi catholique* rédigé par Mgr André Vingt-Trois, archevêque de Tours, à partir du *Catéchisme de l'Église Catholique* dont il reprend le plan en cinq parties : le symbole des Apôtres, la liturgie de l'Église avec les sacrements, la vie dans le Christ avec les Béatitudes et les Dix Commandements, la prière chrétienne enfin avec le Notre Père. L'enfant se sert d'un beau livre où la catéchèse puise aux sources de la Bible et de la liturgie sans négliger la tradition et le magistère et se situe en dépendance du *Catéchisme de l'Église Catholique*. Il s'agit d'une catéchèse christocentrique et trinitaire.

L'année de la première étape, par Jésus nous allons au Père : le Père qui appelle au bonheur et fait de nous ses enfants au baptême, le Père qui nous accueille pour nous guérir de notre péché dans le sacrement de réconciliation. Pour la deuxième étape, c'est Jésus sauveur qui est au centre. Les enfants prennent conscience de la Révélation et des racines de la foi chrétienne. Dieu parle et fait alliance. Jésus lui-même est cette parole de Dieu venue sur terre. Une grande partie de l'année introduit à l'eucharistie à la messe : Dieu sauve et Dieu nourrit, Dieu règne. C'est après toute une réca-

40. *Pour grandir dans la foi* en 3 étapes sous la responsabilité du service de la catéchèse du diocèse de Paris et du service de la catéchèse du diocèse de Fréjus-Toulon, parution 1999-2000. Imprimatur de l'Archevêché de Paris.

## *La catéchèse des enfants en France*

pitulation de ce que les enfants ont appris que les auteurs enseignent Dieu créateur. Au cours de la troisième étape, c'est l'Esprit Saint qui occupe la place centrale. Il agit avec puissance au baptême et à la confirmation. « Aujourd'hui comme hier, l'Esprit Saint anime l'Église. Il est la force qui nous permet de dire ce que Jésus disait, de faire ce que Jésus faisait. C'est l'Esprit qui établit la communion entre les membres de la communauté. Tout est possible avec l'Esprit ». La morale chrétienne est présentée dans sa spécificité : la coopération entre notre vouloir et l'œuvre de Dieu. L'enfant apprend à vivre en chrétien et à témoigner.

*Pour grandir dans la foi*, de manière nouvelle, fait connaître un grand nombre de saints et surtout redonne sa place à la tradition, tout spécialement grâce au *petit guide de la foi catholique*. Une attention particulière est apportée à la vie spirituelle des enfants et à leur formation à la prière. Chaque rencontre comprend un temps de prière en équipe ou en grand groupe. La méthode pédagogique est vivante et attrayante. Il s'agit de regarder l'illustration puis d'écouter la lecture du texte biblique et son introduction. Vient le temps du dialogue, de la réflexion et surtout de l'actualisation qui doit permettre individuellement ou en équipe de prendre des décisions concrètes, c'est le temps des activités. Le chant permet de prier et favorise l'assimilation et la mémorisation, puis c'est le recueillement et la prière. À chaque séquence quelques phrases de récapitulation intitulées « je retiens » peuvent être copiées ou apprises. Enfin les parents sont impliqués dans la catéchèse et des leçons sont prévues lors des vacances à étudier avec leur soutien.

Les grands espoirs, les généreuses recherches, le dévouement inlassable des pionniers du mouvement catéchétique sont aujourd'hui à la veille de porter les fruits tant attendus. Dans un climat d'indéniable renouveau spirituel, le catholicisme français commence à reconnaître les voies d'un renouveau de la catéchèse biblique, liturgique, au christocentrisme trinitaire, donnant toute sa place au magistère et à la tradition de l'Église, à la prière, à la vie des saints et accueillant l'enfant selon ses besoins propres, utilisant une pédagogie active attrayante et adaptée à son âge. *Pour grandir dans la foi* est un exemple plein d'espérance.

Denise Nouailhat, née en 1935, DES d'Espagnol. Auteur d'une vingtaine d'articles. Collaboratrice de *Famille Chrétienne* (« La Parole de Dieu »).

Yves-Henri Nouailhat, né en 1935. Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université de Nantes. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages et d'une cinquantaine d'articles.

Ils ont écrit ensemble : *Nos enfants seront-ils chrétiens ?*, Téqui, 1983, 213 p. Ils ont eu 3 enfants et ont 9 petits-enfants.

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Anne-Marie LE BOURHIS

## L'éveil à la foi des tout petits

Pratique d'une catéchiste

**P**EUT-ON vraiment croire que l'enfant de moins de six ans, celui qui n'est pas encore dans la tranche d'âge du catéchisme paroissial, est capable d'une authentique vie spirituelle, capable de rencontrer Dieu ? Comment alors susciter et orienter cette vie spirituelle ? L'enjeu est important : la transmission de la foi requiert-elle comme condition la raison, sinon l'âge de raison ? Une catéchiste nous propose son expérience d'éveil à la foi selon la méthode de Noëlle Le Duc. Cette méthode se fonde sur le pari de croire que l'enfant a une vie spirituelle, qu'il est « capable de Dieu », elle vise à lui apprendre la prière, la rencontre personnelle avec Dieu dans le silence et la foi.

### « Qu'est-ce qu'éveiller la foi ? »

Catéchiste auprès des enfants, il m'est toujours apparu que la transmission de la foi est un mystère. Est-il seulement possible à de simples hommes et femmes de transmettre la foi à des petits enfants ? Souvent en réunion avec des parents, des catéchistes ou des séminaristes, j'aime leur demander : « Pour vous, quel est le but de la catéchèse ? Qu'est-ce qu'éveiller la foi ? » Les réponses sont très variées : donner des connaissances sur Dieu, Jésus, Marie..., passer du temps à écouter, à parler avec les enfants pour aborder les différents problèmes de la vie, leur apprendre à faire le bien et à évi-

---

### *L'éveil à la foi des tout petits*

ter le mal, à aimer les autres, à prier... Après ce temps de partage, je leur propose de chercher ensemble la pensée de l'Église. Avec eux, je prends le paragraphe 5 de l'exhortation apostolique de Jean-Paul II *Catechesi tradendae* : « le but définitif de la catéchèse est de mettre quelqu'un non seulement en contact mais en communion, en intimité avec Jésus-Christ : lui seul peut conduire à l'amour du Père dans l'Esprit et nous faire participer à la vie de la Trinité Sainte ».

Affirmation souvent suivie d'un grand silence, voire d'étonnement. « Je n'avais jamais bien compris, en fait : c'est un échange, un échange vivant. » Dès son prologue, le *Catéchisme de l'Église Catholique* le déclare : « la vie de l'homme, [c'est de] connaître et [d']aimer Dieu ». Le chapitre premier précise : « l'homme est capable de Dieu » et le second affirme : « Dieu va à la rencontre de l'homme ». Mettre en communion, en intimité avec Jésus, cela suppose connaissance et amour ou, pour les plus petits, amour et connaissance. Il faut également des temps d'intériorité, du silence afin de permettre à l'enfant la mise en œuvre de cette relation d'amour, de foi, d'espérance avec Dieu, dans la prière, la liturgie. Formation capitale car « grâce à cet entretien, ce qu'on écoute et ce qu'on apprend ne reste pas uniquement dans la tête mais saisit le cœur et cherche à passer dans la vie »<sup>1</sup>. Ce début de dialogue d'amour entre Dieu et l'enfant va peu à peu transformer toute sa vie, épanouir toutes les relations qu'il est appelé à partager avec les autres.

Une telle transmission est-elle encore possible aujourd'hui, dans notre monde si agité, si extériorisé ? Oui : non seulement l'enfant qui développe son intériorité devient capable de Dieu mais, dès son plus jeune âge, il aspire ardemment à cette Révélation. Comme j'ai pu l'expérimenter lors de sessions de catéchèse, que ce soient les enfants du Liban, marqués par la guerre, les enfants de l'Europe de l'Est dépossédés de tout par le totalitarisme, les enfants de l'Europe de l'Ouest, d'Amérique du Nord envahis par le matérialisme ou les enfants d'Asie, d'Afrique éprouvés par la misère, chez tous, nous découvrons au plus profond de leur cœur cette petite voix qui murmure : « Viens vers le Père. » Bien sûr, il faut du temps et la patience doit habiter au cœur de la spiritualité du catéchiste. Parfois hélas, cette petite source d'eau vive semble enfouie sous terre avec des obstacles insurmontables. C'est l'heure de la foi pure, de l'espérance. Pour conduire l'enfant, quel que soit son âge, à cette relation

1. JEAN-PAUL II, *Allocution à Assise*, 1982.

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Anne-Marie Le Bourhis

vivante d'amour avec Dieu, le catéchiste peut toujours s'appuyer sur la Parole de Jésus qui ne cesse de proclamer par sa vie, ses actes et ses paroles, ces vérités fondamentales, n'ayez pas peur :

– L'amour de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint, est toujours prêt à se donner.

– Dieu est présent au plus profond de chaque être.

– Par le baptême, vous pouvez réellement participer à sa vie divine.

– L'Esprit Saint et la grâce sont vos plus grandes richesses.

– L'amour de Dieu est transformant. Quand vous priez le Père dans le secret, il voit toujours, il vous le rendra et fera de vous peu à peu des enfants de lumière, des témoins, des saints.

Révéler cette vie surnaturelle aux enfants, c'est leur révéler que « l'aspect le plus sublime de la dignité humaine se trouve dans cette vocation de l'homme à communier avec Dieu »<sup>2</sup>. Ceci posé, il reste une autre question très concrète, réaliste, à laquelle se trouvent confrontés les parents et les catéchistes : comment faire ? Quand, par quoi, par qui commencer ? Que nous dit l'Église en ce qui concerne le contenu de la transmission de la foi aux enfants ?

### Comment faire ?

Souvenons-nous dans la *Genèse* : « Au commencement l'Esprit de Dieu planait sur les eaux » (1, 2), et dans saint Jean, « Au commencement était le Verbe... De sa plénitude nous avons tous reçu, et grâce sur grâce » (*Jean* 1, 1 et 16). Dans le *Directoire Général de la Catéchèse* (177), on remarque que la tranche d'âge des 0-4 ans possède aux yeux de la foi et de la raison, « la grâce des commencements de la vie ». Grand soutien que de se rappeler que dans chaque enfant se trouve cette grâce des commencements. L'Esprit Saint est là, il nous devance, c'est Lui qui ouvre les cœurs. Ceux des enfants certes, mais aussi les nôtres, ceux de leurs parents. Combien de fois n'avons-nous pas constaté que Dieu accorde souvent comme une grâce de renouvellement aux parents de l'enfant qui commence à aimer Dieu. Il n'est pas rare que plusieurs d'entre eux retrouvent ou découvrent le chemin de la foi vers Dieu.

L'avenir, la civilisation de l'amour à laquelle aspire le troisième millénaire dépend aussi de cette formation de la vie spirituelle des

2. *Gaudium et Spes*, 19.

## *L'éveil à la foi des tout petits*

enfants, de leur éveil à la foi. Quel adulte n'a-t-il pas été un jour ou l'autre surpris, voire émerveillé par telle réponse ou affirmation d'enfant sur Dieu. Vers 4-6 ans particulièrement, ils sont comme *en direct* avec Dieu. Un enfant de 5 ans m'a demandé un jour : « Est-ce que tu sais le métier de Dieu ? Moi, je sais : Dieu son métier, c'est d'aimer. » Ou encore cette définition d'une autre fillette : « Dieu ? C'est un papa qui aime comme une maman. » Oui, nous comprenons pourquoi Jésus, « l'Enfant parfait du Père », celui qui reçoit tout de Lui, affirme que les petits enfants lui ressemblent. Comme lui, ils ne font que recevoir. Aussi s'indigne-t-il contre ceux qui les rabrouent : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas ! » (*Matthieu* 19, 14). C'est le cri du Fils de Dieu, c'est le cri de l'Église. Le *Directoire* en a conscience : « la catéchèse ne doit jamais manquer à l'enfant chrétien. Ceux qui lui ont donné la vie, en l'enrichissant par le don du baptême ont le devoir de le soutenir continuellement » (§ 177). « Il faut considérer ces temps comme décisifs pour la vie future de la foi. (...) La réception des sacrements tend à la formation organique de la foi de l'enfant et à son introduction dans la vie de l'Église » (§ 178). Un peu plus loin, le *Directoire* insiste sur les deux aspects centraux de cette formation chrétienne : l'éducation à la prière et l'initiation à l'Écriture Sainte. Il rappelle également les deux lieux d'importance vitale que sont la famille et l'école.

### **Les parents, « premier catéchisme vivant »**

Dans *Catechesi tradendae* (36), sont précisés les éléments essentiels de l'éveil de la foi ou catéchèse des petits enfants. Ce passage particulièrement éclairant donne les fondements de la transmission de la foi : « Un moment souvent décisif est celui où le tout petit reçoit des parents et du milieu familial les premiers éléments de la catéchèse. » Est-il besoin de rappeler le trésor sans prix que représente la famille ? Les parents sont comme le « premier catéchisme vivant des enfants. » Ici c'est l'atmosphère familiale d'amour, de foi, de respect qui est essentielle. À travers elle, l'enfant de 0 à 4 ans découvre comme par osmose l'amour de Dieu, de Jésus pour lui. Il n'a pas besoin d'explications, il vit, il voit, il reçoit. « Le témoignage de vie chrétienne partagée par les membres de la famille, souvent silencieux mais persévérant au fil d'une vie quotidienne vécue

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Anne-Marie Le Bourhis

selon l'Évangile » (*Catechesi tradendae*, 68) peut l'atteindre dans les profondeurs de son cœur. C'est un « véritable ministère » qu'exercent les parents. Mais ce ministère atteint peut-être un point culminant quand les parents deviennent prière pour leurs enfants. Pour un tout petit enfant voir son papa ou sa maman prier, c'est déjà prier. Il ouvre tout grand les yeux. Que constate-t-il ? Son papa et sa maman, qu'il aime par-dessus tout, arrêtent toutes leurs activités, se tournent vers Quelqu'un qu'il ne voit pas, qu'il n'entend pas mais qui semble si important pour eux. Ils lui donnent du temps, ils parlent avec lui, ils l'écoutent en silence, ils l'aiment vraiment, lui confient toutes leurs joies, leurs soucis. Lui, les rend heureux, paisibles, bons. Ils ne sont plus tout à fait les mêmes après ce temps de prière, cette oasis de silence. L'enfant découvre comme tout naturellement un nouveau membre de la famille, essentiel à la vie, mystérieux, caché mais aussi aimant. Peu à peu, il voudra le connaître, l'aimer, il apprendra à se tourner vers lui, l'appellera par son nom et à son tour deviendra son ami, mieux, son enfant.

L'Église détaille ces premiers éléments de la catéchèse : « [les parents] ne seront peut-être qu'une simple Révélation du Père céleste, bon et prévenant vers lequel l'enfant apprend à tourner son cœur. » Ainsi dans un premier temps, aussi surprenant que cela puisse être, la transmission de la foi consistera à permettre à l'enfant d'entrer en relation avec le Dieu d'Amour, Celui que Jésus nous apprend à appeler « Père », « Notre Père » et dont saint Paul déduit que nous sommes vraiment ses fils puisque « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie « Abba, Père ! » (*Galates* 4, 6). J'ai entendu le Cardinal Daneels exprimer cette réalité en disant : « quand vous orientez vos enfants vers Dieu, vous donnez à Dieu la joie d'être Père et de pouvoir se donner et se communiquer aux enfants, à ses petites créatures qu'il aime », et pour l'avoir observé tant de fois, j'oserais ajouter : et vous donnez aux enfants la joie d'expérimenter l'Amour du Père. « Il transcende toute paternité et maternité humaines tout en étant l'origine et la mesure » (*CEC* 239). Vous leur donnez d'expérimenter que « personne n'est Père comme Dieu » (*ibid.*). Apprendre à l'enfant à tourner son cœur vers la source de l'amour, vers le Père, c'est lui permettre de poser son premier acte de fils de Dieu, d'exercer cette vie divine qu'il a reçue au baptême, laisser jaillir sa grâce ! Mouvement surnaturel qui ne nous appartient pas mais qu'il va falloir soutenir, aider, nourrir.

---

## *L'éveil à la foi des tout petits*

### **Les quatre attitudes spirituelles du dialogue d'amitié avec Dieu**

*Catechesi tradendae* (36) poursuit : « De très courtes prières que l'enfant apprendra à balbutier en secret seront le début d'un dialogue d'amour avec ce Dieu caché. » Toute la difficulté est là : ce Dieu est caché. Comment aider les enfants tout orientés vers l'extérieur, qui reçoivent leurs informations par les sens et des expériences concrètes, comment leur apprendre à trouver ce Dieu caché, qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qu'on ne sent pas ?

Il nous appartient de leur apprendre quelques attitudes spirituelles essentielles pour établir ce dialogue d'amitié avec Dieu.

La **première attitude** sera : « **j'écoute** ». Attitude biblique fondamentale que Dieu apprend lui-même dès le début à son peuple : « Écoute, Israël ! » (*Deutéronome* 6, 4) Jésus, lui, affirme : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique » (*Luc* 8, 21). *Transmettre la foi ou partager ensemble la joie de recevoir, d'écouter Dieu, de garder dans son cœur, de faire mémoire.* D'où l'importance, pour les catéchistes mais aussi pour les parents, d'avoir toujours à la main la Bible lorsque nous parlons de Dieu à de petits enfants. Nous ne parlons pas en notre nom. Ce livre que nous tenons n'est pas un livre comme les autres, nous ne le lisons pas, nous le *disons*. C'est un livre de Vie qui donne la Parole de Dieu, qui parle au cœur des tout petits et des grands, qui les transforme. Quelle responsabilité pour celui qui doit la transmettre : fidélité, simplicité, vérité. Ceci suppose « un contact assidu avec les textes eux-mêmes, (...) [contact] qui sera d'autant plus riche et efficace que ces textes seront lus « avec l'intelligence et le cœur de l'Église » (*Catechesi tradendae*, 27).

À la question : « par où commencer ? », ne nous compliquons pas : Dieu est simple, si simple. Nous pouvons commencer par le commencement ! Le chemin naturel prévu par Dieu pour l'homme de toute éternité. « L'Église enseigne que le Dieu unique et véritable, notre Créateur et Seigneur peut être connu avec certitude par ses œuvres grâce à la lumière naturelle de la raison humaine » (*CEC* 47). Le Cardinal Schönborn écrit : « La vérité sur la création et le Créateur constitue la base de toutes les autres vérités de la foi », « là où la foi dans le vrai Dieu fait défaut, le Christ ne peut être annoncé, l'Église ne peut être semée », « c'est le premier pas vers la conversion »<sup>3</sup>.

3. Ch. SCHÖNBORN, *Aimer l'Église*, chap. 1.

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Anne-Marie Le Bourhis

**Partir du visible** pour arriver à l'invisible, c'est offrir aux enfants de comprendre peu à peu le sens de toutes choses, « de l'origine et de la fin » (CEC 282). C'est d'emblée, leur donner le regard de Dieu sur les êtres, sur le monde : « Dieu vit que cela était beau... très beau » (*Genèse* 1, 4). Un regard positif, de bonté, d'émerveillement. De là va jaillir la première prière qui est une prière de joie, toute gratuite, de reconnaissance. Qu'est-ce que nous allons dire à Dieu, Créateur plein d'amour et de bonté qui nous a donné la vie, qui nous a tout donné ? « Merci. » C'est la **deuxième attitude spirituelle** : « **je te remercie** ». Celle que Dieu donne à Abraham de vivre immédiatement après son appel : « je te bénirai, sois en bénédiction, en toi seront bénies toutes les familles de la terre » (*Genèse* 12, 2-3). C'est celle qui jaillit du cœur du Christ : « je te loue, Père... » (*Luc* 10, 21). C'est celle de la première communauté chrétienne : « Chaque jour, ils louaient Dieu » (*Actes* 2, 47). *Transmettre la foi ou partager ensemble la joie de dire merci, de bénir Dieu.*

Découvrir Dieu Créateur et Père, source de l'amour, c'est découvrir l'homme : la grandeur du mystère de « l'homme créé à l'image de Dieu, centre et sommet de la création »<sup>4</sup>. Être un petit d'homme : quelle merveille ! quelle joie de connaître profondément ce que l'on est : son corps qu'on voit avec toutes ses capacités, son cœur qu'on ne voit pas, son intelligence, sa volonté libre... Expérimenter surtout que, créés à l'image du Dieu Trinité, nous sommes des êtres de relations, les seuls sur terre capables d'appeler Dieu par son nom, de le connaître, d'entrer dans une relation d'amour avec lui, dans un cœur à cœur silencieux, de se laisser transformer par lui. C'est la **troisième attitude spirituelle** : « je peux te prier, te rencontrer, t'aimer ». Ce fut l'expérience de Moïse avec qui Dieu fit alliance (*Exode* 34), de la Samaritaine à qui le Christ révéla « les vrais adorateurs que cherchent le Père sont ceux qui l'adorent en Esprit et en Vérité » (*Jean* 4, 23-24), de saint Paul qui affirme aux Romains : « vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba ! Père ! » (*Romains* 8, 14) *Transmettre la foi ou partager ensemble la joie de prier Dieu, de croire en Lui.* À l'oratoire, quand j'aide les enfants à entrer dans la prière, je les conduis à cette rencontre personnelle. Le tout petit apprend à murmurer dans son cœur : « Jésus, je t'aime, je veux te rencontrer, je veux te connaître. Jésus, je sais que tu es là, dans mon cœur. »

4. *Gaudium et Spes*, 12.

## *L'éveil à la foi des tout petits*

J'apprends à connaître et à aimer Dieu. Dieu, lui, m'apprend à connaître et à aimer les autres. Il va peu à peu m'éclairer de l'intérieur, m'aider à trouver la vérité, me montrer ce qui est bien, bon, juste. Je ne peux garder pour moi seul la joie, la paix, la lumière, l'amour que Dieu me donne. À mon tour, je vais donner tout ce que j'ai reçu de lui, partager... C'est la **quatrième attitude spirituelle** : « **j'apprends à aimer les autres !** » Dans les paroles de Vie que Dieu confie à son peuple, toute la deuxième partie concerne le respect et l'amour des autres. Le *Lévitique* précise : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (19, 17). Jésus nous le commande et saint Jean, dans ses lettres, ne cesse de le dire. *Transmettre la foi ou partager ensemble la joie d'aimer, de donner et de pardonner, de communier à l'amour de Dieu*. Ce premier temps où l'enfant reçoit dans son cœur l'amour de Dieu et lui offre ses réponses toutes simples, est capital. Ce chemin va lui permettre de « voir Jésus », c'est-à-dire d'entrer dans la « voie de la foi », de pouvoir après Pierre, après tous les chrétiens de tous les temps, dire : « Jésus, tu es le Christ, le Fils de Dieu » (*Matthieu* 16, 16).

### **Fixe ton regard sur Jésus**

Jean-Paul II, dans *Novo millennio ineunte*, précise que parvenir à la foi en Jésus-Christ est une grâce : « Nous n'entrons pas dans la pleine contemplation du visage du Seigneur par nos seules forces, mais en laissant la grâce nous prendre par la main. Seule l'*expérience du silence et de la prière* offre le cadre approprié dans lequel la connaissance la plus vraie, la plus fidèle et la plus cohérente de ce mystère peut mûrir et se développer » (20). Nous comprenons quelle grâce représente pour l'enfant « ce début de dialogue aimant avec le Dieu caché dont il commencera ensuite à écouter la Parole »<sup>5</sup>. Il va pouvoir suivre Jésus, « le Chemin, la Vérité et la Vie » ce qui est le propre de toute vie chrétienne et pénétrer peu à peu dans le mystère du Christ. Désormais il ne va plus quitter Jésus du regard. En lui, il trouvera tout. L'enfant est appelé à découvrir « essentiellement une personne, celle de Jésus de Nazareth, le Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité (*Jean* 1, 14) ». Le Maître qui révèle Dieu aux hommes et l'homme à lui-même ; le Maître qui sauve,

5. *Catechesi tradendae*, 36.

## TÉMOIGNAGES \_\_\_\_\_ Anne-Marie Le Bourhis

sanctifie et guide, qui est vivant, qui parle, secoue, émeut, redresse, juge, pardonne, marche quotidiennement avec nous sur le chemin de l'histoire, le Maître qui vient et qui viendra dans la gloire. Avec lui sous l'action de l'Esprit Saint, l'enfant va poursuivre son dialogue d'amour avec le Père, agir comme lui en fils de Dieu. Pour vivre sa vie de saint, Jésus lui a laissé ses plus précieux trésors :

– Son Esprit et celui que le Père enverra en son Nom : l'Esprit Saint. Il deviendra « son Maître intérieur qui l'éclairera dans le secret de sa conscience et du cœur (...) Il lui enseignera tout, lui rappellera tout. Il l'introduira dans la vérité tout entière et fera de lui son témoin (*Jean* 14, 26 et *Jean* 16, 13) » (*ibid.*, 72).

– Jésus lui-même en son eucharistie. L'enfant aura un jour la joie de le recevoir chaque dimanche dans la grande famille des enfants de Dieu qu'est l'Église, après avoir expérimenté la douceur et la force de son pardon dans le sacrement de réconciliation. La rencontre avec Jésus dans la prière est la meilleure préparation à la rencontre de Jésus-eucharistie.

– La Parole de vie dans l'Écriture. Il l'approfondira au fil des années. Elle nourrira sa prière dans un cœur à cœur silencieux ou avec d'autres frères en Église.

– Marie, « sa Mère ». Elle le tient par la main et l'accompagne sûrement sur ce chemin parfois difficile et sombre.

Aussi Jean-Paul II termine-t-il le paragraphe 36 de *Catechesi tradendae* : Je ne saurais trop insister auprès des parents chrétiens sur cette initiation précoce, où les facultés de l'enfant sont intégrées dans un rapport vital à Dieu : œuvre capitale, qui demande un grand amour et un profond respect de l'enfant, lequel a droit à une présentation simple et vraie de la foi chrétienne », et dans *Novo millennio ineunte*, il annonce clairement : « Il ne s'agit pas alors d'inventer un nouveau programme. Le programme existe déjà : c'est celui de toujours, tiré de l'Évangile et de la Tradition vivante. Il est centré, en dernière analyse, sur le Christ lui-même, qu'il faut connaître, aimer, imiter, pour vivre de lui la vie trinitaire et pour transformer avec lui l'histoire jusqu'à son achèvement dans la Jérusalem céleste. C'est un programme qui ne change pas avec la variation des temps et des cultures, même s'il tient compte du temps et de la culture pour un dialogue vrai et une communication efficace. Ce programme de toujours est notre programme pour le troisième millénaire » (29).

Anne-Marie Le Bourhis, catéchiste. De l'équipe de Noëlle Le Duc, auteur de la collection « La vie spirituelle des enfants ».

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Olivier CHALINE

## « Seigneur, viens et vois » Funérailles et transmission de la foi

*« Ô mort, nous te rendons grâce des lumières  
que tu répands sur notre ignorance. »*

BOSSUET

**L**A foi ne se transmet pas qu'au catéchisme. Elle peut aussi trouver à se manifester lors des funérailles, pourvu qu'on veuille bien ne pas mettre sous le boisseau l'espérance chrétienne. Ce peut être par une prière accompagnée d'une prédication comme par une messe. Celle-ci est une forme de suffrage, l'intercession de la communauté pour le défunt. Elle n'est pas en soi liée à l'enterrement puisqu'elle peut avoir lieu après, être renouvelée (quarantaine, anniversaires...). Alors, les vivants ébranlés qui entourent le défunt auront peut-être la chance d'une ouverture soudaine, qui ne diminuera en rien leur douleur mais lui donnera un sens et en même temps une autre dimension. Les enterrements sont par conséquent porteurs malgré tout d'une vie inattendue, celle de Dieu lui-même. Mais encore faut-il que cette virtualité ne soit pas perdue.

Souvent endurés comme de répétitives corvées, les enterrements risquent de devenir l'essentiel du ministère sacerdotal dans un pays vieillissant, surtout dans les paroisses urbaines pourvues d'un hôpital important. Il est plus gratifiant de célébrer des baptêmes ou des mariages. D'où la conclusion logique qu'il faut, autant que possible, désengager les prêtres de cet aspect de leur ministère, soit en

## TÉMOIGNAGES Olivier Chaline

concentrant les cérémonies, soit en confiant une part croissante de la tâche à des laïcs formés à cette fin.

Du souci d'une bonne gestion du personnel dans l'urgence, on peut facilement passer à des considérations plus spirituelles en ajoutant que notre Dieu n'est pas celui des morts mais celui des vivants. Les prêtres ont mieux à faire que de trop se soucier des premiers, fût-ce pour faire plaisir aux survivants à qui on fera comprendre qu'une messe n'est pas indispensable et qu'elle serait peut-être même inadaptée au défunt ou aux siens.

Là se fait jour le souci pastoral d'adapter la cérémonie au défunt ou à la majorité de l'assemblée, du moins à ce qu'elle semble être dans les quelques contacts entre le décès et la cérémonie. C'est particulièrement net quand la demande d'une présence chrétienne émane d'une personne ou d'une famille « éloignée de l'Église ». Ce désir d'une réponse appropriée, donc d'une attitude variable selon l'interlocuteur, a parfois conduit à une forme de réserve pastorale maximale. « Je me refuse à profiter de la mort pour "faire de la religion" » écrivait ainsi un aumônier d'hôpital<sup>1</sup>.

À l'énumération de ces différentes attitudes allant peu ou prou dans le même sens, ajoutons un constat. L'Église, dans les diocèses de France métropolitaine, a bien du mal à parler de la mort et surtout de la vie éternelle. Trop souvent, elle semble complice de ce vaste escamotage de la mort qui caractérise la société contemporaine. Au pire, elle paraît aussi incertaine et silencieuse que les gens qui s'assemblent autour du cercueil. Au mieux, elle fera, de préférence devant un auditoire jugé acquis, quelques rappels lors d'une messe d'enterrement (en admettant que la célébration de celle-ci n'ait pas été prohibée par l'ordinaire). Et les présents d'entendre alors ce qu'on ne leur avait plus dit depuis si longtemps ou jamais expliqué. C'est bien et ce n'est pas assez.

1. Telle est l'inquiétante citation sur laquelle s'achève l'ouvrage du père Vibert, *Les funérailles avec les personnes éloignées de l'Église*, Éditions de l'atelier, Paris, 2000, p. 140. Appuyé sur une large expérience et témoignant d'un profond souci d'accueil et de proximité, ce livre, riche de suggestions et de remarques pratiques, insiste à juste titre sur le rôle des rites. En revanche, je suis plus perplexé quant à la recherche d'une célébration liturgique différente, qui ne soit plus l'eucharistie, pour une foule majoritairement étrangère à l'Église, a fortiori quant aux cérémonies d'adieu non-religieuses demandées à un chrétien qui est parfois un prêtre.

---

« *Seigneur, viens et vois* »...

Par une pastorale avisée, l'Église, sans cesser d'être respectueuse des consciences, pourrait être présente dans la plénitude de son rôle de messagère d'une nouvelle de vie et de salut pour tous qui n'est pas destinée dans sa plénitude aux seuls fidèles estampillés. À quoi serviraient les premiers mots de la constitution de Vatican II *Gaudium et spes*, si le souci de l'inculturation avait pour effet de les réserver à une élite militante et reconnue comme telle ? Une Église effacée ou silencieuse en pareille circonstance, ne serait-ce pas ce que Péguy appelait « une faute de mystique », et même une forme de non-assistance à personne en danger (de désespoir) ? Avoir les paroles de la vie éternelle et ne pas les dire ou seulement les murmurer pour un auditoire tenu pour sourd, indifférent, hostile voire indigne, est-ce concevable ?

S'il ne peut y avoir de messe, qu'il y ait au moins une prédication appropriée avec les prières. Le mieux étant, à l'évidence, qu'il y ait la messe, donc la parole et l'eucharistie. Pourquoi se priver de ce qu'il y a de mieux ?

Les arguments avancés à l'appui d'un point de vue en partie différent du mien et de formes de célébration qui ne sont plus l'eucharistie sont, pour l'essentiel, les suivants énumérés dans l'ouvrage du Père Vibert :

- la liturgie officielle affirme, d'en haut et pour les croyants, sans se confronter aux difficultés, par conséquent elle est inapte à répondre aux besoins de ceux qui « croient autrement » ou sont athées ;
- les célébrants « ont l'impression de parler devant des assistants qui ne partagent pas leur message mais qui sont invités à se taire » ;
- « ils ont le sentiment d'accomplir des rites incompris, malgré leurs explications » ;
- « ils ont conscience de ne pas faire corps avec une assemblée à un moment où ils désireraient être davantage avec elle »<sup>2</sup>.

Cette argumentation tourne autour de trois notions : la compréhension (difficile), le dialogue (impossible) et la communauté (souvent à recréer).

S'il n'y a pas de messe, il serait bon que la prière pour le défunt soit accompagnée d'une prédication explicite de l'espérance chrétienne. Ce n'est pas abuser de la situation. C'est la moindre des

2. P. VIBERT, *op. cit.*, pp. 26 et 39.

**TÉMOIGNAGES** \_\_\_\_\_ *Olivier Chaline*

choses. Partons d'une constatation : les divers membres de l'assemblée sont bien à l'église. On ne les a pas forcés à y entrer. Le prêtre n'est pas allé racoler une famille en deuil qu'il connaît souvent mal, voire pas du tout. « Faire de la religion sur la mort », ce serait imposer hors de l'église un sens chrétien à des gens qui n'en voudraient pas. Mais là, ils y sont. En y entrant, ils s'attendent à y entendre quelque chose dont ils n'ont peut-être qu'une idée très approximative. Ils pensent plus ou moins confusément à quelque chose d'autre que le prêtre semble pouvoir apporter mieux qu'un autre. D'où un malaise, et parfois une déception, si le souci légitime de s'adapter à eux, conduit à les laisser tels qu'ils sont. Le risque est grand de laisser penser que finalement l'Église n'a rien à dire de bien extraordinaire ou que le prêtre, si gentil et compatissant soit-il, n'apporte rien de plus que ses propres qualités personnelles ou sa maladresse. Faire de son mieux pour accueillir une assemblée souvent hétérogène et se mettre à sa portée est une chose louable, s'effacer en est une autre. On ne peut tout de même pas reprocher à un prêtre de dire, dans son église, ce qu'est le sens chrétien de la mort et de la résurrection. Que dirait-on d'un médecin qui ne voudrait pas indiquer de remèdes et laisserait le malade les deviner ?

Les assemblées de funérailles sont, par nature, très diverses dans leur composition, au point qu'il soit parfois bien difficile de parler d'une communauté réunie, à la différence de la messe du dimanche. Autour du corps mort, il y a des vivants, certains murés dans leur douleur, ne se souvenant de Dieu que pour l'accuser, d'autres s'en remettant à sa volonté, d'autres encore attendant un sens et une consolation, d'autres enfin indifférents, imperméables. Pas grand chose à faire pour ces derniers plus ou moins nombreux, mais les précédents ? Il y a, parmi eux, les pratiquants réguliers, mais aussi les « occasionnels », soit la majorité des catholiques, il y a ceux qui ne savent plus trop où ils en sont, ceux qui cherchent comme ceux qui refusent à Dieu la possibilité d'exister. À des degrés divers, tous, nous avons besoin en de tels jours que la résurrection soit réaffirmée, fermement, clairement, sans honte. Le chrétien en sera affermi dans sa foi plus ou moins vive, les autres (ré)entendront le cœur du message chrétien. Un enterrement, si l'Église y a part, n'est ni un débat ni un cours, mais la liturgie d'une communauté, même si les croyants ne forment qu'une minorité de l'assemblée. On ne demande pas à l'Église d'imposer sa doctrine, seulement d'être ce pour quoi elle a été instituée, pleinement et sans hésitation, surtout

---

« *Seigneur, viens et vois* »...

lorsqu'elle est chez elle. Ce n'est pas mépriser ceux qui sont loin d'elle à vue humaine. C'est, au contraire, les respecter.

Ce serait quand même bien mieux qu'il y ait la messe. Il arrive qu'on dissuade des familles, jugées, à tort ou à raison, pas assez croyantes, d'en demander une. C'est fâcheux. Il se produit aussi qu'on proscrive la messe pour tous les fidèles en bloc. C'est inadmissible.

Dans le premier cas, rappelons que tout le monde a droit à l'intégralité du message de salut, à la plénitude de la grâce et de la communion des saints. Chacun est assez grand pour écouter ou non, se laisser toucher ou non. À trop vouloir se conformer à ce qu'on croit que les gens sont, on risque de les décevoir profondément, pire de les blesser, en leur donnant le sentiment que l'Église est un club pour des nantis du spirituel, voire du reste, et qu'eux-mêmes n'ont pas été jugés dignes de Jésus-Christ. Même si on est loin de l'Église, c'est vexant. On a l'impression qu'elle fait acception des personnes. Elle n'a pourtant rien à voir avec un soupçonneux portier d'hôtel de luxe ou avec une vendeuse méprisante qui toiserait le client mal vêtu en pensant qu'il n'a pas les moyens de ce qu'il demande. Justement parce que Dieu est le seul qui nous appelle à acheter sans argent et à prendre sans limites. Et sa grâce n'est pas prévisible. Nous n'en sommes pas les maîtres, même si elle peut passer par nous. Alors pourquoi rechercher des cérémonies de substitution et hésiter à propos de la messe qui est le propre sacrifice de rédemption du Christ, ce qu'il y a de plus grand, au-delà même de ce que nous comprenons ? Peut-être dans certains cas par désir de ne pas fourvoyer les choses saintes ? Trop de prêtres ont eu l'expérience de célébrations dont le sens semblait échapper à la grande majorité des présents et en ont conçu une légitime insatisfaction. Et pourtant, le Christ n'a pas dit au semeur de ne jeter ses grains que dans la bonne terre. Il nous les montre tombant indifféremment en terre et dans les pierres. Mieux vaut prendre le risque de l'incompréhension, de l'indifférence ou de l'hostilité, si frustrante que soit cette situation, que celui d'avoir désespéré un seul de ceux qui étaient là. L'essentiel est que le désespoir ne triomphe pas là où la foi pouvait se transmettre, que les familles ne soient pas laissées seules face au cercueil puis, plus encore face à la fosse béante, seules face à leur deuil que la société leur dénie, face à leurs interrogations douloureuses.

Mais il est parfois défendu aux prêtres de célébrer la messe aux enterrements. Il ne s'agit plus de la réserver à des pratiquants

## TÉMOIGNAGES *Olivier Chaline*

reconnus mais de la supprimer pour tout le monde. La messe n'est certes pas un privilège pour une élite, mais en priver tout le monde, à commencer par les catholiques fervents et connus comme tels, c'est infliger une blessure supplémentaire aux familles. Non seulement elles viennent de perdre un être cher, mais voilà que l'Église, loin d'être secourable, les traite sans charité. Pareille attitude devient intolérable lorsque la même Église consent à ce qu'il y ait une messe pour des célébrités à la vie contestable qu'on traitera avec ménagement... A-t-on mesuré ce que peut-être la souffrance de ceux qui savent qu'on ne dira pas la messe à leur enterrement ? et celle des familles (qui peuvent compter un prêtre) ? L'Église serait-elle une bureaucratie autoritaire insoucieuse de ses administrés qu'elle aurait le droit de brutaliser ?

Au total, quel avantage peut-il y avoir pour elle à se faire inconsistante devant les « mal croyants », inconsciemment méprisante devant les pratiquants occasionnels et tyrannique envers les fidèles les plus réguliers ? La foi, l'espérance et la charité en souffrent et l'Église déçoit.

On attend d'elle qu'elle soit à propos de la mort et de la résurrection un interlocuteur valable. Elle l'est si plusieurs conditions se trouvent remplies.

D'abord, si elle admet qu'elle a, aux enterrements, les vivants les plus extraordinairement réceptifs. Pratiquant ou non, chrétien ou pas, c'est soi-même qu'on voit dans le cercueil : l'égoïsme est à la fois poussé à bout et vulnérable. Dans une assemblée, il y aura toujours ceux qui ne comprennent rien à rien, attendent l'heure du repas ou feront les esprits forts. Tant pis pour eux. Mais il y a tous les autres, tels qu'aucun baptême, aucune communion, aucun mariage ne les ont rendus si attentifs. La mort a ouvert d'un coup une béance que les sollicitations du quotidien masqueront peut-être ensuite. La liturgie est là pour faire sentir la force de l'espérance chrétienne, en rendant leur sens à des mots, trop connus, oubliés ou inconnus. La foi en la résurrection, réaffirmée par la parole propre du prêtre, manifestée par la liturgie, peut aller profond. Tout n'est pas dans les mots et peu importe qu'on ne comprenne pas tout. Il y a un apaisement, une consolation qui passent par cela même que l'on pressent sans le comprendre clairement, par des gestes qui ne viennent pas d'être inventés, par tout un rituel qui canalise la peur et la douleur, les élève et les porte jusqu'à l'abandon à Dieu.

---

« *Seigneur, viens et vois* »...

Remettre à Dieu un être cher, même une simple connaissance, le porter en terre, ne sont pas des actes anodins. On touche là au sacré que la liturgie doit assumer. Les premières civilisations se remarquent à leurs tombes et à ce qui se devine de rites autour. Même dans une foi solide, il y a la conscience d'un profond mystère dans lequel la liturgie nous fait pénétrer. Le geste, le rite sont alors décisifs et il est important qu'on sache bien qu'ils ont été accomplis pour de bon, ni bâclés ni au rabais. Non pas d'abord parce que cela les rendrait moins efficaces pour le défunt, mais parce que leur force apaisante est alors plus grande sur la foi des vivants. La liturgie des morts ne souffre pas le bricolage ni la subjectivité. Elle doit apporter la certitude ferme qui manque tant et qui n'est pas inventée par les hommes. Dans ses mots et ses gestes, elle traduit la miséricorde divine qui rejoint chacun de nous, venant de la croix et de la résurrection. Un croyant ne peut entendre cela sans frémir car c'est dans la propre mort du Christ qu'il entre comme dans une étroite chaussée jetée, droite, à travers d'effrayants marécages.

Si l'Église n'est pas capable de faire surgir la miséricorde du crucifié là où les gens en ont le plus besoin, elle manque son but. On n'a plus besoin d'elle. Le sel de la terre s'est affadi et on peut le jeter. C'est parce qu'il y a une vraie présence aux familles endeuillées qu'il y aura des baptêmes et toute la suite de la vie chrétienne. Si on voit que l'Église fait le poids, n'esquive pas la mort, ne se dérobe pas non plus devant sa mission, alors on lui fera confiance, parce qu'elle apporte un réconfort d'un autre ordre que des condoléances humaines. La foi se transmet aussi, dans l'imprévisibilité de la grâce, lors des funérailles. Une messe est bien davantage que ce que nous faisons et voyons. Qui saura jamais si la foi d'un seul en la résurrection dans toute une cérémonie funèbre ne suffit pas à porter toute l'assistance ? Comment dire le scandale (au sens exact de ce qui fait chuter) de voir enterrer un chrétien, parfois tout à fait fervent, sans messe parce qu'il en a été décrété ainsi dans son diocèse ?

Il y a tout une réflexion à reprendre sur les funérailles qui pose la question du trop fréquent silence sur les « fins dernières ». Quelle prétention ridicule que de s'énoncer « experte en humanité », si c'est pour se taire là-dessus ! La mort, le jugement, la résurrection ne sont-ils pas à ce point centraux dans la foi qu'on puisse se permettre d'en parler aussi peu et de si mal y préparer les chrétiens ? Ceux-ci pourraient davantage répondre de leur espérance face aux incroyants. On éviterait mieux le scandale de ces baptisés qui ignorent la

## TÉMOIGNAGES Olivier Chaline

résurrection et admettent la réincarnation. On saurait mieux comment c'est à travers la mort que nous sommes appelés à la vie même de Dieu. Si l'Église ne dit pas tout ce qu'elle *seule* peut dire à ce sujet, d'autres parleront à sa place en multipliant les aberrations. Les friches chrétiennes voient pousser une végétation dégénérée et scandaleuse, précisément là où aurait dû se transmettre la foi<sup>3</sup>. Autant que la catéchèse, les funérailles sont un enjeu pour la tradition de notre foi qui est notre raison de vivre et parfois de mourir. Bossuet l'avait proclamé, à sa manière, en conyant ses auditeurs à venir voir avec le Christ :

« Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances ; venez voir tout ensemble, la dissolution et le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort ; *Veni et vide.*<sup>4</sup> »

Olivier Chaline. Professeur d'histoire moderne à l'Université de Rennes II et surtout témoin de divers enterrements, les uns cernés par le désespoir, les autres traversés par l'espérance.

3. Deux siècles avant halloween, le péril a été désigné clairement et avec une étonnante prescience par Chateaubriand dans le *Génie du christianisme*, III<sup>e</sup> partie, livre V, chap. 6 : « S'il (le peuple) cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange qu'il n'en connaîtra pas l'objet : il tremblera dans un cimetière où il aura gravé que la mort est un sommeil éternel ; et, en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la bohémienne, ou chercher ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les conjurations, la nécromancie, ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion, et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire quand on ne croit rien ; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortilèges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. »

4. BOSSUET, *Sermon sur la mort*, Garnier-Flammarion, Paris, 1970, pp. 132-133. Sans en avoir l'air, Bossuet associe le regard des fidèles à celui du Christ dont la venue est réclamée par l'entourage de Lazare. C'est à la suite du Christ qui rend la vie, que nous sommes conviés à venir voir le tombeau et à y trouver la promesse de notre propre résurrection.

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Antoine BIROT

## Drame divin, côté Père

Une exégèse théologique de la parabole des vignerons

Jésus se mit à dire au peuple la parabole que voici : Un homme planta une vigne, puis il la confia à des vignerons et partit en voyage pour un temps assez long. Le moment venu, il envoya un serviteur aux vignerons pour qu'ils lui donnent une part du fruit de la vigne ; mais les vignerons le renvoyèrent les mains vides, après l'avoir battu. Il recommença, envoyant un autre serviteur ; et celui-là aussi, ils le battirent, le couvrirent d'outrages et le renvoyèrent les mains vides. Il recommença, envoyant un troisième ; et celui-là aussi, ils le blessèrent et le jetèrent dehors. Le maître de la vigne se dit alors :

– « *Que faire ? J'enverrai mon fils bien-aimé ; peut-être le respecteront-ils ?* »

Mais, à sa vue, les vignerons faisaient entre eux ce raisonnement :

– « *Celui-ci est l'héritier ; tuons-le, pour que l'héritage soit à nous.* »

Et, le jetant hors de la vigne, ils le tuèrent. (...)»

(Luc 20, 9-15)

**D**ANS cette parabole, le plus mystérieux n'est pas l'attitude terrible des vignerons : celle-ci nous est malheureusement bien connue, elle est caractéristique de l'homme pécheur qui ne cesse d'offenser l'amour. Ni celle des serviteurs : ceux-ci se comportent normalement, ils ont reçu une mission et tâchent de

**SIGNETS** \_\_\_\_\_ **Antoine Birot**

l'accomplir (tels les prophètes de l'ancienne Alliance). Ce qui apparaît unique, inouï, tout simplement incompréhensible, c'est *l'attitude du maître de la vigne* : « *Que ferai-je ?* » s'interroge-t-il ; et pourtant, mystérieusement, tout en sachant le sort que les mauvais vigneron ont réservé à ses serviteurs, il décide : « *J'enverrai mon Fils bien-aimé.* »

Mystère insondable : qu'est-ce qui remplit le cœur du Maître, qu'est-ce qui habite le cœur de Dieu le Père, lorsque, à l'encontre de toute prudence humaine, il décide d'envoyer, seul, vers la région de tous les dangers, son Fils bien-aimé ? Quant à ce qui remplit le cœur du Fils, lorsque celui-ci se laisse envoyer par le Père pour aller vers ceux qui haïssent, refusent, frappent et outragent, l'Écriture se tait. Ce silence, qui recouvre comme un voile le cœur du Fils marchant vers l'Heure décisive, n'a rien d'étonnant : Jésus, qui raconte cette parabole, ne s'arrête jamais sur lui-même ; toujours, il renvoie au Père, il ramène l'attention vers lui. De son côté, l'Esprit de Dieu n'apparaît pas ici, sauf implicitement, sous la forme de l'accord parfait entre Père et Fils.

**Drame divin et Tragédie**

Il y a là *deux pôles* qui se distinguent clairement selon leur plan d'existence :

– D'une part, tout ce qui se passe au ciel, dans la Trinité, et en particulier dans le cœur du Père, qui prend la décision d'envoyer son Fils dans le monde pécheur. Une telle décision relève du plan éternel, elle surplombe le temps créé ; en tant que décision divine, elle ne peut être que trinitaire (en raison de l'égalité, de la consubstantialité des personnes divines, une décision en Dieu intègre le point de vue propre des trois personnes). Finalement, elle est assumée très précisément par le Père : *moi*, « *j'enverrai mon Fils bien-aimé...* ».

– Puis vient la réalisation historique de la mission divine. Elle comporte, à son terme, le rejet par les pécheurs et finalement la mort tragique du Fils dans sa mission.

Dans l'Écriture, le premier pôle, exposé à partir d'un grand nombre de points de vue différents, ne donne nulle part lieu à une synthèse systématique. Cela ne doit pas nous étonner. L'inverse n'aurait-il pas été plus surprenant de la part de l'Amour absolu, qui, quand il offre l'accès à son mystère, ne s'impose pas, mais laisse à la créature la liberté de le percevoir ? En tout cas, les perspectives

---

### *Drame divin, côté Père*

multiples restent éparses. Chez les Pères, la situation est analogue : leur sens du mystère, la catholicité de leur pensée, la multiplicité des points de vue qu'ils sont capables d'adopter pour ne pas rétrécir la vérité révélée, font que, même s'il ne se trouve pas, chez eux, de spéculation particulière et synthétique sur le mystérieux « conseil divin » (Maxime le Confesseur) qui a conduit à l'envoi du Fils, la transmission du dogme est assurée dans tous ses aspects.

Avec l'essor de la scolastique au XIII<sup>e</sup> siècle, et les nouveaux paramètres à partir desquels s'élabore la science sacrée, c'est un profond changement de climat qui s'opère, clairement repérable dans la *Somme de théologie* [ST] de saint Thomas : partant d'une considération initiale de la divinité comme être premier, le théologien-philosophe s'autorise une étude des « attributs divins » qui ne tient pas compte des données bibliques trinitaires (Ia, q. 2-26). Il engage par là une doctrine sur Dieu qui, malgré l'ajout de considérations sur les personnes (q. 27-43), ne parvient pas à rendre compte du mystère *de la forme et de l'exercice trinitaire* de la liberté divine. Cette question, de fait, se trouvera chez lui éludée<sup>1</sup>. Ainsi, par la suite, la théologie d'école demeure indifférente à ce thème, qui ne refait surface que chez les « spirituels »<sup>2</sup>. Avec Hegel et l'idéalisme

1. Qu'il s'agisse de la science (Ia, q. 14), de la vie (q. 18), de la volonté (q. 19), de l'amour (q. 20), de la puissance (q. 25) ou de la béatitude (q. 26) de « Dieu », on ne trouve rien chez Thomas « que ne puissent dire également de la cause première ou du créateur le philosophe, n'importe quel monothéisme et, bien entendu, le Juif ou le musulman » (A. PATFOORT, *La Somme de Saint Thomas et la logique du dessein de Dieu*, Parole et Silence 1998, p. 51). Nulle part ailleurs dans la *Somme* on ne regagne la dimension trinitaire de la liberté en Dieu. De fait, c'est devenu impossible parce que la volonté libre est (à tort) considérée désormais comme acquise, dans le cadre de l'étude de l'« essence » et des attributs divins. La rigueur de Thomas garde quelque chose d'exemplaire. Mais c'est son point de départ lui-même qui doit être critiqué : cette conception non trinitaire de la simplicité divine préjugera sur bien des points de la liberté et de son exercice en Dieu.

2. Mechtilde DE MAGDEBOURG (*Das fließende Licht der Gottheit*, III, 9, éd. Benziger, Einsiedeln 1955), Brigitte de Suède (*Les Révélations*, I, 24 ; 38 ; tr. fr. Burtin 1991, 72-74, 164-165), Jean de la Croix (« *Au commencement demeurait* ». *Neuf Romances*. Cf. *Œuvres complètes*, Paris 1990, pp. 155-177). Dans *L'icône de la Trinité d'André Roublev* (Éditions du Lion de Juda, 1986, p. 37 ss et 85 ss), Nicolai Greschny montre comment, dans cette célèbre icône, le thème de l'hospitalité d'Abraham s'ouvre explicitement au Colloque éternel des Trois à propos de l'envoi du Fils et de sa Passion, matérialisé sur l'autel par la coupe dans laquelle se reflète le visage du Fils.

**SIGNETS** **Antoine Birot**

allemand, le coup de semonce est tel que la pensée chrétienne sur Dieu est sommée de s'expliquer : *quid* de la liberté de Dieu et de son rapport au monde ? De la Trinité et de la Croix ? De la liberté des Personnes en Dieu ? Ensuite, la dogmatique catholique verra, parmi bien d'autres essais de renouveau<sup>3</sup>, se déployer l'effort inouï de Balthasar pour ressaisir le salut comme un drame. Cette fois, le mystère de la liberté de Dieu est considéré au centre de la dogmatique biblique, et précisément en tant que liberté infinie *trinitaire*<sup>4</sup>. Dans toute décision divine en tant que telle, dira Balthasar, est impliqué l'engagement libre de chacune des trois personnes<sup>5</sup>. S'il en est ainsi, la question qui nous occupe, la décision en faveur du monde du Dieu d'amour, conduisant à l'envoi du Fils vers des vigneron rebelles et homicides, est en soi un authentique *drame* divin<sup>6</sup>. Quel accès avons-nous à ce mystère ? Un seul : le témoignage massif de l'Écriture sur *la conscience de mission*, absolument

3. De BARTH (*Dogmatique ecclésiastique III/1*, t. 2, Genève 1956, p. 74 ss), RAHNER (*Écrits théologiques* 8, Paris 1967, p. 107ss), MÜHLEN (*L'Esprit dans l'Église*, Paris 1969, jusqu'à MOLTSMANN (*Trinité et Royaume de Dieu*, Paris 1984, p. 31ss) et GRESHAKE (*Der dreieine Gott*, Freiburg im Br.-Basel-Wien 1997), il semble acquis que toute tentative de considérer les attributs divins à partir de l'unique essence en faisant abstraction du processus trinitaire ne peut aboutir. Quant à l'attention renouvelée pour la liberté de Dieu, elle bouillonne « au sein d'une diversité d'approches qui rappelle la période anténicéenne » (J. Wolinski, « Trinité », *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, 1998, 1171).

4. *Theodramatik III/1* (Einsiedeln 1976), pp. 231-235 (toutes les traductions sont revues). Sur la nécessité d'aborder les attributs divins dans un éclairage trinitaire, cf. *Theodramatik IV* (Einsiedeln 1983), p. 57-58, et surtout *Theodramatik II* (Einsiedeln 1985), pp. 117-138.

5. *Theodramatik III/1*, p. 233 ; *Theodramatik IV*, pp. 71-78. L'aporie scolastique de la génération du Fils par mode de nature, et non de volonté (cf. *ST Ia*, q. 41, art. 2) est dépassée suivant Adrienne von Speyr, qui mentionne une « récapitulation » en Dieu des Processions « naturelles » au sein d'une liberté divine absolue, qui va jusqu'au fond » ; cf. *Théologique III* (Bruxelles 1996), p. 445 : « la liberté une de l'essence divine, qui est possédée par les Hypostases toujours selon la manière propre de chacune, de sorte que l'unité de la volonté divine est toujours aussi le résultat d'une intégration des intentions des Hypostases ». Le mystère de Dieu doit être vu comme *amour*, donc, métaphysiquement, à la fois comme être et événement.

6. *Theodramatik III* (Einsiedeln 1980), pp. 297-309 ; *Theodramatik IV*, pp. 221-243.

## *Drame divin, côté Père*

unique, que Jésus a eue. À partir de ce centre, il n'est pas difficile de saisir comment s'intègrent les vues éparses du Nouveau Testament sur l'origine éternelle de cette mission trinitaire<sup>7</sup>.

Quant au second pôle, il ne peut être saisi dans toutes ses dimensions qu'à la lumière du premier. Une véritable christologie, ayant la croix pour cœur, peut-elle d'ailleurs ne pas être de part en part trinitaire ?

Tels sont donc les deux pôles : d'un côté, le drame d'amour qui se déclenche dans l'éternité, là où la Trinité se décide pour le salut du monde, précisément quand le *Père* assume la décision trinitaire et toute la responsabilité de l'envoi ; de l'autre côté, la tragédie : la Croix et la mort du *Fils*<sup>8</sup>.

7. Comme Thomas l'a vu à la suite d'Augustin, quand il s'agit d'une personne divine, la Mission ne peut être autre chose que sa procession d'origine, prolongée dans le temps (*ST I*, q. 43). Mais la priorité de l'essence rejaillit sur sa compréhension de la liberté des personnes. S'interrogeant sur l'obéissance du Christ au Père, il écrit : « entendons simplement que le Père communique sa science au Fils comme il lui communique son essence » (Ia, q. 42, art. 6, ad 2m). La « communication » efface ici le mystère personnel du don de soi, où le donateur sait donner mais aussi s'effacer, pour laisser l'autre recevoir et vivre le don dans une vraie liberté. La priorité de l'immutabilité de Dieu fait de l'Incarnation un événement *n'affectant pas la Personne divine en tant que telle* (IIIa, q. 16, art. 6, ad 2m). Thomas ayant exclu toute distance et différence en Dieu, il ne peut concevoir que la volonté divine intègre le point de vue propre des trois Personnes. Dans la Trinité, le Père « de toute éternité, lui donne [au Fils] le vouloir de ce qu'il y aura à faire » (q. 42, art. 6). Thomas ne pense pas la spontanéité de l'offrande du Fils. D'où une inéluctable hétéronomie (IIIa, q. 47, art. 2 et 3). Comment comprendre alors la croix, où se distinguent « ma volonté » et « ta volonté » (*Matthieu* 26, 39) ? Thomas avait pourtant établi ailleurs que « la cause qui a conduit le Christ à verser son sang, ce fut l'Esprit Saint, car c'est sous son inspiration et avec son impulsion qu'il l'a fait » (*Lectura in Hebraeos* c. 9, lect. 3, § 444). C'est là qu'il faut chercher la solution.

8 La suite de la parabole : le châtimeut des coupables (« Il fera périr ces vignerons » : 16 a) ; la fidélité de Dieu à son plan de salut (« Il donnera la vigne à d'autres » : 16 b), puis les paroles infiniment graves de Jésus sur « la pierre rejetée, devenue pierre angulaire » (17 : annonce voilée de la Résurrection) et, à partir de là, dans une perspective eschatologique incluant « tout homme qui tombera sur cette pierre », le Jugement (18 : « il sera brisé », « réduit en miettes ») – tout cela ne fait que tirer au jour, pour les destinataires, les conséquences de ce qui vient d'être affirmé. Les réalités créées et historiques, relevant de l'économie (refus des serviteurs, mise à mort du Fils, jugement

**SIGNETS** \_\_\_\_\_ **Antoine Birot****Le Drame divin**

*À travers le Fils qu'il nous a envoyé, nous connaissons l'amour du Père*

Par l'envoi de l'Unique, de son Fils bien-aimé, dans une mission terrestre infiniment périlleuse, là où tous les envoyés précédents ont échoué et subi l'humiliation, se dévoilent les sentiments les plus intimes de Dieu à notre égard : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique... pour que le monde soit sauvé par lui » (*Jean* 3, 16). Le coût de ce don, l'intensité infinie du renoncement qu'il suppose pour le Père, tout cela nous donne la mesure de l'intensité de son amour pour nous. Qui peut prendre la mesure totale de l'amour que Dieu nous porte, en considérant ce sacrifice inouï (infini) que doit représenter pour le Père le don de son Fils ?

*De la Mission imprévisible de Jésus à la décision éternelle trinitaire*

Une fois dans le monde, Jésus en a une conscience extraordinairement vive : ce n'est pas de lui-même qu'Il est venu dans le monde (*Jean* 7, 28), mais c'est le Père, dans son dessein d'amour, qui l'a envoyé (8, 42). Pour Jésus, l'existence sur la terre est donc une existence de mission, et s'il engage toutes ses forces pour que la mission soit menée à bonne fin (5, 36 ; 17, 4), c'est fondamentalement par amour pour son Père, par volonté de le servir et de le glorifier ; et réciproquement, c'est par amour pour son Fils et pour le monde (17, 23) que celui-ci l'a envoyé.

Or Jésus, lui aussi, est Dieu, autant que son Père et que l'Esprit ; dans la Trinité, il ne leur est pas inférieur. Comment peut-il se faire alors que Jésus soit personnellement sur terre dans un état de mission, à tel point qu'on ne voit absolument jamais son « moi » se détacher de sa mission ? Comment celui qui est Dieu, l'infini et l'absolu, peut-il être ainsi dans la condition d'*envoyé*, qui implique en elle-même, par définition, l'obéissance au commandement donné

---

inexorable), dans toute leur puissance tragique, sont portées, englobées et dépassées par des affirmations de nature théologique infinie : le projet absolu de salut pour tous.

## *Drame divin, côté Père*

par un autre (12, 50) ?

Dira-t-on qu'il obéit comme homme mais non comme Dieu ? Cette réponse tombe tout simplement à côté de la question, puisque le mystère est précisément qu'il est *personnellement* envoyé par le Père. À tout moment dans la mission, il est donc en personne le Fils, qu'on ne peut couper en deux parties, dont l'une obéirait et l'autre non<sup>9</sup>.

Comment expliquer alors le mystère de cette obéissance d'amour de Jésus, au sein d'une mission manifestement si centrale, si profonde, si unique, qu'on n'aperçoit aucun écart, dans la conscience de Jésus, entre son « moi » et sa mission ? Comment comprendre que son « moi » ait pu, depuis toujours, coïncider avec sa mission ? – Dans la conscience de Jésus, dit Balthasar, « l'identité entre la conscience du moi et la conscience de mission ou, ce qui signifie la même chose, le “consentement” impensable d'avance de Jésus avec la volonté paternelle de mission, la coïncidence de sa libre volonté fondamentale avec la volonté fondamentale du Père, cela renvoie à un événement mystérieusement supratemporel qui ne peut être autre chose que la décision *trinitaire unanime* de salut, par laquelle fut décidé l'envoi du Fils<sup>10</sup> ».

*La décision de Dieu pour le salut du monde, débouchant sur l'envoi du Fils, est un drame d'amour aux dimensions infinies*

Jésus est le vrai Dieu né du vrai Dieu. Même dans la Mission il est toujours un avec le Père (*Jean* 10, 30). S'il donne sa vie, dit-il, c'est de lui-même (10, 18). « Par un Esprit éternel, il s'est offert lui-même à Dieu » (*Hébreux* 9, 14; *cf* 10, 5-10). Mais comment comprendre cela en lien avec sa Mission ? Comment comprendre la *coexistence* entre liberté, c'est-à-dire spontanéité absolue, et envoi par le Père ? Quelle origine peut expliquer la conscience impensable d'avance qu'a Jésus, aussi bien de sa mission que de son consen-

9. *Cf. Theologik II*, p. 117-118.

10. *La Dramatique divine, II/2, Les personnes dans le Christ*, trad. fr. Namur, 1988, pp. 149-150. *Unvordenklich* gagne à être traduit par « imprévisible » (comme le font J. Doré et J. Greisch dans *Théologique III*) plutôt qu'« immémorial » (traduction R. Givord et J. Léonard). (NdIR : « Imprévisible », ou « impensable d'avance » désigne ici à la fois la liberté imprévisible qu'on ne peut soumettre à une nécessité extérieure et la nécessité supérieure – spontanée – du don de soi par où le Fils excède tout savoir humain).

**SIGNETS** **Antoine Birot**

tement à celle-ci ?

L'origine, en toute hypothèse, c'est l'Amour absolu, la vie, la béatitude parfaite de Dieu au ciel. Mais justement, cette plénitude éternelle, infiniment vivante, comprend ce qui se passe dans la Trinité lorsque le Père projette le monde (dans son Fils et pour lui : *Ephésiens* 1, 4 ; *Colossiens* 1, 16) et que l'ombre du péché du monde survient dans la lumière trinitaire<sup>11</sup>. Pour nous, créatures, ce qui advient alors dans l'Amour absolu demeure un mystère. Ce ne sera jamais « explicable » que par l'Amour absolu. Et nous ne pourrons jamais en avoir que des formulations humaines fragmentaires, dans le cadre tracé par les énoncés bibliques. Une vue d'Adrienne von Speyr peut ici nous indiquer la direction : le Fils, dit-elle, tellement tourné vers le Père (*Jean* 1, 18) dans l'Amour trinitaire, a ressenti *dans le Père* le caractère offensant du péché ; il n'a pas d'abord considéré les effets du péché sur lui-même, le Fils (bien qu'il soit Dieu lui aussi), mais en ce qu'ils atteignaient le Père<sup>12</sup>. Et alors, dans un mouvement de pur amour, avant même toute « considération » précise sur « ce qui pourrait être envisagé dans le détail » pour « réparer », expier le péché du monde (*Hébreux* 2,17), *le Fils s'est offert au Père*.

Si l'Amour trinitaire est éternel, on doit ajouter immédiatement que l'offrande du Fils (qui survient *spontanément* dans la Trinité), rencontre en réalité chez le Père ce qu'on pourra désigner comme une « attente », une forme de l'amour vivant du Créateur : celui-ci, de toute évidence, ne peut pas se résigner purement et simplement au fait du péché de sa créature. Car le Père avait voulu sa créature dans son Fils et pour son Fils ; par amour, non pour la mort, mais pour la vie. Ainsi, dans le dialogue intradivin (dans ces échanges infinis qui constituent la vie éternelle de Dieu), quand il est question originellement du monde à créer et à sauver, on doit reconnaître – moyennant les transpositions nécessaires – que cette attente du Père revêt un caractère de « prière » divine. Et cette « prière » absolue du Père est pourtant comme devancée par la prière d'offrande du Fils : le Fils entre dans le désir du Père avant même que celui-ci soit formulé, il anticipe le désir de son Père, dans un échange d'amour.

11. Voir A. VON SPEYR, *Das Allerheiligenbuch, II* (Nachlassband [NB] I/2), Einsiedeln 1977, pp. 104-108 ; *Das Wort und die Mystik, I* (NB V), Einsiedeln 1970, pp. 258-260, H.-U. VON BALTHASAR et A. VON SPEYR, *Au cœur du mystère rédempteur*, CLD 1980, pp. 37-40 et 45-46.

---

### *Drame divin, côté Père*

Autrement dit, quand le Fils s'offre au Père pour le monde, il lui remet un « oui » (2 *Corinthiens* 1, 19) qui devance la demande adressée par le Père. Ce oui est prononcé par le Fils qui est « d'abord », librement, entré dans le désir de son Père, en anticipant ce désir. Ce « oui », quand il apparaît au sein de l'Amour, peut alors être en toute vérité un oui prononcé *dans l'obéissance*, même si celui qui le prononce est Dieu autant que le Père et l'Esprit. Cette façon de venir spontanément au devant de l'attente de l'autre est sans aucun doute un trait des plus caractéristiques de l'Amour trinitaire, qui est en chaque personne un Amour *parfaitement oublieux de soi*. Ainsi, prière et offrande, vouloir et laisser-arriver, don et accueil, attente et accomplissement (un accomplissement divin, qui surabonde et surpasse toute attente), doivent être reconnus en Dieu, malgré les processions trinitaires, comme uns : aussi éternels et originels les uns que les autres<sup>13</sup>.

L'on retrouve ainsi Balthasar. Le caractère impensable d'avance (*Unvordenklichkeit*), pour la conscience de Jésus, de sa mission et de son consentement à celle-ci (de son offrande spontanée de soi pour elle), renvoie à une décision *trinitaire* unanime concernant le salut du monde. C'est donc une décision qui implique l'engagement libre et spontané de chacune des trois Personnes. Par là « est interdite toute position d'une priorité : comme si par exemple le Père "offensé" par le péché avait primitivement poussé le Fils à rétablir par sa croix l'ordre de la création. *Tout aussi primitive est l'offre de soi du Fils* pour cette œuvre et l'offre de soi de l'Esprit pour son action médiatrice en vue de cette œuvre, une offre dont – en parlant toujours très humainement – l'acceptation n'a pas dû moins coûter

12. « Avant l'Incarnation, chacune des Personnes divines ressent principalement dans les autres ce que le péché a d'offensant ; et le Fils devient homme avant tout pour expier l'offense faite au Père et à l'Esprit. » Plus tard « comme homme Il prouvera au Père qu'un homme peut être bon, que le mal par conséquent ne vient pas du Créateur, et Il détournera du Père les flèches du péché en les dirigeant sur Lui-même, à la Croix », A. von Speyr, *Objektive Mystik* (NB 6), p. 110.

13 A. VON SPEYR a montré comment le dialogue trinitaire doit être considéré comme la Prière originelle, dans laquelle sont précontenus tous les modes créés de prière. Cf. *Le monde de la Prière* (Bruxelles 1995), pp. 23-65 ; Balthasar, *Theodramatik IV*, pp. 83-86.

14. *Dramatique divine* II/2, p. 150.

**SIGNETS** 

---

 **Antoine Birot**

au Père que son exécution par le Fils avec l'aide de l'Esprit »<sup>14</sup>.

*La préfiguration de la Croix et le sacrifice du Père*

« Une offre dont l'acceptation n'a pas dû moins coûter au Père. » Nous voici au point décisif. Quand le Fils s'offre pour le monde, aux yeux du Père, ce don de soi apparaît dans son caractère absolu. L'Écriture l'affirme : pour le Père il y a là *une pré-figuration de la Croix*, au sens où le Fils est, par le Père, pré-connu (1 Pierre 1, 20) comme Agneau, avant même la création du monde. Le Fils, dans la Trinité éternelle, présente une disponibilité si totale, si inconditionnelle qu'il apparaît aux yeux du Père comme l'Agneau si pur, si offert, si abandonné, qu'il est prêt absolument à tout (un « tout » qui comprend d'avance, implicitement, la Croix<sup>15</sup>). Ce mouvement d'offrande du Fils à son Père est un mouvement spontané de l'Amour. Un mouvement gratuit et libre, pure affirmation de l'Amour, pure offrande de soi qui n'a, à l'origine, encore rien de douloureux, mais qui est au contraire l'expression d'une joie divine éternelle et effective : celle de pouvoir tout offrir au Père.

Ce qui est vécu alors par le Père ne peut être que d'une profondeur et d'une gravité divines proprement indicibles. « *Que ferai-je ?* » (Luc 20, 13). Recevant l'offre d'Amour de son Fils, le Père, dans son regard éternel de Père, peut mesurer dès ce moment-là le risque infini et tout le poids de souffrance qui attend le Fils, si celui-ci est envoyé dans le monde. Dès cet instant, il peut discerner, dans les traits de son Fils divin, tout à la joie du don absolument oublieux de lui-même, tout ce qu'Il devra endurer comme « Agneau » de Dieu, si lui, le Père, répond positivement à son offre, s'il permet que passe sur lui toute l'aliénation du monde.

Ce qui remplit alors le cœur du Père est un mystère d'amour absolument inexprimable. Sans oublier un seul instant qu'il s'agit là de mots humains cherchant à viser le moins mal possible le mystère de Dieu, l'on pourrait dire d'un côté que le Père voit d'avance toute la souffrance que le Fils devra connaître s'il est envoyé dans le monde pécheur. (Comment son cœur ne serait-il pas broyé d'avance

15. Nous entendons par là la Passion, jusqu'à la mort dans la déréliction, mais aussi le versant intemporel de ce mystère dans l'Enfer, le Samedi Saint. Le Fils, qui éprouve la haine, le rejet et la mise à mort par les mauvais vigneron, n'expérimente pas uniquement l'*acte* de mourir mais aussi l'*état de mort*. Il a « goûté » la mort (*Hébreux* 2,9).

---

*Drame divin, côté Père*

à la vue de l'océan inimaginable de souffrances qui déferlera sur son Fils ?) Mais d'un autre côté, qui est en fait premier, il voit que le Fils, par cette offrande de lui-même, lui offre librement l'expression suprême de son amour. Peut-il alors dire non à son Fils ? « *Que faire ?* » Peut-il refuser l'offre, l'expression spontanée de l'Amour de son Fils ?

Alors se produit le mystère le plus inouï : par amour pour son Fils et pour le monde, assumant d'avance le poids de tout ce qui s'en suivra de souffrances pour le Fils, le Père accueille le don de soi du Fils : *il dit « oui » à son Fils*. C'est pour laisser au Fils la liberté d'exprimer son amour, parce qu'Il veut « croire » en l'homme, que, contre toute attente, l'Amour du Père, en disant « oui » au Fils, prend le risque d'envoyer son Fils. Ainsi, conscient du risque infini impliqué dans cette Mission, et prenant en charge, justement, d'avance (dans sa « pré-Passion »), tout le poids de ce qui se profile pour le Fils, moyennant quelque chose comme une « espérance » divine (« *Peut-être le respecteront-ils ?* »), *le Père prend la responsabilité de l'envoi du Fils éternel dans le monde*.

Alors toute l'« économie du salut » s'enclenche. À commencer par ce mystère : sachant que le Père accueille et accepte son offrande totale de lui-même, le Fils *se remet* d'une manière absolue entre les mains de celui-ci.

*Au point de départ de l'Économie du salut : le mystère du dépôt*

Nous passons ici de la pure « offrande de disponibilité » au mystère de la « remise » effective de soi. En se remettant lui-même entre les mains de son Père, le Fils lui remet tout ce qui lui est propre, tout ce qu'il a reçu de lui : tout son être, toute sa gloire divine, tous ses attributs divins, *afin que le Père puisse disposer de tout* et décider de ce qu'il faudra faire pour le salut du monde. Ce mystère, qui advient au plan des relations personnelles entre le Fils et le Père, donc dans l'unique Esprit, Adrienne von Speyr l'a appelé la « mise en dépôt » (*Hinterlegung*) des attributs divins du Fils dans les mains du Père. Alors le Père apparaît, au point de départ de l'économie du salut, comme celui qui assume et porte, pour deux, toute la respon-

16. A. VON SPEYR, *Jean, le discours d'adieux, I* (Paris 1982), p. 134-135 ; *Objektive Mystik* (NB VI, Einsiedeln 1970) p. 156 et 141 ; Balthasar, *Dramatique divine II/2*, p. 153 et 182 ; *Theodramatik IV*, pp. 232-234 ; *Theologik II*, pp. 262-264.

**SIGNETS** **Antoine Birot**

sabilité du plan rédempteur sur le monde<sup>16</sup>. On est ici au point précis indiqué par saint Paul dans l'*Épître aux Philippiens* (2, 7), où l'Apôtre indique que le Fils, qui était de condition divine, s'est, à l'origine de sa mission, dépouillé, littéralement, « vidé » (*ekenôsen*) lui-même. Dans son amour infini, malgré l'aspect « terrible » et pathétique que cela représente pour lui, le Père *accepte* que le Fils se dépouille, et il le reçoit en dépôt. Cet acte de « kénose » du Fils, de « dépôt », d'abandon, de remise de soi dans les mains du Père, est précisément à l'origine de l'envoi du Fils dans le monde : c'est parce qu'il y a cette remise de soi du Fils, moyennant le dépôt de ses attributs divins, et seulement pour cela, qu'il peut y avoir une authentique Mission<sup>17</sup>.

À partir de là, nous quittons le plan éternel, le plan du Drame divin, pour entrer dans le plan historique qui nous conduit jusqu'à

17. Sans dépôt, pas de vraie mission. D'où l'embarras, pour ne pas dire l'impossibilité, pour les théologies ignorant le concept de kénose, de déployer en un sens vraiment trinitaire la christologie. Ainsi, chez Thomas d'Aquin : « Mais parce qu'il était plein au plan de la divinité », demande-t-il à propos de *Philippiens* 2, 7, « se serait-il donc vidé au plan de la divinité ? Non, parce que ce qu'il était, il est demeuré, et ce qu'il n'était pas, il a assumé ; mais cela est à comprendre selon l'assomption de ce qu'il n'avait pas » « Le Christ s'est vidé, non pas *en déposant* (*non deponendo*) la nature divine, mais *en assumant* la nature humaine ». [...] L'Apôtre dit donc : il s'est vidé, parce qu'il a assumé la nature humaine. » (*Super ad Phil.* 2, 7, lectio II ; Marietti 57). « Il s'est vidé, non pas *en perdant* sa plénitude, mais *en prenant* notre petitesse » (*ST IIIa*, q. 57, art. 2, ad 2m ; cf. *Somme contre les Gentils* IV, chap. 34). Bref, le mystère de l'Incarnation « ne s'est pas accompli du fait que Dieu aurait changé en quelque manière l'état dans lequel il existe de toute éternité, mais du fait qu'il s'est uni à la créature, ou plutôt qu'il se l'est unie de façon nouvelle » (*ST IIIa*, q. 1, art. 1, ad 1m). On voit le problème : la « plénitude » que pense Thomas n'étant pas trinitaire, elle ne saurait s'accorder avec l'idée d'abaissement, de « kénose » ou de « dépôt ». Car dans ce contexte, une kénose ne pourrait que signifier une *perte*, idée qui doit à juste titre être repoussée. Quant à l'idée d'un « dépôt », elle n'est ici même pas concevable, puisqu'il n'y a pas d'altérité apte à recevoir et garder ce dépôt. La plénitude de l'Acte pur divin ne peut donc tout au plus que s'accorder avec une « assomption ». – Avec le concept de *mise en dépôt* (au plan des relations personnelles), il devient possible de rendre compte de la kénose christologique affirmée par Paul sans affaiblir la lettre de son texte, et sans qu'il y ait pour autant à imaginer une quelconque « perte de substance » en Dieu (qui serait pour le coup mythologie, et qui marque de fait nombre des théologies qui ont suivi Hegel). Thomas avait parfaitement

---

## *Drame divin, côté Père*

la croix, jusqu'à la Tragédie.

### **La Tragédie**

*Pendant la Mission du Fils sur la terre, la Trinité est dans une forme très particulière*

Pendant toutes les années que le Fils passe sur la terre, la Trinité est dans cette forme particulière que depuis Irénée on qualifie d'« économique » (le déploiement progressif, historique, du plan de salut divin) : le Père garde alors en dépôt tout l'être divin du Fils, que celui-ci lui a confié. Le Fils est maintenant dans le monde, là où le Père l'envoie, dans l'humanité qu'il a reçue du Père. Quant à l'Esprit Saint, qui est éternellement l'Esprit du Père et du Fils, il a pris la forme de l'Esprit de mission (venant du Père), qui se fait aussi dans le Fils Esprit d'obéissance (remontant vers le Père), tout cela conformément à la volonté du Père (et à la volonté d'obéissance du Fils), et afin de permettre au Fils de vivre un authentique envoi, une authentique Mission, impliquant une authentique *sortie* du Père (*Jean* 16, 28), tout en restant toujours avec le Père (16, 32), en lui (14, 10), et un avec lui (10, 30). Envoyé avec le Fils, l'Esprit de mission se tient donc au service du Père et du Fils, précédant ce dernier dans sa mission (*Luc* 1, 35) ou le suivant (*Jean* 1, 33), selon les nécessités toujours nouvelles de la mission<sup>18</sup>. L'Amour est souverainement libre. C'est précisément dans cette figure économique de la

---

raison d'y insister : il n'y a pour le Dieu éternel, dans l'Incarnation, *ni changement ni perte*. Cela peut être pensé dès lors que l'on part de l'Amour, et que l'on accepte de considérer le mystère trinitaire lui-même comme un drame d'amour originel, à partir de l'engendrement libre du Fils par le Père, lequel est pour le Père un don absolu, incluant toute la liberté divine, et donc une « kénose d'Amour originelle » à laquelle le Fils répond éternellement et librement (*Theodramatik III*, p. 303).

18. Les pères cappadociens ont formulé de la façon la plus simple l'inversion trinitaire en jeu ici (Grégoire de Nazianze, *Discours théologiques*, 31, 29 : *Sources Chrétiennes* 250, Paris 1978, 333 ; 38, 9, SC 358, 121 ; Basile, *Traité du Saint-Esprit*, 19 : *Sources Chrétiennes 17 bis*, Paris 1968, 419) : depuis le dépôt, Jésus vit sa mission, conformément à la volonté du Père, dans la docilité à l'Esprit, ce qui naturellement ne signifie pas un changement dans l'ordre des processions, mais seulement que change, au fur et à mesure des besoins de l'économie, la relation mutuelle entre les Missions simultanées du Fils et de l'Esprit (*Théologique III*, p. 50, cf. *Theodramatik IV*, pp. 74-77).

**SIGNETS** 

---

 **Antoine Birot**

Trinité, engendrée par le dépôt et la mission, que s'exerce la liberté.

*Le Père porte et accompagne son Fils*

Parce qu'il aime tant son Père et lui a tout remis, le Fils, dans sa mission, vit la plus pure obéissance, le plus pur abandon. Dans toute son existence missionnaire, en toute occasion, est renouvelé son oui initial, ainsi que son dépôt. Par là, il réalise au plan historique l'éternelle offrande et remise de soi au Père : il n'est pas simplement en train d'exécuter ce qu'un autre aurait décidé de faire, mais au contraire, même dans le temps, il est toujours celui qui s'offre au Père pour exécuter l'œuvre de la rédemption du monde. C'est là toute sa nourriture : faire la volonté du Père (*Jean 4, 34*). Et celui-ci, comme on l'a vu au plan du Drame divin, envoie le Fils, accomplit la volonté de celui-ci, lui permet de venir à nous, de sorte qu'on voit coïncider parfaitement dans le Fils incarné la conscience de soi et la conscience de sa mission, et que son existence entière se manifeste comme une existence absolue de mission<sup>19</sup>. Jésus est « abrité » dans sa mission parce qu'il est porté par le Père.

En effet, le Père, qui, dans le Drame divin, a accédé à la requête de son Fils, assumé d'avance tout le poids de la Mission, vit, de son côté, et depuis la mise en dépôt, une manière unique de porter son Fils et de l'accompagner au cours de cette mission. Il porte maintenant ce qu'il avait à l'origine décidé de porter : puisqu'il avait d'avance tout pris en charge au ciel, tout ce que vit maintenant son Fils sur la terre, le Père le vit avec lui.

*Le Père gère le dépôt*

Pour accompagner son Fils, afin que soit possible l'accomplissement progressif de la mission, au fur et à mesure des besoins que le Fils rencontre dans la Mission, le Père *gère le dépôt* que le Fils lui a confié. Il se peut en effet qu'à tel moment de sa mission, le Fils ait besoin de savoir par avance tel ou tel événement, qu'il doive faire un miracle, guérir un malade, pardonner un pécheur. Dans toutes ces situations, lorsque le Fils sait que le Père attend cela, qu'il le désire (*Jean 5, 19*), il doit pouvoir utiliser sa puissance divine, sa science divine, sa vision éternelle, son pouvoir de pardonner les péchés. Bref, dans la situation précise où le Père le veut, le Fils doit

19. Cf. *Theodramatik IV*, p. 77. C'est dans la position centrale de la Mission qu'on a la révélation économique d'une décision trinitaire commune.

---

### *Drame divin, côté Père*

pouvoir utiliser ses attributs divins. Mais il les utilise toujours dans la stricte mesure nécessaire pour bien remplir la mission donnée par son Père. Si la mission exige plutôt qu'il aborde la situation sans rien savoir d'avance, en se heurtant aux limites que connaissent tous les hommes, jusqu'à l'épreuve de la nuit insondable de la Passion, où tout lui sera retiré, le Fils, dans sa parfaite obéissance, s'en tient à ce que le Père a fixé.

#### *L'Esprit de Mission meut le Fils*

La restitution des attributs divins au Fils obéissant est opérée par l'Esprit, qui agit en tant qu'Esprit de mission, c'est-à-dire conformément à la volonté du Père. Puisque le Fils, au ciel, dépose tout, jusqu'à la capacité de reprendre (y compris le pouvoir divin de spiration de l'Esprit), il connaît un tel dépouillement qu'il entre désormais dans un abandon absolu. S'il est mû dans sa mission selon une obéissance absolue au Père, c'est parce que l'Esprit, qui s'est lui aussi engagé éternellement dans le Drame divin, pour rendre possible le plan trinitaire, se substitue maintenant, personnellement, au souffle du Fils (qu'il est éternellement, dans le mystère trinitaire de la spiration, mais qui reste pour l'heure en dépôt). Pour permettre au Fils de réaliser, heure après heure, la totale remise de soi qu'au ciel il a offerte au Père, pour permettre en même temps au Père de déployer son plan de salut par la mission trinitaire du Fils, pour permettre donc au Fils la vie dans le dépôt et la mission, *l'Esprit opère activement dans le Fils la réponse obéissante de l'Amour*. Les deux aspects sont inséparables pour l'Esprit : (1) par toute sa spontanéité divine propre, qui ne veut que servir, il se laisse envoyer lui aussi par le Père, comme Esprit de mission. Il apporte au Fils la volonté du Père, et rend possible son accomplissement en opérant de façon constante la restitution des attributs divins nécessaires au Fils selon les situations de la Mission, c'est-à-dire en fonction de ce que souhaite le Père ; (2) ce faisant, il souffle aussi dans le Fils la réponse obéissante au Père. Le Fils a tellement remis tout, qu'en vérité maintenant sa liberté d'amour est dans une forme absolue d'abandon.

#### *La Mission conduit à la Croix*

C'est dans ce pur abandon que le Fils vivra « l'Heure ». Celle-ci, au terme de la mission, inéluctable et tragique, en sera l'accomplissement décisif. Selon les paroles du Baptiste, la Mission consistait à « enlever le péché du monde » (Jean 1, 29). Une telle tâche implique

**SIGNETS** *Antoine Birot*

de prendre sur soi tout le poids de ce péché, ou plutôt, de le laisser venir sur soi, pour le porter (1 *Pierre* 2, 24), et ainsi l'expier (*Hébreux* 2, 17), c'est-à-dire le résorber dans l'Amour. Il faut par conséquent être envoyé auprès des pécheurs, c'est-à-dire exactement à leur place, pour être chargé de toute leur situation spirituelle d'éloignement par rapport à Dieu. Ce portage, cette prise en charge substitutive implique de se laisser plonger dans le péché ; elle a pour corollaire inéluctable l'expérience de la nuit, *l'expérience interne des ténèbres de l'état de péché* qui emprisonnent le pécheur – la perte du Père, et avec lui de toute lumière. Ainsi, pour le Fils abandonné, le non-sens absolu vient s'ajouter à l'échec complet de ce qu'il a entrepris. La dérélition que connaît le Fils, au terme de sa mission, est à la fois la marque la plus tragique (pour lui) et la preuve la plus indubitable (pour nous) qu'il est exactement au cœur de sa mission. Il porte tellement le péché qu'il ne peut plus savoir que le Père est toujours là, ni que, précisément par là, la mission est en train d'être menée à son point suprême d'achèvement.

Par amour pour nous et pour le Père, Jésus s'est laissé transporter dans cet état d'éloignement et d'abandon absolument inimaginable et contradictoire pour lui, qui a de toute éternité goûté la présence et la communion avec le Père. Par amour, « Celui qui était sans péché, Dieu l'a fait péché pour nous » (2 *Corinthiens* 5, 21).

Parce qu'il s'agit là d'une mission, acceptée à l'origine par amour dans la plus totale liberté, le contenu central de l'expérience, qui se manifeste comme perte et séparation, exprime en réalité le mystère de l'amour le plus englobant et de la plus intense union. C'est parce que l'unité divine est si grande, la communion réciproque si absolue, que les personnes divines sont capables, à la Croix, d'assumer précisément l'expérience la plus inimaginable pour elles : celle de la séparation. Cette expérience, dans la mesure où elle est vécue dans un état de mission, n'est pas incompatible avec l'unité trinitaire, elle en est au contraire la plus profonde expression.

*Le Père, « lié » par le pacte d'amour conclu au ciel, permet au Fils d'aller jusqu'au bout*

Si le Fils a pu vivre la Croix, c'est parce que le Père, depuis toujours, le porte, tout particulièrement à ce moment-là. Le Père qui, depuis le conseil divin au Ciel, a tout accepté, tout pris en charge d'avance, le Père qui, tout au long de la mission du Fils, lui a montré qu'il ne le laissait pas seul mais qu'il était un avec lui (*Jean* 10, 30 ; 16, 32), le Père, à la Croix, porte son Fils. Il éprouve, dans sa pater-

---

*Drame divin, côté Père*

nité, l'indicible souffrance que connaît son Fils. Tous les coups que reçoit son Fils, comment penser que le Père, qui l'envoie, puisse ne pas les éprouver ? Et quand le Fils s'enfonce dans la nuit de la dérédiction, le Père, qui a envoyé son Fils, pourrait-il ne pas porter encore, ne pas vivre douloureusement tout ce qui arrive maintenant à son Fils ? Et cependant, même quand le Fils l'appelle, et même quand ultimement le Fils lui remet son Esprit (l'Esprit de mission), le Père, mystérieusement, reste caché et silencieux – *Le Père délaisse le Fils !* Bien que présent, il ne se montre pas au Fils ; il ne lui manifeste pas sa présence ; il ne lui fait pas savoir qu'il a bien reçu son Esprit. Pourquoi cela ? Parce que s'il se montrait maintenant au Fils, il empêcherait par là-même *que soit accomplie jusqu'au bout la Mission pour laquelle le Fils s'était offert dans l'éternité*<sup>20</sup> – Le Fils ne pourrait pas connaître de l'intérieur, pour la prendre sur lui et la porter vraiment, la situation de l'homme pécheur.

Ainsi, c'est par amour, par respect pour le Fils et sa mission, selon le pacte d'amour conclu avec lui au ciel, que le Père reste voilé et invisible au Fils. Seul l'Amour extrême explique cette conduite extrême, conduisant à la souffrance la plus extrême qui se puisse penser. Pour permettre au Fils d'aller jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au point le plus bas, pour porter *tout* le péché, le Père laisse le Fils absolument privé de toute consolation. La souffrance acquiert alors sa profondeur maximale, divine : tout en étant porté par les mains d'amour du Père, mais sans plus le savoir, le Fils, sur la croix, fait l'expérience authentique de l'abandon par le Père. Il meurt *dans l'abandon de Dieu* (Matthieu 27, 46 ; Marc 15, 34).

Du Mystère divin, proprement indicible, d'amour et de liberté, c'est alors le silence du Samedi Saint qui fournit la dernière expression, l'ultime parole<sup>21</sup>.

La Résurrection manifestera que toute cette expérience, étant depuis l'origine amour et liberté, formait l'expression suprême d'un mystère de vie. L'Amour divin se révèle plus grand et plus puissant que tout, si vivant qu'il ne repousse même pas l'expression extrême

20. Description saisissante de ce vécu trinitaire à la Croix et depuis le début de la Passion, dans A. von Speyr, *Jean, naissance de l'Église, I* (Paris 1985), pp. 106-109.

21. Le mystère de la Croix inclut l'expérience d'être mort. Mais ce qui est éprouvé ici par Jésus comme Enfer est sans analogie, dans sa profondeur unique : la nuit du Samedi Saint n'est pas « l'enfer », mais un *dépassement* de l'enfer.

**SIGNETS** **Antoine Birot**

consistant à assumer la mort.

Le poids incommensurable de souffrance vécue par le Fils dans sa mission, c'est justement cela que le Père avait par avance assumé dans le Drame divin (1 *Pierre* 1, 20). Et tout était expression de l'Amour. Que le Père permette la Croix, cela permet au Fils d'exprimer pleinement son amour au Père. La liberté s'exprime là de part et d'autre dans l'Amour : l'un souffre par anticipation pour que l'autre puisse dire son amour jusqu'au bout (jusqu'à la souffrance).

*Qui me voit, voit le Père* » : la Tragédie, écho du Drame divin

Jamais, absolument jamais, nous ne pourrions mesurer et encore moins « expliquer » l'Amour que le Dieu trinitaire manifeste à la croix, en laissant passer sur l'Agneau tout le péché du monde, jusqu'à le laisser mourir dans la nuit la plus profonde qu'on pourra jamais imaginer. La Croix, la Passion d'amour du Fils, rendue possible parce que prise en charge d'avance par le Père dans le Drame divin (dans la « pré-Passion »), restera pour toujours la manifestation absolument indépassable, dans toute l'histoire du monde, de l'Amour de Dieu pour nous.

À partir de la Tragédie de la croix, de la tragédie de la mort du Fils (annoncée par Jésus lui-même dans la parabole des vignerons homicides), le regard croyant remonte en amont jusqu'à l'origine éternelle de la mission trinitaire, dans le Drame divin. Le drame d'amour, qui du ciel surplombe tous les temps, a son centre brûlant dans le cœur du Père, quand il assume, en connaissance de cause, par pur amour, la responsabilité d'envoyer son Fils dans le monde pour le sauver. « Qui me voit, voit le Père », dit Jésus au seuil de la Passion (*Jean* 14, 9) ; le Fils est l'expression parfaite du Père (*Hébreux* 1, 3) ; la Passion du Fils envoyé est l'expression parfaite de ce que vit d'avance le Père qui l'envoie. C'est pourquoi, en vérité, qui voit à la Croix l'Amour du Fils, voit en transparence l'Amour du Père. Qui voit la souffrance infinie acceptée par le Fils, voit dans le même regard celle pré-assumée par le Père. La tragédie d'amour de la Croix est l'écho, dans notre histoire, du drame d'amour divin vécu au plan éternel, dans lequel, en nous donnant son Fils, le Père nous donne tout.

(Texte abrégé par O. Boulnois.)

Antoine Birot, né en 1963, prêtre en 1991. Études à Rome et à Bruxelles. Professeur de Morale fondamentale au séminaire d'Ars. Membre de la société Jean-Marie Vianney. Thèse en cours sur la mystique chrétienne selon Adrienne

*Communio, n° XXVI, 4 – juillet-août 2001*

Jean-Robert ARMOGATHE

## *Loft Story : quelle réalité ?*

von Speyr et Hans Urs von Balthasar.

1. Nous utilisons l'excellent dossier de *Télérama*, 16 mai 2001.

**SIGNETS** \_\_\_\_\_ **Jean-Robert Armogathe**

*L'émission de « reality show » présentée en mai-juin 2001 sur M6 est consternante : mais elle représente une « réalité », et doit permettre de poser des questions sur la place des jeunes dans la société.*

**L'**émission de M6, présentant onze jeunes volontaires enfermés dans un appartement et devenant des acteurs improvisés, dépasse la simple « mode ». Son succès est étonnant<sup>1</sup> : l'émission quotidienne attire en masse les 15-25 ans (75 % d'audience) et a réussi à fidéliser près de 55 % des ménagères de moins de cinquante ans (la cible privilégiée des annonceurs). Davantage encore : non seulement M6 prend de l'audience aux chaînes concurrentes, mais elle crée une nouvelle audience. L'audience totale et la durée d'écoute de la télévision ont augmenté depuis le lancement de l'émission. Un tel phénomène mérite attention.

Il convient d'abord d'écarter les dénonciations des professionnels concurrents. Les autres chaînes ont été devancées et font de mauvaise fortune vertu. Mais leurs programmes de l'été préparent des émissions « réalité » du même goût. Ensuite, il faut éviter les imprécations moralisantes faciles. L'ampleur sociale de *Loft Story*, émission plébiscitée par le taux d'audience (les tarifs des écrans publicitaires en portent témoignage), ne peut pas être écartée trop vite.

Dans un précédent article sur l'Église et les médias, nous avons comparé les médias en général (et la télévision en particulier) au miroir de la reine dans *Blanche-Neige*. Nous écrivions alors :

Les médias constituent aujourd'hui, dans nos sociétés comme un miroir de la reine : en y voulant trouver le meilleur, on n'y trouve jamais que notre propre image, jusqu'au jour où nous y découvrons quelque chose d'autre, une mode ou une hérésie, qui transforme la société ou, du moins, l'image que nous nous en faisons . Les médias nous satisfont jusqu'au jour où ils nous blessent, où ils nous agressent . Et nous voulons alors nous en débarrasser ou, du moins, nous les accusons de mensonge . Ce jour-là . Sans nous être pour autant rendus compte qu'ils n'ont jamais cessé de mentir, puisqu'ils nous

2. *Communio* XIX,5, 1994, pp 29-39.

3. Marc Jézégabel, dans le dossier *Télérama* cité.

---

### *Loft Story, quelle réalité ?*

donnaient de nous-mêmes l'image que nous souhaitions en avoir<sup>2</sup>.

*Loft Story* nous semble la parfaite illustration de notre analyse. La sélection quotidienne nous montre au naturel des jeunes gens ordinaires, souvent pathétiques par la pauvreté ou la naïveté de leurs propos, mais toujours assez facilement identifiables à leur génération. Tout est banalisé : le mobilier, la décoration, les activités proposées (imposées) par le « propriétaire », tout cela est copié de façon très véridique dans une moyenne nationale où seuls les plus pauvres ne se reconnaîtront pas. Mais les classes visées par les écrans publicitaires devraient s'y retrouver en moyenne, aussi bien dans les vêtements portés que dans la nourriture proposée (ou dans l'absence de livres !). Avec la variété de leurs origines, il s'agit là de jeunes gens très ordinaires, et M6 n'a pas tort de parler de « reflet d'une génération ».

On sait que les concepteurs de l'émission ont mis en oeuvre toutes les possibilités médiatiques et juridiques :

« M6 invente la télé-poupée russe. Pour faire vite : au hertzien, le *best of* présentable, genre sitcom ; au satellite, l'intégrale et à Internet, la version porno. Une répartition des rôles qui ouvre d'infinis horizons à la perfidie mercantile de nos téléconcepteurs de génie, d'autant que le CSA n'a, pour l'instant, aucun contrôle ni sur les programmes des bouquets numériques ni sur les sites Internet des chaînes.<sup>3</sup> »

On peut en retenir que la présentation quotidienne sur la chaîne hertzienne M6, avec ses sous-titres et ses extraits du « confessionnal »<sup>4</sup> est ni plus ni moins vulgaire et vide d'intérêt que des émissions comme « Hélène et les garçons », qui ont été proposées aux mêmes créneaux horaires pour un public un peu plus jeune. Une équipe d'une quinzaine de réalisateurs, se relayant toutes les deux heures, fabrique l'émission grand public à coups d'extraits. Ce sont des *story editors*, qui sélectionnent les plans et composent l'histoire. L'aspect « voyeur » est réservé à un public plus étroit, mais doté d'un meilleur pouvoir d'achat, celui des bouquets satellites et de l'internet. Encore faut-il rappeler que le « direct » de TPS n'en est pas un, mais que les images, choisies entre les vingt-six caméras, font l'objet d'un différé de quelques minutes. On a noté que les plans fixes sur le poulailler ou la piscine interviennent plus que de

4. Les participants doivent chaque jour passer dans un espace privé, mais devant les caméras, où ils peuvent parler (au public de la chaîne) sans que leurs colocataires les entendent.

**SIGNETS** \_\_\_\_\_ **Jean-Robert Armogathe**

raison, afin de masquer des moments difficiles de la vie du loft (où l'alcool ne semble pas être consommé « avec modération » !). Ce qui est montré au grand public reste très « fleur bleue », y compris dans les flirts ; il s'agit du moralisme banalisé, politiquement correct, que notre société a substitué à la morale chrétienne.

Le phénomène *Loft Story* a déjà fait l'objet de nombreuses interventions, qui révèlent en général aussi bien l'importance de l'émission comme fait de société que l'incompétence ou la faiblesse des intervenants, journalistes ou ministres. Le ministre de la Justice, qui s'inquiète des conditions contractuelles (mais il s'agit d'un jeu, avec des adultes consentants), n'a guère plus d'arguments que le ministre de l'Éducation nationale soucieux de présenter une image « branchée ». Les analyses des journalistes, maîtres à penser du quotidien, ne sont pas meilleures. Tout au plus on s'interroge, avec raison, sur le rôle du psychiatre et de la psychologue, dont les interventions ne donnent pas une haute idée de leur profession. On souligne aussi le rôle ambigu des familles présentes sur le plateau du jeudi, mais là encore, les propos tenus sont fort ordinaires, dans une société où de nombreux jeunes célibataires, entre vingt et trente ans, sont à la charge des parents.

*Loft Story* est donc redoutable, mais je n'entends pas ici, comme tant d'autres, dénoncer la vulgarité consternante d'une émission, qui flatte le voyeurisme des spectateurs. Le niveau de qualité des chaînes de télévision, publiques et privées, est suffisamment bas pour ne pas être particulièrement menacé par une telle émission. L'effet *Loft* est beaucoup plus redoutable parce qu'il se veut le reflet fidèle de notre société. Son succès est dû à cette opportune exactitude. Ce qui plaît à la si nombreuse audience, c'est d'y retrouver l'image de la société. *Loft Story* n'est pas une cause, mais un effet. Il n'est pas étonnant que les responsables de cette société se trouvent mal à l'aise devant une image si véridique. La décomposition volontaire du tissu familial, entreprise depuis tant d'années, les errements du système éducatif, le discrédit des religions, le rôle privilégié des « psy », l'abaissement des normes et critères de moralité, l'abêtissement culturel se trouvent soudain projetés en prime time. Et l'hypocrisie actuelle se rajoute à la malveillance passée : on feint de s'étonner d'un tel spectacle, qui n'est que la venue au jour du quotidien de bien des jeunes Français.

**Jean Mambrino**

# POÈMES

« Miroir, mon beau miroir... » : les médias ne sont pas diaboliques. Ils manquent même beaucoup d'imagination. Ils recourent à la « réalité » pour gagner leur public et, par conséquent, leurs annonceurs. Ils contribuent sans doute, par là même, à renforcer l'image de cette réalité, en lui conférant une intangible légitimité. Mais la réalité n'en est pas moins là, reflétée impitoyablement dans la pauvreté des semaines vécues par les occupants du loft. Contrairement à ce qu'on a souvent écrit, ils ne sont pas reclus dans « un monde concentrationnaire », mais ils représentent assez correctement, sur un mode concentré, la pauvre vérité de notre société. Si cela pouvait être compris par les « acteurs sociaux », et par les électeurs, de notre pays, *Loft Story* aura rendu un inestimable service à notre société.

Jean-Robert Armogathe, né en 1947, prêtre (Paris) en 1976, aumônier des élèves de l'École normale supérieure (depuis 1981), membre du Comité de rédaction de *Communio* francophone. Dernière publication : *Raison d'Église. De la rue d'Ulm à Notre-Dame. Entretiens avec Jean Lebrun*, Calmann-Lévy, 2001. A paraître : *Divine Trinité. Conférences de Carême à Notre-Dame de Paris (1998-2000)*, PUF, 2001.

## LA FRONTIÈRE

*On ne peut pas compter les feuilles des bouleaux  
que l'automne abandonne à la brise dorée.  
Et le galop des étoiles dans l'univers  
augmente le passé avec les battements  
de la matière, bien que le temps, à l'évidence,  
ait une fin, car son calcul est dans les cieux.  
Le rayon qui sort des yeux danse à travers l'air  
où circulent des éclairs pensants, animés  
du désir de rejoindre au-dedans la frontière  
en expansion, dont les bords sont l'illimité.*

## LE GRAIN

*Près du puits, le seau vide et sonore contient  
encor le souvenir de toute l'eau vivante  
qui a nourri plantes et fleurs dans le jardin.  
De même le vieux conteur garde en sa mémoire  
l'oubli des histoires qu'il ne narrera plus  
aux enfants. Il est aveugle et voyant. Les livres  
sont comme un vin dont il s'enivre sans y boire,  
respirant leur parfum perdu. Alors qu'un autre  
déchire l'enveloppe étroite de l'épeautre,  
et disperse à plaisir ce que contient le grain.*

## LE DÉSIR

*Un chien frétilant se faufile dans les pistes  
du jardin. Tout ce qui existe est bon. Sentir  
la direction du vent, ouvrant le seul chemin  
pour aujourd' hui. Le désir dont nous sommes faits  
ne meurt pas quand vient l' automne. Il renait plus fort  
avec l' odeur des pommes, dans la nuit glacée  
qui nous transperce de ses étoiles. La mort  
au carrefour n' a pas fini de s' étonner,  
que déjà elle a pris le visage nouveau  
d' une jeunesse où la Sagesse se jouait  
sans répit, sans repos, comme en ce mois de mai,  
avec délices, parmi les enfants des hommes.*

# REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

# COMMUNIO

*pour l'intelligence de la foi*

Publiée tous les deux mois en français par « Communio », association déclarée à but non lucratif selon la loi de 1901, indépendante de tout mouvement ou institution. Président-directeur de la publication : Olivier BOULNOIS. Directeur de la rédaction : Vincent CARRAUD. Rédacteur en chef : Olivier CHALINE. Rédacteur en chef-adjoint : Serge LANDES. Secrétaire de rédaction : Marie-Thérèse BESSIRARD. Secrétaire général : Jean MESNET.

## *CONSEIL DE RÉDACTION EN FRANÇAIS*

Jean-Robert Armogathe, Nicolas Aumonier, Jean-Pierre Batut, Thierry Bedouelle, Olivier Boulnois, Rémi Brague, Vincent Carraud (Caen), Olivier Chaline (Rennes), Georges Chantraine (Namur), Marie-Hélène Congourdeau, Jean Duchesne, Marie-Christine Gillet-Challiol, Yves-Marie Hilaire (Lille), Pierre Julg (Strasbourg), Serge Landes, Isabelle Ledoux-Rak, Corinne Marion, Jean-Luc Marion, Dominique Poirel, Robert Toussaint, Isabelle Zaleski.

## *COMITÉ DE RÉDACTION EN FRANÇAIS*

Jean-Luc Archambault, Jean Bastaire (Grenoble), Guy Bedouelle (Fribourg), Françoise Brague, Christophe Carraud, Jean Congourdeau, Philippe Cormier (Nantes), Michel Costantini (Tours), Mgr Claude Dagens (Angoulême), Marie-José Duchesne, Irène Fernandez, Stanislaw Grygiel (Rome), Roland Hureaux, Didier Laroque, Patrick Le Gal, Marguerite Lena, Étienne Michelin, Paul McPartlan (Londres), Jean Mesnard, Jean Mesnet, Éric de Moulins-Beaufort, Xavier Tilliette (Rome et Paris), Miklos Vetö (Poitiers), et l'ensemble des membres du conseil de rédaction.

**Rédaction :** ASSOCIATION COMMUNIO, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris, tél.: 01.42.78.28.43, fax : 01.42.78.28.40.

**Abonnements :** voir bulletin et conditions d'abonnement en fin de numéro.

**En collaboration  
avec les éditions de *Communio* en :**

**ALLEMAND : Internationale Katholische Zeitschrift « Communio »**  
Lindenmattenstraße 29, D-79117 Freiburg i.B.

**AMÉRICAIN : Communio International Catholic Review**  
Responsable : David L. Schindler, P.O. Box 4468, USA-20017 Washington DC.

**BRÉSILIEN : Revista Internacional Católica Communio**  
Rua Benjamin-Constant, 23-6°, Caixa Postal 1362-CEP, BRA-20001-970 Rio de Janeiro.

**CROATE : Svesci Communio**  
Responsable : Adalbert Rebic, Krcanska Sadasnjost, Marulicev trg., 14, HR-10000 Zagreb.

**ESPAGNOL : Communio Revista Católica Internacional**  
Responsable : Felipe Hernández, Ediciones Encuentro, S.A., Cedaceros, 3,2°, E-28014 Madrid.

**ESPAGNOL POUR L'ARGENTINE : Communio Revista Católica Internacional**  
Responsable : Alberto Espezel, Libertador 17115, AR-1641 San Isidro.

**HONGROIS : Communio Nemzetközi Katolikus Folyóirat**  
Responsable : Peter Erdő, Papnövelde, u. 7, I-1053 Budapest.

**ITALIEN : Communio Revista Internazionale di Teologia e Cultura**  
Responsable : Andrea Gianni, Via Goberti, 7, I-20123 Milano.

**NÉERLANDAIS : Internationaal Katholiek Tijdschrift Communio**  
Responsable : Stefaan van Calster, Burgemeesterstraat, 59, Bus 6, B-3000 Leuven.

**POLONAIS : Miedzynarodowy Przegląd Teologiczny Communio**  
Responsable : Lucjan Balter, Oltarzew, Kilinskiego, 20, PL-05850 Ozarów Mazowiecki.

**PORTUGAIS : Communio Revista Internacional Católica**  
Responsable : Henrique de Noronha Galvao, Biblioteca Universitária Joao Paulo II, Palma de Cima, P-1600 Lisboa.

**SLOVÈNE : Mednarodna Katoliška Revija Communio**  
Dolničarjeva, 4, SLO-1000 Ljubljana.

**TCHÈQUE : Mezinárodní Katolická Revue Communio**  
Vojtech Novotny, Husova 8, CZ-11000 Praha 1.

**UKRAINIEN : Ukraine Communio**  
PO Box 808, Wynnychenka 22, UA-79008 Lviv.

La coordination internationale est assurée par Monseigneur Peter Henrici, Hirschengraben 74, CH-8001, Zürich.

## Prochain numéro : septembre-octobre 2001

### Miettes théologiques (II)

novembre-décembre 2001 : *Au-delà des fondamentalismes*

## Titres parus

### LE CREDO

La confession de la foi (1976/1)  
« Jésus, né du Père avant tous les siècles » (1977/1)  
« Né de la Vierge Marie » (1978/1)  
« Il a pris chair et s'est fait homme » (1979/1)  
La passion (1980/1)  
« Descendu aux enfers » (1981/1)  
« Il est ressuscité » (1982/1)  
« Il est monté aux cieux » (1983/3)  
« Il est assis à la droite du Père » (1984/1)  
Le jugement dernier (1985/1)  
L'Esprit Saint (1986/1)  
L'Église (1987/1)  
La communion des saints (1988/1)  
La rémission des péchés (1989/1)  
La résurrection de la chair (1990/1)  
La vie éternelle (1991/1)  
Le Christ (1997/2-3)  
L'Esprit saint (1998/1-2)  
Le Père (1998/6-1999/1)  
Croire en la Trinité (1999/5-6)  
La parole de Dieu (2001/1)

### LES SACREMENTS

Guérir et sauver (1977/3)  
L'eucharistie (1977/5)  
La pénitence (1978/5)  
Laïcs ou baptisés (1979/2)  
Le mariage (1979/5)  
Les prêtres (1981/6)  
La confirmation (1982/5)  
La réconciliation (1983/5)  
Le sacrement des malades (1984/5)  
Le sacrifice eucharistique (1985/3)  
L'Eucharistie, mystère d'Alliance (2000/3)

### LES BÉATITUDES

La pauvreté (1986/5)  
Bienheureux persécutés ? (1987/2)  
Les cœurs purs (1988/5)  
Les affligés (1991/4)  
L'écologie : Heureux les doux (1993/3)  
Heureux les miséricordieux (1993/6)

### POLITIQUE

Les chrétiens et la politique (1976/6)  
La violence et l'esprit (1980/2)  
Le pluralisme (1983/2)  
Quelle crise ? (1983/6)  
Le pouvoir (1984/3)  
Les immigrés (1986/3)  
Le royaume (1986/3)  
L'Europe (1990/3-4)  
Les nations (1994/2)  
Médias, démocratie, Église (1994/5)  
Dieu et César (1995/4)

### L'ÉGLISE

Appartenir à l'Église (1976/5)  
Les communautés dans l'Église (1977/2)  
La loi dans l'Église (1978/3)  
L'autorité de l'évêque (1990/5)  
Former des prêtres (1990/5)  
L'Église, une secte ? (1991/2)  
La papauté (1991/3)  
L'avenir du monde (1985/5-6)  
Les Églises orientales (1992/6)  
Baptême et ordre (1996/5)  
La paroisse (1998/4)  
Le ministère de Pierre (1999/4)  
Musique et liturgie (2000/4)  
Le diacre (2001/2)

### LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Les religions de remplacement (1980/4)  
Les religions orientales (1988/4)  
L'islam (1991/5-6)  
Le judaïsme (1995/3)  
Les religions et le salut (1996/2)

### L'EXISTENCE DEVANT DIEU

Mourir (1976/2)  
La fidélité (1976/3)  
L'expérience religieuse (1976/8)  
Guérir et sauver (1977/3)  
La prière et la présence (1977/6)  
La liturgie (1978/8)  
Miettes théologiques (1981/3)  
Les conseils évangéliques (1981/4)  
Qu'est-ce que la théologie ? (1981/5)  
Le dimanche (1982/7)  
Le catéchisme (1983/1)  
L'enfance (1985/2)  
La prière chrétienne (1985/4)  
Lire l'Écriture (1986/4)  
La foi (1988/2)  
L'acte liturgique (1993/4)  
La spiritualité (1994/3)  
La charité (1994/6)  
La vie de foi (1994/5)  
Vivre dans l'espérance (1996/5)  
Le pèlerinage (1997/4)  
La prudence (1997/6)  
La force (1998/5)  
Justice et tempérance (2000/5)

### PHILOSOPHIE

La création (1976/3)  
Au fond de la morale (1997/3)  
La cause de Dieu (1978/4)  
Satan, « mystère d'iniquité » (1979/3)  
Après la mort (1980/3)

Le corps (1980/6)  
Le plaisir (1982/2)  
La femme (1982/4)  
La sainteté de l'art (1982/6)  
L'espérance (1984/4)  
L'âme (1987/3)  
La vérité (1987/4)  
La souffrance (1988/6)  
L'imagination (1989/6)  
Sauver la raison (1992/2-3)  
Homme et femme il les créa (1993/2)  
La tentation de la gnose (1999/2)  
Fides et ratio (2000/6)  
Créés pour lui (2001/3)

### SCIENCES

Exégèse et théologie (1976/7)  
Sciences, culture et foi (1983/4)  
Biologie et morale (1984/6)  
Foi et communication (1987/6)  
Cosmos et création (1988/3)  
Les miracles (1989/5)  
L'écologie (1993/3)

### HISTOIRE

L'Église : une histoire (1979/6)  
Hans Urs von Balthasar (1989/2)  
La Révolution (1989/3-4)  
La modernité – et après ? (1990/2)  
Le Nouveau Monde (1992/4)  
Henri de Lubac (1992/5)  
Baptême de Clovis (1996/3)

### SOCIÉTÉ

La justice (1978/2)  
L'éducation chrétienne (1979/4)  
Aux sociétés ce que dit l'Église (1981/2)  
Le travail (1984/2)  
Sainteté dans la civilisation (1987/5)  
Foi et communication (1987/6)  
La famille (1986/6)  
L'Église dans la ville (1990/5)  
Conscience au consensus ? (1993/5)  
La guerre (1994/4)  
La sépulture (1995/2)  
L'Église et la jeunesse (1995/6)  
L'argent (1996/4)  
La maladie (1997/5)  
La mondialisation (2000/1)

### LE DÉCALOGUE

Un seul Dieu (1992/1)  
Le nom de Dieu (1993/1)  
Le respect du sabbat (1994/1)  
Père et mère honoreras (1995/1)  
Tu ne tueras pas (1996/1)  
Tu ne commettras pas d'adultère (1997/1)  
Tu ne voleras pas (1998/3)  
Tu ne porteras pas de faux témoignage (1999/3)  
La convoitise (2000/2)

*Seuls sont encore disponibles les numéros récents. Consultez notre secrétariat.*





Dépôt légal : juin 2001 – N° de CPPAP : 57057 – N° ISBN : 2-907212-87-7 –  
N° ISSN : X-0338-781-X – N° d'édition : 95196 – Directeur de la publication :  
Olivier Boulnois – Composition : DV Arts Graphiques à Chartres – Impression :  
Imprimerie Sagim à Courtry – N° d'impression : 5137.

